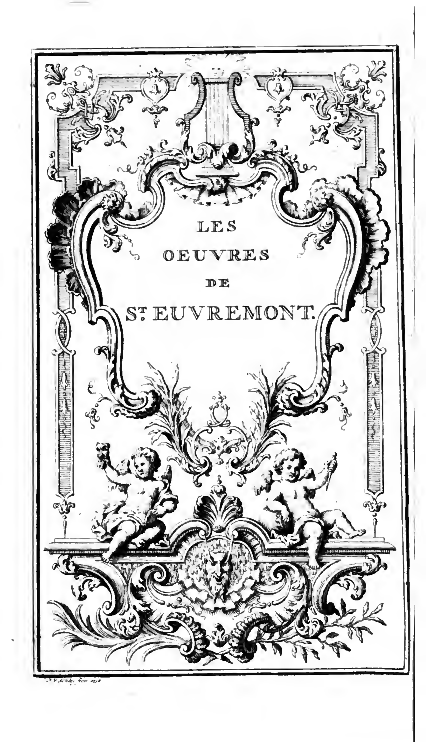



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
200
NAPOLI




Biblio
Nazionale V. E. III
Napoli


LES
OEUVRES
DE
S^T. EUVREMONT.

OEUVRES
DE MONSIEUR
DE
SAINT-EVREMOND,

Publiées sur ses Manuscrits,
AVEC
LA VIE
DE L'AUTEUR;
PAR MR. DES MAIZEAUX
Membre de la Societé Royale.
Cinquiéme Edition, révûë, corrigée & augmentée.
Enrichie de Figures gravées par B. Picart le Romain.
TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,
Chez COVENS & MORTIER.
M. DCC. XXXIX.

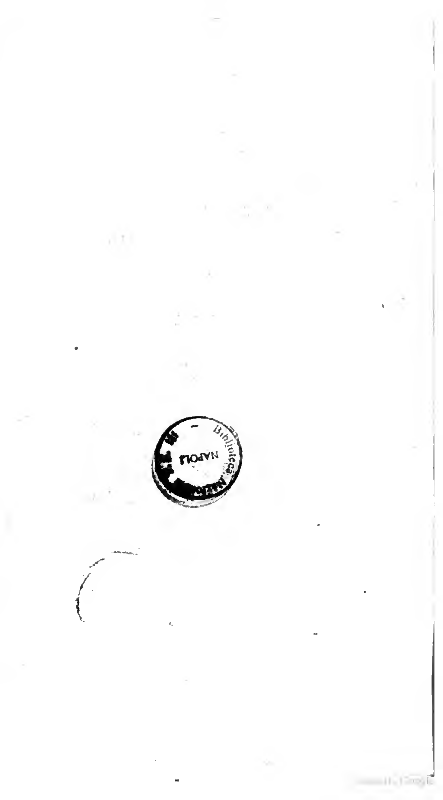


TABLE DES PIECES

CONTENUES DANS LE CINQUIE'ME TOME.

Tom. V. ⁋ Scene

Dia-

Let-

Billet



ELOGE



ELOGE
DE MONSIEUR
DE TURENNE.

JE ferois tort à la Naiſſance de Monſieur de Turenne, ſi je ſongeois à inſtruire le Public d'une Maiſon auſſi Illuſtre & auſſi conſiderable dans toute l'Europe que la ſienne. Je ne m'amuſerai point à dépeindre tous les traits de ſon Viſage; les Caractéres des Grands Hom-

mes n'ont rien de commun avec les Portraits des belles Femmes : mais je puis dire en gros qu'il avoit quelque chose d'auguste & d'agréable; quelque chose en sa Physionomie qui faisoit concevoir je ne sai quoi de grand en son Ame & en son Esprit. On pouvoit juger à le voir, que par une disposition particuliere, la nature l'avoit préparé à faire tout ce qu'il a fait.

Né d'un Pere aussi autorisé dans le Parti Protestant que Monsieur de Bouillon l'étoit, il en prit les sentimens de Religion, sans zéle indiscret pour la sienne, sans aversion pour celle des autres; précautionné contre une seduction secrete, qui fait voir de la Charité pour le prochain, où il n'y a qu'un excès de complaisance pour son Opinion. Comme il n'y a rien de bas dans les Emplois de la Guerre, il passa par les plus petits, par les médiocres; toûjours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avoit. Toûjours distingué par sa Naissance, la seule distinction de ses services l'a fait monter par degrés au Commandement des Armées; & l'on peut dire sans exagerer, que pour arriver aux postes qu'il a eûs, ja-

jamais homme n'a tant dû à ſon Mérite, & ſi peu à la fortune.

Je ne m'étendrai point à parler de ſes Actions, me bornant à quelques particularités peu connuës qui contribueront à former ſon Caractére. Tant qu'il a ſervi avec Monſieur le Prince en Allemagne, Monſieur le Prince lui a donné la principale Gloire de tout ce qu'on y faiſoit; & l'eſtime qu'il avoit pour lui, alla ſi loin, que s'entretenant avec quelqu'un, de tous les Généraux de ſon tems, *ſi j'avois à me changer*, dit-il, *je voudrois être changé en Monſieur de TURENNE, & c'eſt le ſeul homme qui me puiſſe faire ſouhaiter ce changement-là.* On ne ſauroit croire l'application qu'avoit Monſieur le Prince à l'obſerver, cherchant à profiter non ſeulement de ſes Actions, mais de ſes Diſcours.

Il me ſouvient qu'il lui demandoit un jour, *quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre.* „ Faire peu de „ Sieges, *répondit Monſieur de Turenne*, „ & donner beaucoup de Combats. Quand „ vous aurez rendu vôtre Armée ſupe„ rieure à celle des Ennemis, par le nom„ bre & par la bonté des Troupes; (ce

 „ que

„ que vous avez presque fait par la Ba-
„ taille de Rocroi;) quand vous serez
„ bien maître de la campagne, les villa-
„ ges vous vaudront des places: mais on
„ met son honneur à prendre une Ville
„ forte, bien plus qu'aux moyens de con-
„ querir aisément une Province. Si le
„ Roi d'Espagne avoit mis en Troupes
„ ce qu'il lui a coûté d'hommes & d'ar-
„ gent à faire des Sieges & à fortifier des
„ Places, il seroit aujourd'hui le plus con-
„ siderable de tous les Rois.

La premiere Maxime de Monsieur de Turenne, pour la Guerre, est celle qu'on attribuë à César; qu'*il ne faloit pas croire avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire.* A peine Philisbourg avoit capitulé, qu'il se détacha avec ses troupes pour tomber sur le petit corps que Savelli & Coloredo commandoient: il y tomba, il le défit, il marcha à Spire, à Worms, à Mayence, qui se rendirent; & tout cela fut executé en six ou sept jours. Il consideroit plus les Actions par leurs suites, que par elles-mêmes: il estimoit plus un Général qui conservoit un Pays après avoir perdu une Bataille, que celui qui l'avoit gagnée, & n'avoit pas sû en profiter.

Ve-

Venons à nos Guerres civiles. C'eſt-là qu'on a mieux connu Monſieur de Turenne, pour avoir été plus expoſé aux obſervations des courtiſans. On ſait qu'il a ſauvé la Cour à Gergeau, & qu'il l'a empêchée de tomber entre les mains de Monſiur le Prince à Gien. Il a conſervé l'Etat, quand on le croyoit perdu; il en a augmenté la gloire & la grandeur, lors qu'à peine on oſoit en eſperer la conſervation.

Mais un des plus conſiderables ſervices que Monſieur de Turenne ait rendu, a été ſans doute celui qu'il rendit à Gien (1). La Cour y croyoit être dans la derniere ſûreté, quand Monſieur le Prince qui avoit traverſé une partie du Royaume, lui ſeptiéme, pour venir joindre Monſieur de Beaufort, & Monſieur de Nemours; quand Monſieur le Prince ne les eut pas ſi-tôt joints, qu'il marcha à Monſieur d'Hocquincourt, & tombat au milieu de ſes Quartiers, les enleva tous l'un après l'autre. Vous ne ſauriez croire la conſternation que cette malheureuſe nouvelle mit à la Cour. On n'oſoit demeurer dans la ville : on n'oſoit s'en éloigner;

(1) En 1652. Voyez-le Tome II. pag. 192.

ne voyant aucun lieu où l'on pût être un peu ſûrement. Toute la reſſource étoit en Monſieur de Turenne, qui ſe trouvoit dans un auſſi grand embarras. *Jamais*, a-t-il dit depuis, *il ne s'eſt préſenté tant de choſes affreuſes à l'imagination d'un homme, qu'il s'en préſenta à la mienne. Il n'y avoit pas long-tems que j'étois raccommodé avec la Cour, & qu'on m'avoit donné le Commandement de l'Armée, qui en devoit faire la ſûreté. Pour peu qu'on ait de conſideration & de mérite, on a des ennemis & des envieux: j'en avois qui diſoient par tout que j'avois conſervé une liaiſon ſecrete avec Monſieur le Prince. Monſieur le Cardinal ne le croyoit pas; mais au premier malheur qui me fut arrivé, peut-être auroit-il eu le même ſoupçon qu'avoient les autres. De plus, je connoiſſois Monſieur d'Hoquincourt, qui ne manqueroit pas de dire quë je l'avois expoſé, & ne l'avois point ſecouru. Toutes ces penſées étoient affligeantes, & le plus grand mal, c'eſt que Monſieur le Prince venoit à moi le plus fort, & victorieux.*

Dans ce mêchant état que Monſieur de Turenne a dépeint lui-même, il raſſembla ſes Quartiers le mieux qu'il pût, & marcha, plus par conjecture que par con-

connoiſſance, du côté que Monſieur le Prince pouvoit venir. La nuit étoit extrémement noire; & il n'avoit pour guides que des fuyards, plus capables d'effrayer ſes troupes, que de le conduire. Heureuſement il ſe trouve le matin à la tête d'un Défilé, qu'il faloit paſſer néceſſairement à Monſieur le Prince, s'il vouloit aller à Gien. Monſieur de Navailles propoſa de jetter l'Infanterie dans un bois qui bordoit le défilé: Monſieur de Turenne rejetta la propoſition, ſachant bien que les ennemis qui étoient les plus forts l'en auroient chaſſée, & que dans le deſordre où ils l'auroient miſe, il lui eût falu ſe retirer à Gien avec la ſeule Cavalerie. Le parti qu'il prit fut de mettre toutes ſes Troupes ſur une Ligne, & de s'éloigner cinq ou ſix cens pas du défilé. Monſieur le Prince croyant qu'il ſe retiroit veritablement, fit paſſer quatorze eſcadrons, qui alloient être ſuivis de l'Armée entiere: alors Monſieur de Turenne tournant avec toutes ſes forces, chargea, rompit, fit repaſſer le défilé à ces eſcadrons dans un deſordre incroyable. Monſieur le Prince le voyant en cette poſture, crût le paſſage du défilé im-

impratiquable, comme en effet il l'étoit; & on ne fit autre chose le reste de la journée que se canonner. Monsieur de Turenne fortifié du débris de l'Armée de Monsieur d'Hoquincourt, & de quelques gens frais, se retira le soir à Gien, où il reçût les applaudissemens sinceres que donne une Cour, qui n'est pas encore bien rassûrée du péril qu'elle a couru.

Un détail de ses services rendroit le Caractére languissant; un seul tiendra lieu de tous les autres. Il trouva la Cour si abandonné, qu'aucune Ville ne la vouloit recevoir: les Parlemens s'étoient déclarés contre elle; & les Peuples prévenus d'une fausse opinion du bien-public, s'attachoient aveuglément à leurs Déclarations. Monsieur le Duc d'Orleans étoit à la tête des Parlemens: Monsieur le Prince à celle des Troupes: Fuensaldagne s'étoit avancé jusqu'à Chauny avec vint mille hommes; & Monsieur de Lorraine n'en étoit pas bien égloigné. Tel étoit l'état de cette Cour malheureuse, quand Monsieur de Turenne après quelques siéges & quelques combats, dont je laisse le recit aux Historiens; quand Monsieur de Turenne la ramena malgré elle

à

à Paris (1), où le Roi ne fut pas si-tôt, que son rétablissement dans la Capitale fit reconnoître son autorité par tout le Royaume. La sûreté du Roi bien établie au dedans, Monsieur de Turenne fit sentir sa Puissance au dehors, & réduisit l'Espagne à demander une Paix qui fut son salut, ne pouvant continuer une guerre qui eût été sa ruïne.

Revenons des Faits de Monsieur de Turenne à une observation plus particuliere de sa Conduite, de ses Qualités, de son Génie. Aux bons succès, il poussoit les avantages aussi loin qu'ils pouvoient être poussés: aux mauvais, il trouvoit toutes les ressources qu'on pouvoit trouver. Il préferoit toûjours la solidité à l'éclat; moins sensible à la Gloire que ses actions lui pouvoient donner, qu'à l'utilité que l'Etat en recevoit. Le Bien des Affaires alloit devant toutes choses: on lui a vû essuyer les mauvais offices de ses envieux, les injures de ses ennemis, les dégoûts de ceux qu'il servoit, pour rendre un veritable service. Modeste en ce qu'il faisoit de plus glorieux, il rendoit les

(1) Voyez le Tome II. pag. 66, 67. dans les Notes.

les Miniſtres vains & fiers avec lui, par les avantages qu'ils tiroient de ce qu'il avoit fait. Sévére à lui-même, il comptoit tous ſes malheurs pour des fautes : indulgent à ceux qui avoient failli, il faiſoit paſſer leurs fautes pour des malheurs.

Il ſemble qu'il donnoit trop peu à la Fortune pour les Evenemens; & le voulant convaincre par ſon propre exemple, du pouvoir qu'elle a dans les occaſions, on lui dit qu'*il n'avoit peut-être jamais mieux fait qu'à Mariandal & à Rhetel; cependant qu'il avoit perdu ces deux Combats pour avoir été malheureux.* „ Je ſuis „ content de moi, *répondit-il*, dans l'ac- „ tion; mais ſi je voulois me faire juſtice „ un peu ſévérement, je dirois que l'af- „ faire de Mariandal eſt arrivée, pour „ m'être laiſſé aller mal à-propos à l'im- „ portunité des Allemans qui demandoient „ des Quartiers; & que celle de Rhetel „ eſt venuë de m'être trop fié à la Lettre „ du Gouverneur qui promettoit de tenir „ quatre jours, le jour même qu'il ſe ren- „ dit": à quoi il ajoûta; *quand un homme ſe vante de n'avoir point fait de fautes à la Guerre, il me perſuade qu'il ne l'a pas faite long-tems.* Il lui reſſouvint toûjours

de

de l'importunité de Rofen à demander des Quartiers, & de la facilité trop grande qu'il avoit euë à les accorder. Cette réflexion lui fit changer de conduite à l'égard des Officiers ; il continua les bons traitemens qu'il avoit accoûtumé de leur faire, mais il ne voulut plus fe trouver en état d'en être gêné pour le fervice.

Le premier embarras dont il fe défit, fut celui des Disputes de l'Infanterie : cette vieille habitude fondée fur une apparence d'honneur, étoit comme un droit que tous les corps vouloient maintenir : l'oppofition fut grande, mais le Général en vint a bout; & Puyfegur, le plus intelligent & le plus difficultueux des Officiers, Puyfegur, ennemi de tous les Généraux qu'il ne gouvernoit pas, fut obligé de vendre fon regiment, & de fe retirer, avec fa capacité incommode, à fa maifon. Le tour ordinaire des Officiers dans les détachemens, leur rang aux ordres de bataille, ne furent plus obfervés. C'eft ce qu'on vit à la Bataille de Dunkerque, où Monfieur de Turenne choifit le Marquis de Crequi, pour commander l'Aile oppofée à Monfieur le Prince, fans aucun égard à l'ancienneté des Lieutenans Généraux.

Après avoir changé ces vieilles Coûtumes, il changea, pour ainsi dire, le Génie des Nations. Il fit prendre aux Etrangers une activité qui ne leur étoit pas naturelle; il fit perdre aux François la legereté & l'impatience que leur Nation avoit toûjours euës; il fit souffrir la fatigue sans murmurer; il fit oublier la Cour aux courtisans qui avoient de l'emploi, comme s'il n'y avoit plus eu d'autre métier que la Guerre. Voila quelle fut la conduite de Monsieur de Turenne pour les Officiers: voyons son procedé à l'égard de Monsieur le Cardinal.

Dans le tems que Monsieur le Cardinal étoit le plus malheureux; que ses amis cherchoient des prétextes pour l'abandonner, & ses Ennemis des occasions pour le perdre, Monsieur de Turenne eut pour lui les mêmes déferences, les mêmes respects qu'on avoit eus dans sa plus haute fortune. Quand Son Eminence eut rétabli son pouvoir, qu'elle regnoit plûtôt qu'elle ne gouvernoit; il garda plus de dignité avec elle, qu'il n'en avoit gardé dans ses malheurs. Ce fut le premier qui osa faire sa Cour au Roi; toutes les Personnes considerables ayant leur application

en

entiere à Monſieur le Cardinal. Il ne ſollicita point de Graces, & les avantages qu'il obtint, parurent des effets du ſervice rendu à l'Etat, ſans attachement au Miniſtere.

Jamais les Vertus des Particuliers n'ont été ſi bien unies avec les Qualités des Héros, qu'en la perſonne de Monſieur de Turenne: il étoit facile dans le Commerce, délicat dans la Converſation, fidele dans l'Amitié. On l'a accuſé de ne s'employer pas aſſez fortement pour ſes Amis à la Cour; mais il ne s'y employoit pas davantage pour lui-même: une gloire ſecrete l'empêchant de demander ce qu'il n'étoit pas ſûr d'obtenir; il faiſoit tout le plaiſir qu'il pouvoit faire par lui-même. Les Amis d'ordinaire penſent qu'on a plus de crédit qu'on n'en a, & qu'on leur doit plus qu'on ne leur doit.

Monſieur de Turenne n'étoit pas incapable d'avoir de l'amour; ſa vertu n'étoit point de ces vertus ſeches & dures, qu'aucun ſentiment de tendreſſe n'adoucit: il aimoit plus qu'il ne croyoit, ſe cachant, autant qu'il lui étoit poſſible, une paſſion qu'il laiſſoit connoître aux autres.

Si

Si les singularités sont des especes de défauts dans la Société, Monsieur de Turenne en avoit deux qu'on reproche à bien peu de gens; un Desintereſſement trop grand, lors qu'on voyoit regner un esprit d'interêt universel; & une Probité trop pure dans un corruption générale.

Son changement de Religion fut sensible à tous les Protestans: ceux qui l'ont connu ne l'ont attribué ni à l'ambition, ni à l'interêt. Dans tous les tems il avoit aimé à parler de Religion, particulierement avec Monsieur d'Aubigny, disant toûjours que *les Réformés avoient la Doctrine plus saine, mais qu'ils ne devoient pas se séparer, pour la faire prendre insensiblement aux Catholiques.* ,, Quand on avoüe ,, qu'on a eu tort de sortir d'une Eglise, ,, *reprit Mr. d'Aubigny*, on est bien prêt ,, d'y rentrer; & si je survis à Madame ,, de Turenne, je vous verrai dans la nô- ,, tre". Mr. de Turenne soûrit; & ce soûris n'expliquoit pas assez, si c'étoit pour se moquer de la prédiction de Mr. d'Aubigny, ou pour l'approuver. Dans l'une & dans l'autre Religion, il alloit toûjours au bien: Huguenot, il n'avoit rien

en d'oppofé à l'interêt des Catholiques;
onverti, il n'avoit point de zéle préju-
iciable à la sûreté des Huguenots. Dans
déference qu'avoit le Roi pour fon
·and fens, il eft à croire qu'il l'auroit
ivi; & que les Miniftres Huguenots
'auroient pas à fe plaindre de leur ruïne,
le Clergé Catholique à fe repentir de
n zéle.

Ceux qui l'ont fuivi dans fes dernie-
s Campagnes, difent qu'il avoit une va-
ur plus vive qu'aux précédentes; qu'il
oit plus hafardeux à entreprendre & à
commettre qu'auparavant. Un coup de
inon finit une vie fi glorieufe (1); Mort
firable (puis qu'il faut mourir) à un fi
and Homme. Sa perte fut pleurée de
us les François, regretée de tous les in-
ferens; fa Perfonne loüée des ennemis,
Vertu admirée de tout le monde. Le
oi qu'il avoit fi bien fervi, voulut qu'il
t enterré à Saint Denis avec les Rois
; Prédéceffeurs, fe croyant auffi obligé
celui qui lui avoit confervé fon Royau-
e, qu'à ceux qui le lui avoient laiffé.

PA-

(1) Le 27. Juillet 1675.

PARALLELE DE MONSIEUR LE PRINCE ET DE MONSIEUR DE TURENNE,

Sur ce qui regarde la Guerre (1).

VOus trouverez en Monſieur le Prince la force du Génie, la grandeur de Courage, un Lumiere vive, nette, toûjours préſente. Monſieur de Turenne a les avantages du Sang froid, une grande Capacité, une longue Experience, une Valeur aſſûrée.

Celui-là, jamais incertain dans les conſeils, irréſolu dans ſes deſſeins, embarraſſé dans ſes ordres; prenant toûjours ſon parti mieux qu'homme du monde : celui-ci, ſe faiſant un plan de ſa Guerre, diſpoſant

(1) Mr. de St Evremond écrivit ce PARALLELE en 1673, mais il le retoucha dans la ſuite. Voyez

ſant toutes choſes à ſa fin, & les conduiſant avec un eſprit auſſi éloigné de la lenteur que de la précipitation.

L'activité du premier, ſe porte au delà des choſes néceſſaires, pour ne rien oublier qui puiſſe être utile : l'autre, auſſi agiſſant qu'il le doit être, n'oublie rien d'utile, ne fait rien de ſuperflu ; maître de la fatigue & du repos il travaille à ruïner l'Armée des ennemis, il ſonge à la conſervation de la ſienne.

Monſieur le Prince fier dans le Commandement ; également craint & eſtimé : Monſieur de Turenne plus indulgent, & moins obéï par l'autorité qu'il ſe donne, que par la véneration qu'on a pour lui.

Monſieur le Prince plus agréable à qui ſait lui plaire, plus fâcheux à qui lui déplaît ; plus ſévére quand on manque, plus touché quand on a bien fait : Monſieur de Turenne plus concerté excuſe les fautes ſous le nom de malheurs, & reduit ſouvent le plus grand mérite à la ſimple louange de faire bien ſon devoir. Satisfait du ſervice qu'on lui rend, il ne l'eſt pas toûjours de l'éclat qu'on ſe donne ;

&

[...]e la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année [16]38.

& faiſait valoir avec plaiſir les plus ſoûmis, il regarde avec chagrin les induſtrieux qui cherchent leur réputation ſous lui, & leur élevation par les Miniſtres.

Monſieur le Prince s'anime avec ardeur aux grandes choſes, jouït de ſa gloire ſans vanité, reçoit la flaterie avec dégoût. S'il prend plaiſir qu'on le louë, ce n'eſt pas la louange de ſes actions; c'eſt la délicateſſe de la louange qui lui fait ſentir quelque douceur. Monſieur de Turenne va naturellement aux grandes & aux petites choſes, ſelon le rapport qu'elles ont à ſon deſſein: rien ne l'éleve dans les bons ſuccès, rien en l'abat dans les mauvais.

Il n'eſt point aſſez de précautions contre les attaques du premier; ſon audace & ſa vigueur rendent foible ce qu'on s'imaginoit de plus fort: le ſecond, ſe dégage de tout danger; il trouve le moyen de ſe garantir dans toutes les apparences de ſa perte.

Quelques Troupes que vous donniez à Monſieur le Prince, vieilles ou nouvelles, connuës ou inconnuës, il a toûjours la même fierté dans le Combat, vous diriez

iez qu'il ſait inſpirer ſes propres qualités toute l'Armée ; ſa valeur, ſon intelligence, ſon action ſemblent lui répondre e celle des autres. Avec beaucoup de 'roupes dont Monſieur de Turenne ſe éfie, il cherche ſes ſûretés: avec peu e bonnes qui ont gagné ſa confiance, il ntreprend comme aiſé ce qui paroît impoſſible.

Quelque ardeur qu'ait Monſieur le Prince pour les Combats, Mr. de Turenne en onnera davantage, pour s'en préparer nieux les occaſions: mais il ne prend pas bien dans l'action ces tems imprévûs, ui font gagner pleinement une Victoire; 'eſt par-là que ſes avantages ne ſont pas ntiers. Quand l'affaire eſt conteſtée, le lan de ſa Guerre lui revient dans l'eſprit, il remet à une conduite plus ſûre ce u'il voit difficile & douteux dans le comat. Monſieur le Prince a les lumieres lus préſentes, & l'action plus vive ; il emedie lui-même à tout, rétablit ſes deſrdres, & pouſſe ſes avantages. Il tire des oupes tout ce qu'on en peut tirer; il abandonne au peril, & il ſemble qu'il it réſolu de vaincre, ou de ne pas ſurvire à ſa défaite. Ce n'eſt pas aſſez pour lui

lui de n'être pas vaincu, il fait sa honte de ne vaincre pas.

Chez Monsieur de Turenne tout cede au bien des Affaires : il essuye le murmure des envieux, les mauvais offices de ses ennemis, le dégoût de ceux qu'il sert, pour rendre un veritable service. Monsieur le Prince a plus d'égards pour les Ordres de la Cour jusqu'aux occasions qui se présentent : là, il n'écoute que sa Valeur, & ne se tient responsable de ses actions qu'à sa Gloire.

Pour Monsieur le Prince victorieux, le plus grand éclat de la Gloire; pour Monsieur le Prince malheureux, jamais de honte : ce peut être un préjudice aux affaires, & jamais à sa réputation. La réputation de Monsieur de Turenne est toûjours attaché au bien des affaires. Ses actions n'ont rien de particulier qui les distingue, pour être égales & continues : toute sa conduite a moins d'éclat pour attirer l'applaudissement des peuples, que de solidité pour occuper les réflexions des habiles-gens. Tout ce que dit, tout ce qu'écrit, tout ce que fait Monsieur de Turenne, a quelque chose de trop secret pour ceux qui ne sont pas assez pénétrans.

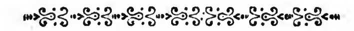
On

On perd beaucoup de ne le comprendre pas assez nettement; & il ne perd pas moins de n'être pas assez expliqué aux autres. La Nature lui a donné le grand sens, la capacité, le fond du mérite autant qu'à homme du monde; & lui a dénié ce feu du génie, cette ouverture, cette liberté d'esprit, qui en fait l'éclat & l'agrément. Il faudra le perdre pour connoître bien ce qu'il vaut, & il lui coûtera la vie pour se faire une juste & pleine réputation.

La Vertu de Monsieur le Prince n'a pas moins de lumiere que de force; elle est funeste aux ennemis, qui en ressentent les effets, & brillante pour ceux qui en tirent les avantages: mais à dire la verité elle a moins de suite & de liaison que celle de Monsieur de Turenne; ce qui m'a fait dire il y a long-tems, que l'un est plus propre à finir glorieusement des actions, l'autre à terminer utilement une guerre. Dans le cours d'une affaire, on parle plus avantageusement de ce que fait Monsieur le Prince: l'affaire finie, on ouït plus long-tems de ce que Monsieur de Turenne a fait.

J'ajoûterai encore cette difference: Monsieur de Turenne est plus propre à ser-

ſervir un Roi qui lui confiera ſon Armée; Monſieur le Prince à commander la ſienne, & à ſe donner de la conſideration par lui-même.



LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

J'Ai reçu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, où j'ai trouvé fort peu de douceur, pour me ſervir, de termes plus doux que les vôtres. Je ne m'étonne point, Madame, qu'un vieux viſage tout défiguré m'attire du mépris, & vous inſpire du chagrin quand il ſe préſente : mais qu'une affection à vôtre ſervice auſſi pure que la mienne, me faſſe recevoir un traitement ſemblable quand vous ne me voyez pas; c'eſt ce que je ne comprens point.

Je ne diſputerai point de capacité avec Monſieur de Bonrepaux : qu'il ne diſpute pas auſſi de zéle & de ſoin avec moi, ſur ce

ce qui vous regarde. Vous me reprochez comme un crime ma diſſipation; j'ai vû deux ou trois fois Madame de la Perrine, encore étoit-ce ailleurs que chez elle: mais elle chante bien. Je voi Baillon; il jouë bien du Claveſſin: je voi bien des Refugiés qui ſavent beaucoup; je jouë avec Mylord Caſſel aux Echets; je le gagne. A mon âge on ne peut être nulle part ſi deſavantageuſement que chez ſoi-même. Il faut nous faire des amuſemens, qui nous dérobent, pour ainſi dire, à nos triſtes imaginations.

Au reſte, Madame, ma diſcretion eſt toûjours la même, avec un attachement inviolable au Gouvernement préſent des Pays où je vis. Je ſuis ſi peu de choſe, qu'il n'importe à perſonne de ſavoir mes ſentimens. Vous m'obligez à parler de moi: je ne ſaurois parler de vous que je ne vous louë, & dans l'humeur où vous êtes contre moi, vous ſeriez peut-être offenſée de mes louanges. Le ſerieux dure trop, l'enjoûment vous déplairoit.

Je dînai hier à Parſons Green avec Monſieur Villiers. Sa maiſon ſe pourroit dire une maiſon enchantée, n'étoit qu'on y boit & qu'on y mange fort bien. Mylord Mon-

Montaigu a beſoin d'embellir encore ſes Logemens de White-Hall, s'il veut pouſſer à bout la réſolution qu'il a faite, de faire crever Monſieur Villiers. Je connoiſſois autrefois une autre maniere de *crever*, qui venoit reglément au mois de Septembre. Les Figues, les Melons, les Pêches, les Muſcats, les Cailles, les Perdreaux devenoient les maîtres du goût, & le goût de la ſobrieté; en ſorte que le mois de Septembre arrivant, on diſoit, *voici le tems où il faut crever.* Prenez garde de vous crever d'Eaux, Madame: de toutes les manieres de crever, c'eſt la plus mauvaiſe. Vôtre Maiſon de Saint-James, vulgairement nommée par vos Courtiſans, *le petit Palais*, ſera une merveille: il n'y a rien de ſi propre. Vous aurez bien-tôt Madame Fitzharding & Mademoiſelle de Beverweert: quand Madame la Ducheſſe Mazarin & ſes deux amies ſeront enſemble, je défie les trois Royaumes de fournir rien de pareil. S'il vient un petit Tailleur, & que l'Argent ne manque pas, le plaiſir des Anges de Madame de Choiſi n'étoit rien au prix du vôtre.

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

STANCES IRREGULIERES.

VOus ne ſavez que trop, Hortence,
Que je vous ſers ſans récompenſe;
Peut-être ne ſavez-vous pas
Ce que je pers, en ſervant vos appas.

Sans vous une lente vieilleſſe
Me donneroit l'air de ſageſſe;
Sans vous le fardeau de mes ans
Sembleroit le poids du bon-ſens.

Parlant des Affaires publiques
Avec de graves politiques,
Quelque vieil exemple apporté,
Quelques articles d'un Traité;
Une Maxime, une Sentence,
Me tiendroient lieu de ſuffiſance.

Sans vous mû d'un eſprit divin
Sur les traces de Van Beuning,
Moins fort en raiſon qu'en génie;

J'irois dans la Philoſophie
Chercher cette Immortalité,
Qu'il prouve par la Volonté.

Sans vous en homme d'importance,
Banni pour ſa vertu de France,
Je parlerois de probité
Avec un ton d'autorité.

Des gens-d'honneur j'aurois le titre,
Je m'érigerois en arbitre;
Et de tous nos François errans
J'accorderois les differens.

Sans vous, voila mon avantage;
Avec vous, voici mon partage:
J'ai voulu devenir Amant,
On me veut Ami ſeulement:
Ami, traité d'une maniere,
Quelquefois douce & familiere;
Mais indignement rebuté
S'il prend la moindre liberté.

Au ſecours, Lot, *à ma défenſe.*
Lot, qui veille en Dragon, s'avance,
Et me dit, la ſévére Lot,
„ Mangez vos barbes de Turbot.
„ Vraiment il ſied bien à vôtre âge
„ D'être touché d'un beau Viſage,

„ Allez,

„ Allez, allez, c'eſt bien à vous
„ D'aimer des Gorges & des Cous.

Cependant la ſévére baiſe
Les Yeux & la Bouche à ſon aiſe;
Et collée à vos doux appas
Demande en soûpirant ſi vous ne l'aimez pas.

Laiſſons la pudique tendreſſe,
De nôtre nouvelle Lucrece,
Et parlons un peu des mépris
Que m'attirent mes Cheveux gris.

Je ſuis pour vous rendre ſervice
En affection ſans égal;
Il n'eſt ordre où je n'obéïſſe,
Fut-il en faveur d'un rival.

Belle Hortence, ſi je vous quitte,
Vous reconnoîtrez mon mérite:
La charge de tout endurer,
Sans qu'on entende murmurer,
Fâcheuſe, difficile à faire,
Et chez vous aſſez néceſſaire;
Cette charge, ſi je la rens,
Ne ſe remplira de long-tems.

Qui feroit tant de perſonnages?
Qui feroit bon à tant d'uſages?
Qui porteroit le petit Chien?
Comme en carroſſe le vieux Sage

Que nous a dépeint Lucien,
Le portoit toûjours au voyage.

Quand le Calabrois à ſon rang
Vous met les Echets dans la tête,
Quelle autre main eſt ſi-tôt prête
A vous pouſſer le Pion blanc?

Et lors qu'un ſaint remors vous frappe;
Que l'humeur de Dévotion
Pour un peu de tems vous attrape;
Qui ſert vôtre Converſion,
Et vous fit un MORT de la Trape (1)
Avec tant de ſoûmiſſion?

Cependant grondeuſe & farouche,
Vous employez la belle bouche,
Qui me doit ſes meilleures Dents,
A m'inſulter devant les gens.

Sur le point de perdre la vie,
Ne vous ai-je pas garantie
De ces honnêtes aſſaſſins
Que l'on appelle *Médecins*.

J'en

(1) Voyez le Tome IV. page 222.
(2) Imitation de cette Epigramme de Marot:

Un gros Prieur ſon petit filz baiſoit,
Et mignardoit au matin en ſa couche:
Tandis roſtir ſa perdrix on faiſoit:
Se leue, crache, eſmentit, & ſe mouche:

J'en attendois la recompenſe,
Et je voi pour reconnoiſſance,
Qu'on ſoupçonne ma bonne foi,
Qu'on juge toûjours contre moi.

A l'Hombre je prens le Spadille,
Je me donne Baſte, ou Manille;
Au Piquet je marque les As,
Moi, malheureux qui ne vois pas;
Qui des mains ai perdu l'uſage
Par la caducité de l'âge:
Toûjours diſtrait ou négligent;
Moi, qui pers toûjours mon argent.

Seigneur, Seigneur, donne-moi patience;
Qu'on a de mal à ſervir Dame Hortence (2)
Mais ſi je m'éloignois de ſes divins appas,
Que faire! comment vivre, en ne la voyant pas?

Lors qu'il me faut ſouffrir l'aigreur d'une parole;
La bouche qui la dit me plaît & me conſole,

De-

La perdrix vire: Au ſel de breque en bouche
La deuora, bien ſavoit la ſcience:
Puis quand il eut prins ſur ſa conſcience
Broc de vin blanc, du meilleur qu'on eſliſe,
Mon Dieu, dit-il, donne moi patience,
Qu'on ha de maux pour ſeruir ſainte Egliſe!

Les *Oeuvres de Clement Marot*; page 430, de l'édition de Lyon par Guillaume Rouille, 1561.

De ſes fiers traitemens le plus injurieux
Me ſemble une douceur quand je vois ſes beaux
yeux.

Ses regards animés du feu de la colere
Ont l'ordre de fâcher, & le ſecret de plaire;
Car le Ciel favorable a fait de ſes beautés
Un remede aux amans contre ſes cruautés.

Le plus grand des malheurs eſt celui de l'abſence,
On garde ſes rigueurs, en perdant ſa préſence:
On emporte l'injure, & le cœur affligé
Par le plaiſir des yeux n'eſt jamais ſoulagé.

Au milieu des chagrins, des ſoupçons, des allarmes,
Il n'a ſoulagement que celui de ſes larmes:
Pleurer le mal qu'il ſouffre, & regreter ſon bien,
De ce cœur malheureux eſt l'unique entretien.

A tort je me plaindrois de la voir inhumaine:
Je la voi; c'eſt aſſez pour ſupporter ma peine:
Abſens infortunés, je connoìs vos douleurs;
C'eſt à vous plus qu'à moi de répandre des pleurs.



A LA

A LA MEME.

Pour Etrennes le premier Jour de l'An.

LA Nature inexorable
Ne laiſſe à des gens ſi vieux
Aucun trait qui ſoit aimable,
Rien qui plaiſe à de beaux yeux :
La Fortune aſſez ſemblable
N'a laiſſé dans mon pouvoir
Aucun bien conſiderable
Que vous puiſſiez recevoir.
Si ma Muſe avoit la puiſſance
Que les Muſes de Grece ont fait voir autrefois,
Je ferois une guerre où les Dieux pour Hortence
Combattroient à l'envi des Héros & des Rois.
Mercure plus leger qu'Eole,
Fendroit les airs, tout glorieux
De vous porter une parole
De la part du Maître des Dieux ;
Et lors que Jupiter s'ennuye
Avec l'importune Junon,
Je le ferois ſur vous deſcendre en cette pluye
Dont vous ne connoiſſez preſque plus que le nom.
Le Ciel qui prit plaiſir à vous former ſi belle,

Oublia la faveur de vous rendre immortelle:
Erigée en Divinité
Vous jouïriez par moi de l'Immortalité.
Mais aujourd'hui la pauvre Muse
Après avoir fait tous les Dieux
Ne parle qu'en tremblant des Cieux;
Humble & rampante elle s'amuse
A discourir sur les Hameaux,
Les Bergeres, & les Troupeaux:
Que cela me serve d'excuse,
Si vous n'avez rien que le Don
D'une Chanson.

LETTRE

A MONSIEUR ***.

Sous le nom

DE MADAME MAZARIN.

JE n'ai pas assez de consideration dans le monde, pour me croire obligée à lui rendre compte de mes Affaires; mais je suis assez reconnoissante de la part que vous prenez à mes interêts, pour vouloir contenter vôtre curiosité sur la condition où je

je me trouve. Je crains ſeulement que la longueur de ma Lettre ne vous importune; car je ne prétens pas vous inſtruire de l'état où je ſuis, ſans vous faire ſouvenir en beaucoup d'endroits de celui où j'ai été. Je ne parlerai point des avantages que j'avois, par modeſtie; je me tairai des qualités de Monſieur Mazarin, par diſcretion: mais laiſſant au public à faire le jugement de nos perſonnes, je dirai hardiment que je n'ai contribué en rien à la diſſipation des biens que je lui ai apportés; & que les moindres de ſes domeſtiques en ont tiré dequoi s'enrichir, quand il m'a dénié les choſes néceſſaires ſimplement pour vivre.

J'ai demeuré plus que je ne devois & auſſi long-tems que j'ai pû avec un Mari qui m'étoit oppoſé: à la fin je me ſuis dégagée par raiſon, d'un homme avec qui je m'étois laiſſée lier par obéïſſance. Un dégagement ſi juſte m'a coûté ces biens qui ont fait tant de bruit dans le monde: mais la Liberté ne coûte jamais trop cher à qui ſe délivre de la Tyrannie. Quoi qu'il en ſoit, je me vis dépouillée de toutes choſes. Je me vis ſans aucun moyen de ſubſiſter, juſqu'à ce que le Roi, par un

principe de justice, me fit donner une Pension sans le consentement de Monsieur Mazarin, que Monsieur Mazarin m'a ôtée il y a dix ans, avec le consentement de sa Majesté. Ce changement des bontés du Roi ne doit point s'attribueur à celui de ma conduite; car je n'ai jamais entré en rien qui pût lui déplaire. Mais il est difficile aux plus grands Rois de bien démêler l'imposture des méchans offices, d'avec les vérités dont il est besoin qu'on les informe. La raison feroit trop de violence à nôtre inclination & à nôtre humeur, s'il faloit toûjours nous défier de ceux que nous aimons, ou qui nous plaisent; & naturellement on ne se donne point la gêne de ces précautions-là contre des personnes agréables, pour des indifferentes qu'on ne voit pas. Ainsi je ne m'étonne point que l'on m'ait crûë telle qu'on m'a dépeinte: le Roi eût été assez juste pour augmenter la Pension qu'on m'a ôtée, si j'avois été assez heureuse pour être connuë de lui telle que je suis.

Cependant malgré ce retanchement, & toutes les Dettes qui en sont venuës, je ne laissois pas de subsister honorablement, par les graces & les bienfaits des Rois

Rois d'Angleterre : mais à cette Revolution extraordinaire, qui fera l'étonnement de tous les tems, je ſuis vûë abandonnée ; réduite à ne chercher de reſſource qu'en moi-même où je n'en trouvois point ; expoſée à la fureur de la populace ; ſans commerce qu'avec des gens également étonnés, qui tâchoient de s'aſſûrer les uns les autres ; ou avec des malheureux, moins propres à ſe conſoler, qu'à ſe plaindre enſemble. Après tant de troubles, la tranquillité enfin s'eſt rétablie : mais les deſordres ceſſés ne m'ont rendu l'eſprit plus libre, que pour mieux voir la deſolation de mes Affaires. Nul bien de moi ; nulle aſſiſtance où je ſuis ; nulle eſperance d'ailleurs ; ne recevant du peu d'Amis que j'ai où vous êtes, que des complimens au lieu de ſecours, & de tous les autres que des injures, pour être demurée dans un lieu, d'où je ne ſai comment ſortir, voyant moins encore où pouvoir aller.

Juſqu'ici on a condamné les fautes, & plaint les malheurs : je fais changer toutes choſes ; la miſere, ce triſte ouvrage de ma fortune, me donne des ennemis, excite l'aigreur & l'animoſité de ceux qui me devoient être le plus favorables. Je

n'exagere point le malheur de ma condition, à quoi je ſuis d'autant plus ſenſible, que je reçois des reproches, quand j'attendois des conſolations. Vous êtes aſſez raiſonnable, Monſieur, pour n'approuver pas un procedé ſi injuſte; & aſſez conſtant dans l'amitié, pour me conſerver toûjours la vôtre. Si elle n'eſt pas ſecourable autant que vous le ſouhaitez, elle eſt auſſi honnête que je le ſaurois deſirer. Mon étoile me fait trouver de la bonne volonté, où il y a de l'impuiſſance; & de l'oppoſition, où ſe rencontre le pouvoir: mais enfin la malignité de l'influence n'eſt pas entiere, puis que dans les infortunes qu'elle me cauſe, elle me laiſſe des Amis, qui font leur poſſible pour me conſoler.

A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

VOus qui penſez que la Nature
A fait toutes choſes pour vous,
Préſomptueuſe Créature,

Apprenez que vous-même êtes faite pour nous.
Ce qu'a l'Univers d'admirable
Nous prête un fecours charitable;
Ce qu'ont formé les Dieux avec le plus de foin
Sert à nôtre plaifir comme à nôtre befoin.
Le foleil au matin entre dans fa carriere
Pour épancher fur tout la commune lumiere;
Et l'aimable clarté que répandent fes feux
N'attend pour fe donner ni prieres, ni vœux.
La Terre avec amour expofe à nôtre vûë
Les appas renaiffans dont le ciel l'a pourvûë;
Elle donne fes fleurs pour le plaifir des yeux,
Elle fournit au goût fes fruits délicieux.
La Mer par le commerce aux lieux les plus fteriles
Communique les biens qu'ont les terres fertiles,
Et fervant de lien aux peuples oppofés
Sait comme réünir ceux qu'elle a divifés.
D'une belle Riviere on aime un cours paifible:
Les fiers Torrens précipités,
Font de leurs fauvages beautés,
Un afpect à nos yeux agréable & terrible.
Les Fontaines & les Ruiffeaux
Coulent pour nous offrir le cryftal de leurs eaux;
Les amoureux Zephirs de leurs douces haleines
Temperent la chaleur qui brûleroit nos plaines:
Enfin tout donne en l'Univers;
Il n'eft pas jufques aux Hyvers
Dont nous ne recevions des graces:
C'eft d'eux que nous tenons les glaces,

Qui font dans l'ardeur de l'été
La plus exquise volupté.
Et, vous, que le Ciel a formée
Pour faire le bonheur de tous,
On vous voit toûjours animée
De chagrins, dépits, & courroux.
Ingrâte, injuste créature,
Vous tenez tout de la Nature,
Tout vôtre esprit, tous vos Appas:
Qui vous rend à ses Loix contraire?
Pourquoi ne l'imitez-vous pas
Aux faveurs qu'elle nous fait faire?

Sur le commencement de la Guerre de M. DC. LXXXIX.

D'Interets differens l'Union mal formée
N'amassoit autrefois qu'une confuse Armée,
Qui trop lente à la marche & trop vaste au dessein,
Vouloit passer la Seine, & demeuroit au Rhein.
Mais d'un Roi (1) tout contraire aux interêts de France
La vertu, la valeur, la nouvelle puissance;
Des Etats rétablis par une longue Paix
Une pleine abondance à ne manquer jamais;
De l'Espagne outragée & pas assez soûmise,
L'es-

(1) Guillaume III. Roi d'Angleterre.

L'eſpoir d'une reſſource où tout la favoriſe;
Des Princes de l'Empire, & de chaque Electeur
La jonction ſincere avec leur Empereur;
Du Saint Pere irrité la haine Catholique;
Du Huguenot chaſſé ſous le nom d'Hérétique
Le ſoin infatigable à nuire, à ſe venger;
Des Nouveaux Convertis que l'on a fait changer
L'Impatient deſir d'échapper à la feinte,
Qui gêne leur eſprit, & tient leur foi contrainte;
Enfin de cet amas d'interêts differens,
De toutes paſſions en des motifs ſi grands,
De craintes, de ſoupçons, de haine, de vengeance,
Se font comme des nœuds qui ſerrent l'Alliance;
Et ces engagemens nous font voir l'appareil
Le plus grand qui jamais parût ſous le ſoleil.
Dans cet affreux état où la France eſt réduite
On lui trouve pourtant & vigueur & conduite:
Elle arme, elle prévient, elle fait animer
Et ſes forces de terre, & ſes forces de mer;
Et n'étoit qu'elle a vû les triſtes funérailles
De ceux qui lui faiſoient gagner tant de batailles;
N'étoit que ces grands Chefs aujourd'hui ne ſont plus,
Son Char pourroit traîner encore des Vaincus.
Pour ſon malheur Turenne a perdu la lumiere;
Condé, nôtre Héros, n'a plus de part au jour;
Crequi, vient d'achever ſon illuſtre carriere;
Si Schomberg vit encor, c'eſt pour une autre Cour.
Par leur valeur, par leur prudence,
L'Etat floriſſant de la France Ne

Ne craignoit point les changemens;
Il ne craignoit disgrace aucune;
Mais par leur perte la fortune
Va rentrer dans ses droits sur les évenemens.
Il n'a tenu qu'à toi de conquerir le Monde,
France, ou de l'asservir dans une paix profonde:
Oui, par un Plan nouveau de ton Ambition
Tu pourrois disposer de chaque Nation.
Tous ces Confederés que l'Espagne interesse
Desunis, & rendus à leur propre foiblesse
Iroient dans tes Etats chercher leurs sûretés;
Ou presser un secours à leurs nécessités.
Sous le nom d'Allié, l'un seroit tributaire;
L'autre, prêt à servir, ou soigneux de te plaire;
Les premiers Potentats éloignés courtisans
Flateroient ta Grandeur par respects & présens.
Il n'a tenu qu'à toi de conquerir le monde,
France, ou de l'asservir dans une paix profonde.

LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

J'Envoye savoir comment vous vous portez de vôtre blessûre (1); pour moi, je

(1) Madame Mazarin s'étoit blessée à la Cuisse, en tombant.

je me porte fort bien de toutes mes pertes. Le ſouper de Madame Harvey, le Pâté Royal, & la melancolie de la dolente Boufette, mirent mon eſprit dans une aſſez bonne ſituation. La nuit a été encore plus heureuſe: j'ai crû être Mademoiſelle de Beverweert toute cette nuit. J'avois une grande complaiſance de mon mérite d'honnête & de raiſonnable fille; mais vôtre confiance faiſoit le plus doux avantage de mon nouveau ſexe. Vous m'avez montré vôtre bleſſûre. Paſſons legerement tout ce que j'ai vû: j'ai autant de ſujet de me louër de vous, comme Beverweert, que j'en ai de me plaindre comme Saint-Evremond. Heureux les ſujets de n'avoir pas connu le danger qu'il y avoit à vôtre bleſſûre! leur appréhenſion les auroit fait mourir, & nous ne ſerions pas en état de nous réjouïr de vôtre gueriſon. Nôtre perte n'eſt pas ſeulement attachée à la vôtre; une maladie dont vous gerirez eſt capable de donner veritablement la mort à tous les ſujets de vôtre Empire.

Si du ciel le courroux fatal
Faiſoit durer encor quelques jours vôtre mal;

Les

Les ſujets auroient tant de peine
A voir ſouffrir leur belle Reine,
Que chacun d'eux pourroit mourir,
Avant que vous pûſſiez guerir.
Je perdrois le premier la vie,
Et de cent autres morts ma mort ſeroit ſuivie:
Vôtre chere & fidele Lot
Suivroit ma disgrace bien-tôt;
Vous la verriez avec des larmes
Prendre congé de tous vos charmes,
Et faire ſes derniers adieux
Baiſant vôtre bouche & vos yeux.
„ Adieu, je meurs, Adieu, Madame:
„ Vous poſſediez mon cœur, je vous laiſſe mon ame,
„ Et trouve mon ſort aſſez doux,
„ Puis que je meurs à vos genoux.
„ Croyez que jamais la Comteſſe...
„ La voix me manque, & je vous laiſſe,
„ Que le dernier ſoûpir, qui va m'ôter le jour
„ Eſt bien moins à la mort qu'il n'eſt à mon amour!
C'eſt ainſi que la Vice-Reine,
Meurt aux pieds de ſa Souveraine:
Jamais rien ne la fût charmer,
Mais on trouve à la fin, qu'on eſt fait pour aimer;
Et toute ſon indifference,
Devient Amour ſans qu'elle y penſe.
La Beverweert en proſe, & Beverweert en vers,

N'ont

N'ont pas des ſentimens divers;
Celle de cette nuit, qui vous parloit en proſe,
Pourroit dire en mourant toute la même choſe.
Si jamais vous vous portez mal,
Je meurs, & je vous fais un diſcours tout égal.
Madame Harvey pleine d'impatience,
De vous voir en cet état-là,
Maudiroit juſques à la France,
Et pourroit déteſter même les Opera.
Je voi la douleur qui ſurmonte,
Un ſujet illuſtre, un grand Comte (1):
Duras, Mylord impétueux,
S'en arracheroit les cheveux,
Et choſe incroyable à l'Hiſtoire,
Ne voudroit ni manger, ni boire;
Suſpendant tout ſon appetit
Pour un accident ſi maudit.
Il pourroit arriver que maligne Bouſette,
D'un ſentiment commun avecque vôtre Epoux
Auroit de tous vos maux l'ame aſſez ſatisfaite;
Au nom de Dieu, conſervez-vous.

Comme je dois mourrir le premier, je veux ordonner nettemet de ma ſepulture, pour ne pas tomber dans l'inconvenient de Monſieur Doublet, & épargner la peine à Patru de faire un ſecond Plaidoyer, ſi un Paſteur auſſi attaché à ſes droits

(1) Le Comte de Feversham.

droits que le Curé de Saint Etienne, faisoit un Arrêt sur mon pauvre Corps (1). Pour prévenir donc pareils accidens, je déclare en terme exprès, que je veux être enterré dans la Tente de Mylord Roscommon (2). Il me souvient d'avoir été à la guerre, & je serai bien aise que mon Tombeau ait un air militaire. Mais ce n'est pas la premiere & la veritable raison qui m'oblige a choisir ce lieu-là; c'est pour être en vûë du *Petit Palais*; & toutes les fois qu'on y jouëra, la REINE est suppliée de dire les Vers qui suivent, & que j'ai composés comme une espece d'Epitaphe:

„ Celui dont nous plaignons le sort,
„ N'a pas dû voir la gloire de l'Olympe;
„ Mais je pense qu'après sa mort
„ Il ne souffre pas tant, comme il souffroit à grimpe,
„ Lors que Duras & moi lui faisions tant de tort,
„ Je lui faisois mille injustices,
„ Je lui faisois mille malices,

„ Et

(1) Voyez le Plaidoyer de Mr. Patru pour la Veuve & les Enfans de Doublet, &c.

(2) Mylord Roscommon, Colonel d'Infanterie, devant passer en Irlande avec son Regimet, avoit fait tendre sa Tente dans le Parc de Saint-James, assez près de la Mai-

„ Et malgré tout ce grand tourment,
„ Il perdoit assez noblement.
„ S'il ne me plaisoit pas, il tâchoit de me plaire;
„ Que la Tombe lui soit legere!
„ Je souhaite que ses vieux os,
„ Trouvent un assez bon repos.

Si je ne vous demande pas davantage durant ma vie, que je vous demande à la mort, vous n'aurez pas sujet de vous plaindre de mon indiscretion.

A MR. LE MARQUIS
DE MIREMONT.

STANCES IRREGULIERES.

Illustre & nouveau Machabée,
Qui de ton Eglise tombée
Veux être le restaurateur;
Miremont, dans ton Entreprise (3),
Pren ce beau mot pour ta devise;
Ou Martyr, ou Liberateur.

L'En-

Maison de Madame Mazarin, qu'on appelloit *le Petit Palais*.

(3) Mr. de Miremont devoit aller en Piemont avec quelques Regimens de François Réfugiés, pour joindre les Vaudois & entrer en France.

L'Euphrate n'a point vu tant de meres captives,
    Tant de femmes, tant de maris,
    Verser des pleurs, pousser des cris,
    Qu'en voit le Gigeou (1) sur ses rives.

A Londres tes sujets tout le jour dispersés
Se trouvent le matin au Caffé ramassés;
Où chacun à son tour t'adresse la parole:
    „ Ferme pilier de nôtre Foi,
    „ PRINCE, dont l'aspect nous console,
    „ PRINCE, nous n'esperons qu'en toi.

Esperance des Grecs (2), honneur de la Savoye, (3)
Ton Peuple marchera sur tes pas avec joye;
Pour l'Accomplissement de ta Prédiction (4).
Ta Sainte Nation depuis long-tems errante
Sur les bords du Gigeou se verra triomphante,
Et chantera sous toi la gloire de SION.

AU MEME (5).

STANCES.

MIREMONT qui savez combattre
Aussi bien que faire des Vers,
Vous

(1) Ruisseau, qui passe autour du Château de la Caze, appartenant à Monsieur le Marquis de Malauze, Frere de Monsieur de Miremont.

(2) L'Eglise à Londres où l'on avoit d'abord fait le Service Grec, & qui appartient présentement aux François Refugiés.

(3) Au-

Vous allez ſûrement abattre
Tous les Dragons de l'Univers.

Jeune Prince, marche, cours, vole,
On entend déja le coucou;
Il eſt tems de tenir parole
Aux pauvres Captifs du Gigeou.

Mais ne me parle point de faire
Des Vers qui chantent tes Exploits;
Tu feras l'Achille & l'Homere,
De Mars & d'Apollon digne Fils à la fois.

A CALISTE (6).

SOEUR Thereſe l'illuminée
Eut peine à ſe ſauver d'un jugement honteux,
Après avoir été trois fois exanimée (7):
Ce nom eſt un nom malheureux;
Sœur Thereſe la détrônée
Eut un accident bien fâcheux (8):

Mais

(3) Autre Egliſe Françoiſe, dans le Palais de la Savoye.
(4) Les PROPHETIES de Mr. Jurieu.
(5) Quelqu'un ayant fait une Réponſe aux *Stances* précédentes, Mr. de Saint Evremond crût qu'elle étoit de Monſieur de Miremont, & lui envoya ces Vers.
(6) Madame Mazarin.
(7) Voyez la Vie de Sainte Thereſe.
(8) Voyez le Tableau, dans les CONTES de la Fontaine.

Mais n'en foyez pas étonnée,
Ne craignez jamais le malheur
Qu'éprouva cette pauvre Sœur.
Non, vos moindres appas méritent la loüange
De ne laiſſer jamais la liberté du change:
Cet excès de plaiſir, ce grand raviſſement,
N'auroit pû ſe trouver qu'avec vous ſeulement.
Mais nôtre premiere Thereſe
Vous mettroit fort mal à vôtre aiſe,
Si ſon exemple decevant
Vous jettoit en quelque Couvent.
Craignez donc qu'une ſainte rate
En vos quiettes Oraiſons
De quelque vapeur délicate
Ne forme en vôtre eſprit beaucoup d'illuſions.

Une troupe d'Yncas (1) en ces lieux aſſemblée,
Demande inceſſamment où vous êtes allée;
Ces enfans du Soleil, de leurs riches Palais,
De tout l'or qu'ils eurent jamais,
Ne vous offriroient pas une inutile image,
Si l'avare Eſpagnol eut laiſſé davantage.
Pour les déſolés Amadis
Que vous avez aimés jadis,
Ils viennent les yeux pleins de larmes
Vous offrir leurs anciens charmes:

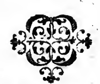
Les

(1) Madame Mazarin avoit lû peu de tems auparavant l'Histoire des Yncas du Perou, de Garcilaſſo de la Vega; elle étoit charmée de la magnificence de

Les Captifs vous portent leurs fers,
Dans les combats on vous reclame;
L'on vous offre par moi la *Tour de l'Univers* (2),
Logement, aussi beau que le *Château de l'Ame* (3),
Mais vous aimez le saint repos,
Dont jouïssent tous les Dévots:
,, Eh! n'avons-nous pas nos Hermites,
Répond le pieux Amadis,
,, Plus simples que ces Hypocrites
,, Qui parlent tant du Paradis?

CALISTE.

Chevaliers, je vous remercie,
Depuis que Sœur Therese a pris soin de ma vie,
J'abandonne vos Visions
Pour ses divines Unions.
J'aimai le merveilleux des Yncas, des Yncases,
Aujourd'hui je me tourne à celui des Extases:
Sœur Therese m'apprend comment elles se font;
Pour en montrer à Miremont.



LET-

de ces Princes, & en parloit fort souvent.
(2) Voyez ci-dessus, Tome IV. page 284.
(3) Voyez les MEDITATIONS de Sainte Therese.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

VOus vous souvenez, Madame, du méchant & honteux succès de mon dessein, lors que je cherchai inutilement quelque defaut en vôtre visage & en vôtre esprit (1). Plus fâché que rebuté de mon entreprise, je me suis attaché à vôtre humeur. Mademoiselle Bragelonne (2), & Monsieur de Miremont se sont jettés dans mes interêts contre elle; mais Monsieur de Miremont a eu tort : la Qualité de PRINCE-COLONEL, & les Extases étudiées en sa faveur, devoient l'empêcher de prendre parti si impétueusement pour les Habitans du Gigeou. Mademoiselle Bragelonne est née pour souffrir: si je

(1) Voyez le *Portrait* de Madame Mazarin, Tome IV. page 88.

(2) Demoiselle de Madame Mazarin.

je ſuis rébuté aujourd'hui, je ſerai bien traité demain; & cette inégalité eſt aſſez obligeante pour une Vieilleſſe comme la mienne, qu'on pourroit avec raiſon mépriſer toûjours. Il m'a donc falu laiſſer l'humeur en repos, l'abandonnant à l'injuſtice de Monſieur de Miremont, & aux larmes de Mademoiſelle Bragelonne. Mais il n'y a rien dont la perſeverance ne vienne à bout: j'ai tourné ma curioſité chagrine, ſur vôtre goût pour le Chant, & j'ai trouvé heureuſement dequoi verifier le Proverbe, qu'il *n'y a rien de parfait en ce monde.* Vous l'allez voir, Madame, dans les vers que je vous envoye; & j'eſpere que vous ne voudrez pas démentir une ſentence établie & autoriſée depuis ſi long-tems.

Vous êtes la Reine des belles,
La Reine des ſpirutelles;
Mais ſur vôtre goût pour le Chant
Nous ne vous admirons pas tant.
L'expreſſion avec juſteſſe,
Qui n'a dureté, ni moleſſe;
La maniere, la propreté,
Tems, mouvement, & quantité:
Toute ſyllabe longue, breve
Connoître avec diſcernement,

Et prononcer diverſement
Le ſens qui commence ou s'acheve;
Tout cela ne fait rien pour vous,
Et vous avez pitié de nous.
„ O la choſe mélancolique
„ Qu'un Opera toûjours unique;
„ Où l'on voit ce couple éternel,
„ Rochoüas & Beaumaviel,
„ Point de jeunes gens, point de belles,
„ Et moins encor de voix nouvelles!
„ A Veniſe rien n'eſt égal:
„ Sept Opera le carnaval;
„ Et la merveille, l'excellence,
„ Point de Chœurs & jamais de Danſe:
„ Dans les maiſons ſouvent Concert
„ Où tout ſe chante à livre ouvert.
O vous, Chantres fameux, grands maîtres d'Italie,
Qui de ce livre ouvert faites vôtre folie,
Apprenez que vos Chants pour leur perfection
Demanderoient un peu de répétition.
Si vous n'entaſſiez point paſſage ſur paſſage;
A chanter proprement ſi vous donniez vos ſoins:
Les méchans connoiſſeurs vous admireroient moins,
Mais aux gens de bon-goût vous plairiez davantage.

Suprême, divine beauté,
Dont tout le monde eſt enchanté;

Pro-

Profond savoir, esprit sublime,
Qu'en mes vers à peine j'exprime,
Permettez-nous que sur le Chant
Nous ne vous admirions pas tant.

A Mr. VILLIERS.

BANNISSONS toute viande noire,
N'en souffrons plus à nos repas,
Hors deux à qui l'on doit la gloire
De plaire à tous les délicats.
Venez, ornement des cuisines,
Oiseaux qu'on ne peut trop aimer;
Alloüetes & Becassines,
Est-il besoin de vous nommer?
J'entens comme un secret murmure
De nos Huitres de Colchester,
Qui pensent qu'on leur fait injure
De leur vouloir rien contester.
Cette massive couverture
Qui les fait par tout arrêter,
Cette maison pesante & dure
Où nous les voyons habiter,
N'a pas si-tôt une ouverture,
Qu'en mérite de goût on leur voit surmonter
Toute volante créature,
Tout gibier, tout ragoût, tout ce que peut vanter

Le célebre inventeur du Tombeau d'Epicure (1),
Huitres, vous l'avez emporté;
Les Truffes seulement seront plus estimées;
Mais ici vous serez nommées
Les premieres dans mon Traité.
Ce n'est point de l'Astronomie
Que je traite en observateur;
Ce n'est point de Philosophie
En Cartesien professeur;
Moins encor en Théologie,
Ou de Médecine en docteur;
La *Gourmande Géographie*,
Dont je suis comme l'inventeur,
Est l'Ouvrage que j'étudie:
Il a besoin d'un Protecteur,
Monsieur de Villiers, je vous prie,
De favoriser son Auteur.

Au Meme.

ROMAINS, nos Huitres feroient honte
A vos Huitres du Lac Lucrin;
Pétrone en tenoit trop de compte
D'en faire l'honneur d'un Festin:
Il ne les auroit pas souffertes
S'il avoit pû manger des vertes,

Qu'on

(1) Nom d'un Ragoût inventé en France.

Qu'on mange ici ſoir & matin.
Ces modernes tant eſtimées ;
A qui, dit-on, rien n'eſt égal,
Que Veniſe tient enfermées
Cherement dans ſon arſenal;
Ce ſont des Huitres à l'écaille
Qu'on pourroit crier dans Paris;
(Paris n'en a point qui les vaille)
Mais Londres les verroit avec un grand mépris.

L'heureux ſejour, l'heureuſe terre,
Que vous ſeriez, chere Angleterre,
Si vous aimiez vôtre Poiſſon
Autant que vôtre Venaiſon!
Par mes Vers, Reine de toute Iſle,
Vous commanderiez la Sicile,
L'Archipel dépendroit de vous,
Candie auroit à vos genoux
La poſture de ſuppliante,
Chipre ſeroit vôtre ſuivante:
Par moi du levant au ponent
Tout ce qui n'eſt pas continent
Vous rendroit humblement hommage;
Et vous perdez tant d'avantage
Pour n'avoir chaſſé de chez vous
Les Daims, auſſi bien que les Loups.



SCENE DE BASSETTE.

MADAME MAZARIN, MADAME MIDDLETON, MONSIEUR VILLIERS, MONSIEUR BOWCHER.

MADAME MAZARIN *à Madame* MIDDLETON.

UNISSONS nos malheurs; unissons-nous, Bergere,
Et ne pouvant gagner, au moins ne perdons guére.
Va Trois:

MR. BOWCHER.

Trois a gagné.

ME. MAZARIN.

Payez.

ME. MIDDLETON.

Faites Alpiu;
Je dois beaucoup, Madame, & j'ai beaucoup perdu:
Je voudrois bien gagner dequoi payer mes dettes;
Mais comment l'esperer joüant comme vous faites?
Dans le plus grand bonheur vous ne poussez jamais;
Vôtre dernier effort est de faire la Paix.

Me.

ME. MAZARIN.

Quoi! perdre tout d'un coup, pour avoir la misere
De demeurer après tout le soir sans rien faire!

ME. MIDDLETON.

Madame, je vous prie, encore sur le Trois.

ME. MAZARIN.

Sur le Trois.

MR. BOWCHER.

Le Trois perd.

ME. MAZARIN *à Madame* MIDDLETON.

Ce sont là de vos choix.
Mustapha (1), donnez-moi quelque carte bien sûre.

ME. MIDDLETON.

Mettez sur le Valet; il gagnera, j'en jure.

MR. BOWCHER.

La Face.

ME. MAZARIN.

Nôtre argent étoit fort bien placé:
Le beau Valet de neige!

ME. MIDDLETON.

Est seulement facé.

ME. MAZARIN

Vôtre démangeaison de parler est terrible,

Et

(1) Petit Turc de Madame Mazarin.

Et gagner avec vous n'eſt pas choſe poſſible.

Me. Middleton

Je ne puis dire un mot ſans la mettre en courroux:
O *Lord!* Monſieur Villiers: ô *Lord!* que ferons-
nous?
Dites nous qui des deux vous ſemble la plus belle,
De Meſdames Grafton & Lichfield: laquelle?

Mr. Villiers.

Commencez; dites moi, Madame Middleton,
Vôtre vrai ſentiment ſur Madame Grafton.

Me. Middleton.

De deux doigts ſeulement faites-la moi plus grande,
Il faut qu'à ſa beauté, toute beauté ſe rende.

Mr. Villiers.

L'autre n'a pas beſoin de cette faveur-là.

Me. Middleton.

Elle eſt grande, elle eſt droite.

Mr. Villiers.

Eh bien, après cela?

Me. Middleton.

Madame Lichfield un peu plus animée,
De tous ceux qu'elle voit, ſe verroit fort aimée.

Mr. Villiers.

Vous ne me parlez point de Madame Kildair?

Me.

ME. MIDDLETON.

I never saw personne avoir un meilleur air.

MR. VILLIERS.

Vôtre Mistrifs Masson, autrefois si prônée,
Me semble maintenant assez abandonnée ;
Je ne vous entens plus parler de ses appas ?

ME. MIDDLETON.

Monsieur Villiers, *indeed* elle n'en manque pas :
Je ne l'ai jamais crûë une Beauté parfaite....
Mais allons voir un peu comment va la Bassete.

ME. MAZARIN.

Vos beaux discours d'appas, de grace, de beauté,
Nous coûtent nôtre Argent ; il ne m'est rien resté.
Cherchez d'autres moitiés, comme d'autres oreilles,
Pour petarder l'Anglois sur toutes vos merveilles :
Et vous, Monsieur Villiers, gardez pour d'autres gens,
D'*Honneur* & de *Raison* vos rares sentimens (1).

ME. MIDDLETON.

Je ne vous croyois pas tout-à-fait si colere.
Un discours de beauté ne doit pas vous déplaire ;
Qui, tant que vous, Madame, a de part aux attraits ?

ME.

(1) Voyez Tom. IV. page 462.

Me. Mazarin.

Si je le crois; du moins, je n'en parle jamais.

Me. Middleton.

Nous n'avons pas appris à garder le silence,
Comme vous avez fait, en vos Couvens de France.
Monsieur, Monsieur Villiers, allons nous consoler;
Il est d'autres Maisons où l'on pourra parler.

Me. Mazarin.

Enseignez moi, Madame, enseignez-moi l'école,
Où je pourrois apprendre à discourir sur rien,
Et passer sans sujet de parole en parole,
A ce mérite usé d'un aimable entretien.

Me. Middleton.

Abandonnons Madame à sa nouvelle Etude,
Pour nous mettre à couvert d'un discours assez rude.
Sortons, sortons d'ici; l'on y tient en prison
La Grace & la Beauté.

Mr. Villiers.

L'Honneur & la Raison.

Le Choeur *en Musique.*

Sortons, sortons d'ici, l'on y tient en prison,
La Grace, la Beauté, l'Honneur & la Raison.

AU

(1) Le Roi Guillaume s'étant avancé au bord de la Boyne, le 10. Juillet 1690, fut legerement blessé d'un boulet

AU ROI,

Sur sa Blessure (1).

STANCES IRREGULIERES.

MARS, ce Dieu renommé qui préside aux alarmes,
Destine les Canons ses effrayantes armes;
Pour ceux qu'un soin prudent éloigne un peu des coups:
Eh! comment auroit crû le Dieu de la vaillance,
Qui vous vit approcher avec tant d'assûrance,
Que les coups de Canon dûssent être pour vous?
C'est des piques, & des épées,
De ces armes de sang trempées,
Où vous vous exposez toûjours;
C'est des coups tirés tête à tête,
Quand un fier escadron s'arrête,
Qu'il a sû garantir vos jours.

Je sai bien que des Rois les personnes sacrées,
Peuvent être à couvert prudemment retirées,
Pour

boulet de Canon, qui lui effleura la peau entre les deux épaules. Cela ne l'empêcha pas de monter à cheval le lendemain, de passer la Riviere, & de battre l'Armée du Roi Jaques.

Pour donner un bon ordre aux plus preſſans be-
soins,
Et hâter les ſecours qu'on attend de leurs ſoins :
Mais quelques Rois-Héros, tels qu'on voit dans
l'Hiſtoire,
Pour dire mieux encor, Rois-Héros comme vous,
Ne ménagent pas moins l'interêt de leur gloire,
Que le ſalut commun, & le bonheur de tous.

En Roi juſte & prudent, vous reglez toute choſe :
En Héros, la valeur chaque jour vous expoſe :
Le ſoleil qui voit tout, juſqu'ici n'a pû voir,
Tant de vertu s'unir avec tant de pouvoir.

Ah! prenez plus de ſoin d'une ſi belle vie;
Tout combat, tout péril fait vôtre empreſſement :
Que nous ſerions heureux ſi vous n'aviez envie
Que de vous expoſer au Canon ſeulement!
Encore avons-nous fait la triſte experience,
Que nous n'aurions par-là qu'une foible aſſûrance :
Grand Prince, revenez : nôtre timide amour
Ne voit de ſûreté qu'en vôtre ſeul retour.

Si d'un faux accident la fâcheuſe nouvelle
Venoit imprudemment occuper nos eſprits :
A Londres on verroit plus de douleurs mortelles,
Qu'on n'a vû de tranſports & de joye à Paris (1).

Quand

(1) Sur la fauſſe Nouvelle qui courut en France de la Mort du Roi Guillaume, on fit à Paris, & à Verſailles même,

Quand vous courez hazard, vos dangers ſont les
nôtres;
Devant nos propres maux nous reſſentons les vô-
tres:
De ce coup dont le Ciel a voulu vous guerir,
Nous étions plus que vous en état de mourir.

Tant & de ſi hauts faits fournis à vôtre Hiſtoire,
Ruineront ſon crédit chez la poſterité:
Nos neveux ne voudront pas croire
Une incroyable Verité.
Venez donc, ô grand Roi, jouïr de vôtre gloire,
C'eſt-là vôtre interêt & nôtre ſûreté.

SUR LE PASSAGE

DE LA BOYNE.

STANCES IRREGULIERES.

ANIME' de l'ardeur d'un généreux courage,
A la tête des ſiens un Roi paſſe à la nage;
Et tout bleſſé qu'il eſt, ſi-tôt qu'il a paſſé,
Il charge, rompt, défait; il a tout renverſé.

Le même, des Feux de joie & des Réjouiſſances extraordi-
naires.

Le Paſſage du Leck laiſſe une foible idée;
Celle du Grand Guſtave eſt à peine gardée;
On ne ſe ſouvient plus d'Adolphe, ni du Sond,
Où la glace tremblante a tenu lieu de pont.

Le Rhein trop orgueilleux d'avoir vû ſon rivage
Tout couvert d'eſcadrons qui paſſoient à la nage,
Du combat étonnant dont on vient l'informer,
Porte triſte & confus la nouvelle à la mer.

Qu'on ne me parle point du Combat héroïque,
Qu'Alexandre donna ſur les bords du Granique;
Qu'on ne me parle point de ce fameux hazard,
Qu'au Port d'Alexandrie a ſû courir Céſar:
Toutes vos actions, vieux Maîtres de la Terre,
Cedent aux beaux exploits de ce Foudre de Guerre;
Pour le mieux préferer ajoûtons-y ces mots:
Que l'*on rencontre en lui le Sage & le Héros.*

Le Grec vain & leger prenoit plaiſir à dire
Tout ce qu'il avoit fait; le Romain à l'écrire:
Le Héros a paſſé tous les deux par ſes faits;
Et Modeſte Vainqueur, il n'en parle jamais.

Tous deux ont combatu pour aſſervir le Monde;
Le malheur du public ſuivoit tous leurs exploits:
Ici l'on s'eſt commis ſur la terre & ſur l'onde,
Pour aſſûrer le Peuple & maintenir les Loix.

Là,

Là, le trifte Vaincu foûpire
De fa dure Captivité:
Ici, l'on a donné l'Empire
A qui donne la Liberté.

DIALOGUE.

SAINT-EVREMOND, MADAME MAZARIN, MADEMOISELLE BEVERWEERT.

SAINT-EVREMOND à *Madame* MAZARIN.

QUAND j'ai l'honneur de vous voir
A vos yeux je fuis coupable,
Scelerat abominable;
Rien au monde n'eft plus noir.
Mais un jour ou deux d'abfence
Me rendent mon innocence,
Et fans me changer en rien
Je deviens homme de bien.
Mes pechés font au vifage,
Aux Rides que donne l'âge,
Aux Cheveux blancs, aux vieux Traits;
C'eft-là que font mes forfaits.
Vous n'êtes pas éternelle,
Puiffiez-vous comme je fuis

Etre

Etre à cent ans criminelle
Sans douleur & sans ennuis!

MADAME MAZARIN.

Quoi! me donner la figure,
De vôtre Madame Herval!
C'est me faire trop d'injure;
La mort est un moindre mal.

SAINT-EVREMOND.

Pourquoi haïr tant l'idée
D'une Vieillesse ridée,
Qu'on préfere le trépas
A la perte des appas?

MADEMOISELLE BEVERWEERT.

C'est qu'une si longue vie,
Eteint en nous toute envie;
C'est que la fin des Amours
Est au cœur d'une mortelle
Une chose plus cruelle,
Que n'est la fin de ses jours.

SAINT-EVREMOND.

Non, non, l'amoureuse flame
Ne s'éteint point dans une ame;
La Vieillesse n'ôte pas
Ces mouvemens délicats.
Je le sai, divine Hortence,
Par ma propre experience;
Je suis au bout de mon cours,
Et je vous aime toûjours.

MA-

MADAME MAZARIN.

Moi, je ſuis dans le bel âge;
On le voit à mon viſage,
Qui peut bien vous animer;
Mais je ne puis vous aimer:
Le cœur eſt prudent & ſage;
Si l'eſprit vous peut eſtimer,
Ne demandez rien davantage.

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

APRE'S tant de ſoins aſſidus,
Après tant de pleurs répandus
Dans vôtre grande maladie;
Madame, je ne croyois pas
Qu'autre choſe que le trépas
Me fit perdre l'honneur de vôtre compagnie.
Mais j'avois peu conſideré
Qu'un viſage défiguré,
Qu'une générale foibleſſe,
Qu'en un mot l'extrême Vieilleſſe
Attire des mépris plus fâcheux que l'oubli,
Où tombe un homme enſeveli.

Celui,

Celui, pour chanter vos louanges,
Qui s'eſt mis mal avec les Anges;
Celui, pour mettre vos beaux yeux
Au deſſus des Aſtres des Cieux,
Qui s'expoſoit à leurs vengeances
Sans redouter leurs influences;
Celui qui pour l'amour de vous
S'attira de Venus le celeſte courroux,
Faiſant contre cette imortelle
Ce que le beau Pâris fit autrefois pour elle;
Celui qui vous ſervit ſi bien,
Eſt maintenant compté pour rien:
Vous êtes au deſſus des Aſtres & des Anges,
Qu'avez-vous deſormais beſoin de ſes louanges?
On n'a que faire de ſes ſoins;
Bon homme allez garder vos foins (1).
Non, je ne puis garder mes foins à la prairie;
Ni comme Don Quichot faire une Bergerie;
Je veux faire un mêtier qui me convienne mieux,
En m'éloignant de vos beaux yeux.
J'irai diſcourir de Science
Avec le Docte Renaudot (2);
La Bibliotheque s'avance,
Et je pourrai m'y voir bien-tôt
Avec Juſtel en conference,
Examiner le moindre mot.

Dans

(1) La Fontaine.
(2) Miniſtre François, réfugié à Londres.

Dans l'honnête repos d'une si douce étude,
Loin de tout embarras, exemt d'inquietude,
Sans entendre parler de guerres, d'amours,
Je prétens achever le reste de mes jours.
Mais que mal-aisement on peut changer de vie!
A peine ai-je formé ce projet qu'il m'ennuye!
Revenez, revenez, mépris,
Que l'on a pour mes Cheveux gris:
Revenez, humeur qui m'outrage,
Je ne puis me passer des charmes du visage.
Avec Hortence il faut souffrir,
Mais sans Hortence il faut mourir.

LETTRE DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS A MONSIEUR DE St. EVREMOND.

JE défie Dulcinée de sentir avec plus de joye le souvenir de son Chevalier. Vôtre Lettre a été reçue comme elle le mérite; & la *triste figure* n'a point diminué le

le mérite des ſentimens. Je ſuis touchée de leur force & de leur perſeverance; conſervez les, à la honte de ceux qui ſe mêlent d'en juger. Je croi comme vous que les Rides ſont les marques de la Sageſſe. Je ſuis ravie que vos Vertus extérieures ne vous attriſtent point : je tâche d'en uſer de même. Vous avez un Ami (1), Gouverneur de Province, qui doit ſa fortune à ſes agrémens : c'eſt le ſeul Vieillard qui ne ſoit pas ridicule à la Cour. Mr. de Turenne ne vouloit vivre que pour le voir vieux : il le verroit Pére de Famille, riche, & plaiſant. Il a plus dit de Plaiſanteries ſur ſa nouvelle Dignité, que les autres n'en ont penſé. Monſieur Delbene, que vous appelliez *le Cunctator*, eſt mort à l'Hôpital. Qu'eſt-ce que les Jugemens des Hommes! Si Monſieur d'Olonne vivoit (2), & qu'il eût lû la Lettre que vous m'écrivez, il vous auroit continué vôtre qualité de *ſon Philoſophe*. Monſieur de Lauſun eſt mon voiſin : il recevra vos Complimens. Je vous rends très-

(1) Mr. le Comte de Grammont, venoit d'être fait Gouverneur du Pays d'Aunis.

(2) Louis de la Tremoille, Comte d'Olonne, mourut le 3. de Février 1686, âgé de 60 ans. Il avoit

très-tendrement ceux de Monſieur de Charleval. Je vous demande inſtamment de faire ſouvenir Monſieur de Ruvigny de ſon Ami de la ruë des Tournelles.

A Mr. HAMPDEN,

En Stile de Marot.

J'Avois deſſein de vous écrire en proſe,
Mais vôtre Lettre à Mylord Godolphin,
Qui confondroit le Grec & le Latin,
Ne m'a permis de hazarder la choſe.
Je ne ſuis plus pour les Siécles paſſés,
Par tems nouveaux vieux tems ſont effacés;
Dont vous donnez une preuve aſſez belle,
Pour appuyer ce qu'a dit Fontenelle.
Aux Anciens que toûjours feuilletez
Vous ſavez rendre un fort méchant office:
En écrivant vous les décréditez,
Plus qu'en liſant ne leur rendez ſervice:
Noirs amateurs d'obſcure Antiquité
Sont confundus par vôtre netteté.

Mais

avoit épouſé en 1652. Catherine Henriette d'Angennes, fille ainée de Charles d'Angennes Baron de la Loupe & de Marie du Raynier, morte le 13 de Juin 1714.

Mais que fait-on ſi tard à la *Contrée*,
Vôtre conſtance aux Champs eſt bien outrée:
Venez revoir cette grande Cité,
Où vous attend mainte & mainte beauté.
Mainte Beauté! dira quelque importune?
Toutes, dirai-je, en ne parlant que d'une;
Car la nature en elle a ramaſſés
Attraits épars & Charmes diviſés.
Baptiſte a fait pour vous des Fleurs nouvelles,
Pour vous La Foſſe a fait deux grands Tableaux;
Vous trouverez bien des Livres nouveaux.
Que faites-vous ſi tard à la *Contrée?*
Vôtre conſtance aux Champs eſt bien outrée.
Les bons diſcours, comme les bons répas,
Aſſurément ne vous y manquent pas:
Mais de beaux yeux ont ſur vous tant d'empire
Qu'il faut partir, il faut qu'on ſe retire;
Je vous preſcris de leur part le retour,
Et l'ordre exprès de leur faire la cour.
Quittant ces lieux où regne l'excellence
Des meilleurs mets, jointe avec l'abondance,
N'oubliez pas certain rouge Poiſſon
Exquis au goût, & peu connu de nom (1),
N'oubliez pas jeunes Coqs de Bruyere,
D'autres oiſeaux qu'à Londre on ne voit guere;
N'oubliez rien hormis la Venaiſon,
Que vous pourrez laiſſer à la maiſon.

APOS-

(1) Ce Poiſſon, aſſez ſemblable à la Truite, ſe trouve dans des Lacs du Duché de Lancaſtre; on l'appelle en Anglois *Sharr*.

A P O S T I L L E.

Depuis un tems la Reine des appas,
Corps glorieux devenuë ici bas,
Ne mange point; il convient la remettre
En appetit, & je finis ma Lettre.

A U M E M E.

En même Stile.

QUAND j'ai mangé ces excellentes Perles,
Que nous fournit Tunbridge avec ses eaux,
Turbots me sont ainsi que feroient Merles
Ayant mangé Cailles & Perdréaux.
Rome faisoit mal-à-propos la vaine
D'*Accipenser*, de *Scarus*, de *Murene*;
Rien ne sauroit de la Perle approcher,
Pas *Silurus* qu'au Nil on va pêcher.
A Rome avint cas extraordinaire,
Domitien fit regler par l'Etat
Sauce au Turbot comment se devoit faire:
S'il eût pour vous assemblé le Sénat,
Perle, on auroit approuvé cette affaire;
Il n'avoit pas le goût si délicat:
Finesse en goût n'étoit pas caractére
De vieux Romain; c'est talent de Prélat.

SCENE EN MUSIQUE.

LISIS, JULIE, DAMON, PHILANDRE, CALISTE.

LISIS.

JE ne puis plus dissimuler,
Il faut mourir ou vous parler,
Aimable & charmante Julie:
Empêchez-vous de me charmer,
Pour m'empêcher de vous aimer;
Autrement, c'est fait de ma vie.

JULIE.

Vouloir que je ne charme pas,
C'est vouloir m'ôter les appas,
Dont je fais sentir la puissance:
Un amant qui fait endurer
Son tourment sans le déclarer,
Ne mérite pas qu'on y pense.

LISIS.

Qui nous permet de demander,
Se dispose à nous accorder
La Faveur la plus grande;
Qu'un amoureux demande.

JULIE.

Dès qu'à l'Hymen on veut bien se tourner

On

On ne doit point ſonger à ſe défendre:
Epargnez-nous la honte de donner
Ce que vous pouvez prendre.

LISIS.

Julie, entreprendre ſur vous
Auroit l'air d'une violence!

JULIE.

Liſis, un attentat ſi doux
Ne paſſa jamais pour offenſe.

LISIS.

Tourmens des cœurs, ardens deſirs;
Contraintes, douloureux ſoupirs:
Tout ce que l'Amour a de peines,
Pour ceux qu'il a mis dans ſes chaînes;
Tout ſe va convertir en ſolides plaiſirs.

LE CHOEUR.

Du plus heureux Mariage
On ne goûte le doux fruit
Rien que la premiere nuit:
De-là juſques au veuvage
Ce n'eſt plus un favori,
Ce n'eſt plus une maîtreſſe;
Adieu douceur & tendreſſe,
C'eſt la Femme & le Mari.

DAMON.

Un Mari toûjours vous gronde,

Vous défend de voir le monde,
Vous fait de vôtre maison
Une espece de prison.

PHILANDRE.

Du bas soin de la famille,
D'élever garçon & fille,
Qui vous feront enrager;
C'est à vous de vous charger.

DAMON.

S'il arrive d'avanture
Que l'indulgente nature
Ne trouve pas ses douceurs
Dans la gravité des mœurs;
Aussi-tôt la fantaisie
De vôtre fâcheux Epoux,
Est bizarrement saisie
De mille soupçons jaloux;
Et dans cette frenesie
L'éclat se fait par les foux;
Les sages cachent l'envie
De se défaire de vous.

PHILANDRE.

Victimes de l'Hymenée,
Je plains vôtre destinée,
Ou de languir sans Amour
Dans un ennui légitime,

Ou

(1) Pour bien entendre cette Piece il faut lire l'EPITRE de Mr. le Duc de Nevers à Madame la Duchesse de Bouillon,

Ou de vous plaire au doux crime,
Qui vous peut coûter le jour.

CALISTE.

Apprenez, le debonnaire,
Que vôtre pitié pour nous
Eſt choſe peu néceſſaire:
Nous trompons les plus jaloux
Quand nous avons une affaire;
Mais ce crime cher & doux
Avec vous ne plairoit guere.

LE CHOEUR.

Nos ſoins & nos avis ſont ici ſuperflus;
Vous en ſavez beaucoup, nous ne vous plaignons plus.

A MR. LE DUC

DE NEVERS,

POUR MADAME

LA DUCHESSE MAZARIN (1).

SI je pouvois *poſtillonner*
Cette diſgrace infortunée.
Où

Bouillon, inſérée dans le MELANGE *curieux des meilleures Pieces attribuées à Mr. de St. Evremond* &c.

Où le deſtin m'a condamnée,
Je ſerois prête à retourner
A la grande & ſuperbe Ville,
Qui jadis m'a ſervi d'azile;
Et loin de mon funeſte Epoux
Je reverrois ma Sœur, & vivrois avec vous.
Mais l'inexorable adverſaire,
Que vous ne connûtes jamais,
Le Créancier me deſeſpere,
Sans me donner trêve, ni paix;
Et rend mon malheur ſedentaire
Que je voudrois, helas! promener deſormais.
Le riche & gros Marchand tout le jour m'aſſaſſine;
Des menus Créanciers la petite vermine,
Me vient éveiller le matin,
Et fait durant la nuit l'office de lutin.
Ne verrai-je donc point achever ma miſere?
Les cieux pour les Bouillons ſe ſont enfin ouverts,
Le Connêtable eſt mort, la Comteſſe proſpere,
Et mon aſtre me voit encore de travers.
Je n'ai plus aucun bien à goûter que les vôtres;
Tout le bonheur que j'ai vient de celui des autres;
Par la réflexion je reſſens vos plaiſirs,
Et forme pour moi-même à peine des deſirs
Que le bien-aimé de l'Egliſe,
Deſtructeur de tout Marotin
S'éleve par degrés à la haute entrepriſe
De confondre le Mazarin.
Pour mieux fonder mon eſperance

Je mets au ciel ma confiance,
J'attens mon secours du bon Dieu:
Vous nous le conseillez, mon Frere,
Nous parlant toûjours du saint lieu,
Dont les herbes sont l'ordinaire (1),
Quand vous mangez veau gras, truffes, pigeons.
Adieu.

LETTRE
A MONSIEUR ***.
POUR MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

JE ne suis pas étonnée que Monsieur Mazarin fasse courir le bruit, qu'il n'a tenu qu'à moi de retourner en France: mais je la serois beaucoup si des gens raisonnables se laissoient surprendre à ses artifices, & pouvoient être persuadés de ses mensonges. Comme nous ne sommes jamais convenus en rien, je prendrai une voye toute contraire à la sienne, en ne disant que des verités. Il y a dix ans que Monsieur Mazarin m'a ôté une Pension de vingt & quatre mille francs, qui m'a-

(1) La Trape.

voit été donnée pour fubfifter : ce retranchement me contraignit à faire des dettes confiderables, qui ne me permirent pas de fortir d'Angleterre, où je demeurai importunée de mes Créanciers ; mais non pas perfecutée au point que je l'ai été depuis ce tems-là.

Toutes chofes ont changé. La Révolution eft arrivée, je me fuis vûë fans fecours, fans moyen de payer mes veilles dettes, & trop heureufe d'en pouvoir faire de nouvelles pour vivre. Il n'y avoit point de jour que je ne fuffe menacée d'aller en prifon : la permiffion de m'arrêter en des lieux privilegiés ne laiffoit pas de fe donner; & quand je fortois de mon logis, ce n'étoit jamais avec affûrance d'y pouvoir rentrer. Etant réduite à cette fâcheufe néceffité, quelques-uns de mes Amis, & quelques Marchands même, fe font obligés d'une partie de mes dettes à ces tyrans, & ont été bien-tôt contraints de les payer : mais je n'ai fait que changer de Créanciers, & ceux-ci ne prennent guerre moins de précaution que prendroient les autres pour être payés. Cependant je leur fuis redevable du peu de liberté dont je jouïs, de la fubfiftance que j'ai

j'ai trouvée jusqu'ici, dont la difficulté augmente tous les jours.

Voila le veritable état où j'ai été, & la veritable condition où je suis, assûrément elle ne sauroit être plus mauvaise. Je mérite d'être secouruë de mes amis, & plainte des indifferens. Un plus long discours seroit ennuyeux aux autres, & inutile pour moi : je ne dirai rien davantage.

LETTRE

A MONSIEUR ***.

Au Nom de Madame la Duchesse MAZARIN.

L'On ne peut pas être plus sensible que je suis au témoignage de vôtre affection; mais souffrez, Monsieur, que je me plaigne de l'injustice des conjectures que l'on fait sur mes intentions. Si j'avois été en état de pouvoir partir, & que je fusse demeurée, on auroit raison : mais on veut que je retourne en France,

& on me laiſſe dans l'impoſſibilité de ſortir d'Angleterre. De toutes les vérités du monde il n'y en a pas une plus grande que celle que je vous dis. J'écris à Madame de Nevers une Lettre un peu plus longe, où l'explication de mes ſentimens eſt plus étenduë. Je vous prie, Monſieur, de me croire auſſi veritable que je la ſuis, particulierement dans la proteſtation de l'amitié que j'aurai pour vous toute ma vie.

LETTRE A MADAME LA DUCHESSE DE NEVERS,

Au Nom de Madame la Ducheſſe MAZARIN.

JE n'ai jamais douté, Madame, que vous ne priſſiez toute la part qu'on peut prendre à mes interêts: j'ai attendu de vôtre Amitié ce que vous pouviez attendre

tendre de la mienne. Il n'eſt pas beſoin de nous en donner de nouvelles aſſûrances dans nos Lettres, étant auſſi ſûres que nous ſommes l'une de l'autre ſur tout ce qui nous regarde. Je croyois que rien ne me devoit ſurprendre touchant le procedé de Monſieur Mazarin : je ne laiſſe pas de m'étonner qu'après m'avoir ôté ma Penſion, il y a dix ou douze ans; m'avoir réduite a mandier, comme je fais, ma ſubſiſtance; avoir entrepris de me faire déchoir de mes Droits, peu content de me voir dans la néceſſité où je ſuis durant ſa vie, s'il ne s'aſſûroit que je ſerois miſerable après ſa mort : après un procedé ſi honnête, une conduite ſi obligeante des actions ſi généreuſes, je m'étonne, dis je, qu'il ait la bonté de vouloir bien que je demeure avec lui. Il faut commencer par payer toutes mes dettes, m'aſſûrer de ma ſubſiſtance, & me mettre en liberté de ſortir d'Angleterre. J'attens cela de la Juſtice de Meſſieurs du Grand Conſeil; & de la vôtre, Madame, que vous me croyiez auſſi veritablement que je ſuis, *&c.*

LETTRE

A Monsieur ***.

Au Nom de Madame la Ducheſſe Mazarin.

J'Ai toûjours crû ce que vous avez la bonté de m'écrire ſur mes affaires, & je ſuis ravie que mes ſentimens ſe trouvent conformes aux vôtres. Monſieur Mazarin n'a jamais ſongé ſincerement à me ravoir. Il a voulu, comme vous le dites fort bien, me faire décheoir de mes Droits, & aprés m'avoir renduë malheureuſe durant ſa vie, s'aſſûrer chrétiennement que je ſerois miſerable aprés ſa mort. Voila, Monſieur, la ſainte joye qu'il a voulu me donner. Je vous conjure de me continuer vos ſoins & vos ſecours, dans la ſuite d'une affaire, qui apparemment ne finira pas ſi-tôt. Malgré l'application de Monſieur Mazarin, qui attend bien moins de la Providence que de ſon induſtrie le ſuccès de ſes perſecutions, je ne penſe pas que Meſſieurs du Grand Con-

Conſeil me faſſent décheoir de mes Droits; mais ſi Monſieur Mazarin n'eſt pas obligé de payer mes dettes, comment ferai-je avec mes Créanciers, & où trouverai-je les moyens de ſubſiſter en attendant qu'ils ſoient ſatisfaits? Les Marchands m'ont prêté de bonne foi; les gens de condition m'ont obligée de bonne grace; mais ils ne veulent pas perdre leur argent. Que fera-je? il faut faire ce que dit Monſieur Mazarin, & qu'il ne pratique pas; me remettre de tout à la Providence. J'y ajoûterai les ſoins de mes proches & de mes Amis, particulierement les vôtres, Monſieur, qui me laiſſent une obligation que je n'oublierai jamais.

JUGEMENT
SUR QUELQUES
AUTEURS FRANCOIS,

A Madame la Ducheſſe MAZARIN.

VOici, Madame, le JUGEMENT que vous m'avez demandé ſur quel-

ques-uns de nos Auteurs.

MALHERBE a toûjours passé pour le plus excellent de nos Poëtes: mais plus par le tour & par l'expression, que par l'invention & par les pensées.

On ne sauroit disputer à VOITURE le premier rang, en toute matiere ingénieuse & galante: c'est assez à SARASIN d'avoir le second, pour être égal au plus estimé des Anciens en ce genre-là.

BENSERADE a un caractére si particulier, une maniere de dire les choses si agréable, qu'il fait souffrir les pointes & les allusions aux plus délicats

Dans la Tragédie, CORNEILLE ne souffre point d'égal, RACINE de supérieur: la diversité des caractéres permettant la concurrence, si elle ne peut établir l'égalité. *Corneille* se fait admirer par l'expression d'une grandeur d'ame héroïque, par la force des passions, par la sublimité du discours: *Racine* trouve son mérite en des sentimens plus naturels, en des pensées plus nettes, dans une diction plus pure & plus facile. Le premier enleve l'ame; l'autre gagne l'esprit: celui-ci ne donne rien à censurer au lecteur; celui-là ne laisse pas le spectateur en état d'examiner. Dans la conduite

de

de l'Ouvrage, *Racine* plus circonſpect, ou ſe défiant de lui-même, s'attache aux Grecs, qu'il poſſede parfaitement; *Corneille* profitant des lumieres que le tems apporte, trouve des beautés qu'Ariſtote ne connoiſſoit pas.

MOLIERE a pris les Anciens pour modele; inimitable à ceux qu'il a imités, s'ils vivoient encore.

Il n'y a point d'Auteur qui faſſe plus d'honneur à nôtre Siecle que DESPREAUX; en faire un éloge plus étendu, ce ſeroit entreprendre ſur ſes Ouvrages, qui le font eux-mêmes.

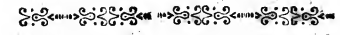
LA FONTAINE embellit les FABLES des Anciens: les Anciens auroient gâté les CONTES de *la Fontaine*.

PERRAULT a mieux trouvé les défauts des Anciens, qu'il n'a prouvé l'avantage des Modernes. A tout prendre, ſon Livre (1) me ſemble très-bon, curieux, utile, capable de nous guerir de beaucoup d'erreurs. J'aurois ſouhaité que le *Chevalier* eût fait moins de contes, que le *Préſident* eût un peu plus étendu ſes raiſons, l'*Abbé* reſſerré les ſiennes.

Vous

(1) PARALLELE *des Anciens & des Modernes.*

Vous voulez, Madame, que je parle de moi, & je vous parlerai de vous. Si quelqu'un de ces Messieurs avoit été en ma place, pour vous voir tous les jours, & recevoir les lumieres que vous inspirez; il auroit passé les Anciens & les Modernes. J'en ai profité si peu, que je ne mérite aucun rang parmi ces Illustres.



SUR LA DISPUTE

TOUCHANT

LES ANCIENS ET LES MODERNES:

STANCES IRREGULIERES.

LA FRANCE dans sa Poësie
Veut qu'on s'exprime noblement:
Mais la figure trop hardie,
Qu'on voit ailleurs communément;
Et l'impétueuse saillie
Qui se pousse extravagamment;
Le sens qu'il faut qu'on étudie,
Pour être mis obscurément;
Mystérieuse Allégorie,
Faux sublime, vain ornement;

Tout

Tout cela choque fon génie,
Son goût, fon jufte fentiment.

Qui peut avoir l'heureux partage,
Du naturel & du bon-fens;
Et fait bien le mettre en ufage:
A des charmes affez puiffans.

Rien ne convient, rien ne contente,
Sans le fecours de la raifon;
Sans elle une chofe plaifante
Déplaît pour être hors de faifon.

La régle au naturel unie;
Le tour, le nombre, l'harmonie;
Le favoir fans obfcurité,
Et la force fans dureté;
L'averfion du faux fublime;
La hauteur jufte, légitime;
Le fens, l'ordre, la liaifon;
Ces baffeffes de la raifon
De Pindare fi meprifées,
Sont par Malherbe autorifées.

Il faut un peu de jugement,
Dans l'héroïque emportement:
J'aime mieux la fage furie,
Que dans Malherbe l'on décrie;
J'aime mieux les juftes beautés,
Des emportemens concertés;

Que

Que la ſublime extravagance,
Dont je vois faire tant de cas;
Ce merveilleux, cette excellence,
Qu'on admire; & qu'on n'entend pas.

S'il revient des *Jeux Olympiques*,
Alors les ODES PINDARIQUES,
Feront valoir tous leurs grands mots,
A bien louër des chariots;
A célébrer une victoire,
Qui comble des chevaux de gloire.

Tel mérite ne convient plus:
Quand on louë au tems où nous ſommes,
Il ne faut louër que des hommes;
Dans les hommes que des vertus.

Qui donne trop à la figure,
Se laiſſe échaper la nature
De ſon veritable ſujet,
Pour ſe faire un nouvel objet.

Sans y penſer, il a l'*Aurore*,
Au lieu de celle qu'il adore;
Il a le *bel Aſtre des Cieux*,
Sans y penſer, pour de beaux yeux.

Il ſe dérobe le viſage,
Dont la beauté l'a ſû charmer;
Par une vaine & fauſſe image,
Qu'il en a voulu ſe former.

D'ail-

D'ailleurs, aller à l'incroyable,
Eſt prendre trop de liberté:
Que ce qui n'eſt point veritable
Ait au moins l'air de verité.

Quand on veut traiter de baſſeſſe,
Tout caractére de ſageſſe;
En quel état ſe réduit-on,
D'avoir honte de la raiſon?

Ah! ſi Malherbe étoit en vie,
Il pourroit ſelon mon envie;
Oter la *ſueur* aux marteaux (1),
Les *langues d'argent* aux ruiſſeaux:
Il auroit pitié des rivieres,
Qu'on *retient* dans leur *lit* natal
Avec des *chaînes de cryſtal*
Inhumainement priſonniéres.

Voir dans un état malheureux,
Une *jeune & charmante blonde*,
Qui *du feu de ſes beaux cheveux*,
De ſes beaux yeux, *veut ſecher l'onde*;
Seroit ſans doute un merveilleux,
Que Malherbe ôteroit du monde.

Il banniroit de tout printems
Les *coraçons verds palpitans*,

Que

(1) Concetti Italiens.

Que Gongora donne au lierre,
Quand les Zephirs lui font la guerre (1).

On ſait bien que la fiction
Eſt du droit de la Poëſie:
Mais ayons la diſcretion
De ménager la fantaiſie;
Et faiſons que l'invention,
Au bon goût ſoit aſſujettie.

Que l'AMOUR perde ſon *bandeau*;
Son *arc*, ſes *flèches*, ſon *flambeau*;
Devenu paſſion humaine,
Qu'il donne à la jeune beauté,
Au jeune amant, autant de peine,
Qu'au tems de ſa Divinité.

Le Cheval emplumé, *Pégaſe*, ne fera
Deformais aucun vol, que dans nos Opera:
Parnaſſe, *Helicon*, & *Permeſſe*,
Ce vieil attirail de la Grece;
N'eſt plus aujourd'hui qu'un grand ſon,
Vuide de ſens & de raiſon.

Divi-

(1) Concetti Eſpagnols de Don Luis de Gongora, le Prince des Poëtes Lyriques Eſpagnols. Il nâquit à Cordouë le 11 de Juillet 1561. d'une Famille diſtinguée: *ſu Sangre fue Noble de un Padre y otro*, dit l'Auteur de ſa VIE. On l'envoya faire ſes Etudes à Salamanque; & il s'y fit bien-tôt connoître par ſon Eſprit vif & mordant, & par le talent naturel qu'il avoit pour la Poëſie, à laquelle il s'attacha d'une façon particuliere. Il embraſſa enſuite l'état

Ecc-

Divines *Filles de Mémoire* (2)
Dont on implore le ſecours,
Et lors qu'on célébre la gloire
Et lors qu'on chante les amours,
Laiſſez à nôtre fantaiſie
L'honneur de nôtre Poëſie.

Bûveurs d'eau du ſacré Vallon,
Demeurez avec *Apollon*
En Italie, où ſa préſence
Eſt plus néceſſaire qu'en France.

Ayons plus d'égards pour *Bacchus*,
On dit qu'il a planté la Vigne;
Conſervons encore *Venus*,
Sa beauté l'en rend aſſez digne:
Autres Déeſſes, autres Dieux
Feront bien de quitter ces lieux.

Mais ſans *Mars*, qui fera la guerre?
Sans *Jupiter*, plus de tonnerre:
Qui s'embarquera ſur les eaux,
Si *Neptune* n'eſt favorable?

Qui

Eccléſiaſtique & fut fait Chapelain du Roi, & Prebendaire de l'Egliſe de Cordouë; où il mourut le 23. de Mars 1627. Ses Poëſies ſont pleines de Pointes & d'Expreſſions guindées: les Comparaiſons en ſont peu juſtes, & les Métaphores dures & outrées. Enfin, il eſt ſi obſcur, que les Eſpagnols lui ont donné le ſurnom de MERVEILLEUX.

(2) Les Muſes.

Qui garantira les Vaiſſeaux,
Des rochers, & des bancs de ſable?

Mettons-nous l'eſprit en repos
Sur le Tonnerre, & ſur les Flots:
L'ordinaire & honteux pillage
Que l'on fait chez l'Antiquité,
Au lieu d'enrichir nôtre ouvrage
Découvre nôtre pauvreté.

Qu'un Auteur dont la veine uſée,
Manque de nouvelle penſée,
Fourniſſe à ſa ſterilité
Leur pompeuſe inutilité;
Mais que ceux dont le beau génie,
Eſt exemt de la tyrannie
De ces vieux Siecles tant vantés,
Aiment de modernes beautés.

Pourquoi révérer comme Antique,
Ce que les Grecs dans leur Attique
Aimoient comme des Nouveautés?
Serons-nous donc plus maltraités,
Pour avoir le bonheur de vivre,
Que ceux qui vivoient autrefois,
Et ne ſont plus que dans un Livre,
Où morts préſomptueux, ils nous donnent des loix!

Modernes, reprenez courage,
Vous remporterez l'avantage.

Le Partisan outré de tous les Anciens (1),
Nous fait abandonner leurs Ecrits pour les siens;
Il a fait aux Grecs plus d'injure,
Par ses Vers si rares, si beaux,
Qu'il n'en fera par sa Censure,
Aux Fontenelles, aux Perraults.

Quand il paroît aux Modernes contraire,
Aux Anciens il doit être odieux:
Tout ce qu'il fait, est fait pour leur déplaire,
Si bien écrire, est écrire contr'eux.

Corneille, Racine, Moliere,
Aux gens d'une pure lumiere,
Font dire qu'ils ont surpassé
Les grands maîtres du tems passé.

CORNEILLE de ses propres aîles,
S'éleve à des beautés nouvelles,
Qu'Aristote même ignoroit:
Et RACINE en suivant les traces,
De ces vieux Grecs qu'il adoroit,
A passé leur art & leurs graces.

Cette merveille de nos jours,
MOLIERE aux François regretable,
Et qu'ils regreteront toûjours;
Se trouveroit inimitable,

A

(1) Monsieur Despreaux. Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1692.

A ceux qu'il avoit imités,
S'ils se voyoient ressuscités.

Dans l'air galant du Badinage ;
L'Esprit délicat, le Goût fin
De VOITURE & de SARASIN,
Nous feront avoir l'avantage.

LA FONTAINE embellit les sujets inventés
Que l'on appelle FABLES;
Ses CONTES agréables
Entre les mains des Grecs auroient été gâtés.

L'AMINTE, la plus accomplie
Des Pastorales d'Italie,
Efface les Pasteurs que la Grece décrit:
On prendra d'inutiles peines,
Si dans Rome, ou si dans Athenes,
On cherche un DON QUICHOT, que l'on trouve à Madrid.

Honneur des esprits d'Anglèterre,
WALLER, tes beaux Ecrits se verroient admirés
D'un bout à l'autre de la terre,
Si dans ta propre Langue, ils n'étoient resserrés:
Un jour elle doit être en tous lieux entenduë
Et donner à ta gloire une telle étenduë,
Que les bornes de l'Univers
Seront les mêmes de tes Vers.

Pour

Pour disputer la préference,
En toute haute connoissance,
HOBBES, DESCARTES, GASSENDI,
Sont à la tête du Parti:
Du faux secret de la Nature,
Par les Anciens debité;
Ils ont découvert l'imposture,
Et fait valoir la verité.

Tout entre dans cette Querelle,
C'est une Guerre universelle:
Morts contre morts, vivans contre vivans,
Tout y combat pour le choix des Savans (1).

Modernes reprenez courage,
Vous remporterez l'avantage.

LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

AYEZ la bonté de m'excuser, Madame, si je ne donne pas tout-à-fait dans

(1) Imitation de deux Vers du CINNA.

dans la généreufe franchife de vos fentimens, oppofée à la circonfpection naturelle des gens de mon pays, qui font ennemis des verités nettes & hardiment déclarées. Voici mes raifons contre une pleine ouverture de vos intentions.

Je fuis perfuadé que toutes vos connoiffances (car les Amis ne fe font pas encore manifeftés;) que toutes vos connoiffances ne demandent pas mieux que d'avoir un prétexte de crier contre vôtre humeur & vôtre conduite, quelque agréable que foit l'une, quelque honnête que foit l'autre. Ne leur fourniffez jamais aucun moyen de s'élever contre vous : tenez-les attachés, malgré eux, du moins à la bienfeance de l'Amitié qu'ils doivent avoir pour vous, avec plus de chaleur qu'ils n'en ont. Demandez toûjours de l'argent : s'il n'en vient point, c'eft vous qui aurez fujet de vous plaindre ; s'il en vient, je vous répons de dix ou douze exclufions de Voyage meilleures l'une que l'autre. Enfin, ne donnez à perfonne ni fujet, ni prétexte de vous quitter, & croyez qu'une déclaration trop libre de vos intentions vous nuiroit beaucoup là, & ne vous ferviroit

roit pas ici. Je vous ai ouï dire, Madame, que Madame la Comteſſe (1) *ne ſe laiſſoit jamais entamer :* ne vous laiſſez jamais découvrir. Si vous voulez proceder avec moins de précaution, le NORMAND quitte la ſienne, prêt à entrer dans vos ſentimens.

A LA MEME.

FLATE' d'une douce eſperance
Que me donnoit la belle Hortence,
Je lui cachois mes cheveux gris
De peur d'attirer ſes mépris:
Mais détrompé de ſa parole,
Qui n'a plus rien qui me conſole,
Je lui montre des cheveux blancs,
(Triſte ouvrage de mes vieux ans!)
Je lui montre tout l'équipage
De la caducité de l'âge:
Lunettes, Calotte en effet
Qui pourroit ſervir de Bonnet;
Tous les ſecours que la nature
Cherche pour éloigner la ſepulture,
Sont montrés devant ſa beauté;

Et

(1) La Comteſſe de Soiſſons.

Et j'ose nommer défaillance;
Funeste, mortelle langueur,
Ce qu'autrefois en sa presence
Je nommois simplement vapeur.
O belle, ô charmante Duchesse!
Je vous remets vôtre promesse;
Puis qu'il plaît au grand *Pescator* (1),
Ce Maître de la destinée,
Tuer tous les Vieillards à la fin de l'Année,
Je vais ceder mes droits sur vôtre cher tresor:
Ne me demandez point à qui je les résigne,
C'est celui que vos yeux en doivent juger digne,
Celui que vous voyez si soûmis à vos loix.
Je hais le faux honneur des amours éternelles;
Peut-on aimer long-tems, sans être dégoûté
Du mérite ennuyeux de la fidelité?
On voit comme une fleur sur les amours nouvelles,
Semblable à la fraîcheur de ces fruits délicats,
Qu'on aime à regarder & qu'on ne touche pas.
Mais après les douceurs qu'on goûte à leur naissance,
Quand les yeux ont usé leurs innocens plaisirs,
Que le cœur a senti la tendre violence
De l'amoureux tourment que donnent les desirs;
Enfin la Volupté, la pleine Jouïssance...
Un autre pourra l'exprimer,
Je ne mérite pas même de la nommer,
Faveur, qu'on m'a fait trop attendre,
Vous viendriez hors de saison;

Adieu,

(1) Auteur de l'*Almanac* de Milan.

Adieu, je cesse de prétendre
Un si rare & glorieux don.
Mais pour ne fermer pas tout accès à la joye
Souffrez, Hortence, au moins, souffrez que je vous voye,
Et quand la foiblesse des yeux
Me rendra difficile un bien si précieux;
Quand les divins appas dont vous êtes pourvûë
Echaperont, helas! à ma débile vûë,
Ne vous offensez pas qu'afin de les mieux voir
J'appelle à mon secours Lunettes & Miroir.
Je n'en demande point pour lire;
Entretenir les morts est un triste entretien;
J'en veux aussi peu pour écrire,
L'écriture m'a fait plus de mal que de bien.
Je n'en veux faire aucun usage
Que pour voir le plus beau visage,
Pour admirer les plus beaux traits
Que nature forma jamais.

Sur la perte d'un Moineau blanc que Madame Mazarin aimoit beaucoup.

TOUT languit, tout est abattu,
Tout est en deuil dans la famille:
L'honneur de nôtre Volatille,

Le Moineau vient d'être perdu.
Le beau Rossignol en murmure
D'un gozier qui n'est pas trop net;
Le Canari sans tablature
Ne chante qu'un air imparfait;
Le *Boulé* (1) dans cette avanture
Laisse morfondre *Loteret* (2)
A battre sa lente mesure;
Boulé, morne, triste & défait,
En a perdu chant & posture,
Comme s'il muoit en effet.
Le Chardonneret en sa cage
Ne fait plus ouïr son ramage;
La Linote chante si bas
Qu'auprès d'elle on ne l'entend pas,
Et *Jacob* (3) depuis cette perte
Dans sa Cage qu'il voit ouverte
Demeure aujourd'hui tout confus,
Ne sifflant & ne parlant plus.
Dariolete est desolée,
Mariane toute troublée;
Et cette indécente amitié
Qu'en *Little-Rogue* & *Boy* (4) Nature desavouë,
S'est tournée en tendre pitié,
Dont tout homme de bien les louë.
Je pourrois vous parler encor
Du changement du beau Médor,

Reduit

(1) Oiseau qu'on appelle en François Pivoine.
(2) Petit Perroquet.

(3) Un

Réduit à si grande tristesse
Qu'il ne voit aucune Maîtresse.
Il n'est, il n'est pas jusqu'aux Chats
Qui ne regrettent tant d'appas.
De leur esprit, de leur coûtume,
De leurs malfaisans appetits
Pour toute chair qui porte plume,
On voit les oiseaux garantis.
Venons aux autres Personnages,
Qui ressentent ce coup fatal:
Mustapha quitte ses images;
Ses gens de pied, gens de cheval,
Ses chariots, ses équipages,
Ses vaisseaux, son combat naval;
Rien ne lui plaît, ne le console,
Que le soin d'aller à l'Ecole,
Où je pense que son destin
Le conduira jusqu'au Latin.
Heureux, heureux Moineau, l'absence de tes charmes
Des plus beaux yeux du monde a sû tirer des larmes;
Pour un pareil bonheur qui ne voudroit, Moineau,
Etre même dans le tombeau?
Je ne pense pas que Catulle
Voulut être assez ridicule

Pour

(3) Un Sansonnet.
(4) Petits Chiens.

Pour comparer sa *Lesbia*
A la divine *Hortensia*.
Leur Passereau moins regretable
Que celui de nôtre Adorable
Ne causa pas tant de douleur:
Mais *Lesbia* dans sa chaleur
Moins impatiente peut-être
N'auroit pas fait ouvrir la porte & la fenêtre.
Helas! je ne saurois parler
De ma propre douleur, si tendre & si fidelle:
Je veux qu'elle soit éternelle,
Et qui parle, Moineau, cherche à se consoler.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS
A MONSIEUR
DE St. EVREMOND.

MONSIEUR de Charleval vient de mourir (1); & j'en suis si affligée, que

(1) Mr. de Charleval mourut le 8. de Mars 1693, âgé de 73 ans. Voyez sur son sujet les MELAN-GES

que je cherche à me consoler par la part que je sai que vous y prendrez. Je le voyois tous les jours: son esprit avoit tous les charmes de la jeunesse, & son cœur toute la bonté & la tendresse desirable dans les veritables amis. Nous parlions souvent de vous, & de tous les originaux de nôtre tems: Sa vie & celle que je méne présentement avoient beaucoup de rapport: enfin c'est plus que de mourir soi-même, qu'une pareille perte. Mandez-moi de vos nouvelles. Je m'interesse à vôtre vie à Londres, comme si vous étiez ici; & les anciens Amis ont des charmes que l'on ne connoît jamais si bien que lors qu'on en est privé.



DIA-

ges de *Vigneul-Marville*, Tom. I. pag. 242, 243. de la seconde édition de Rouen 1701.

DIALOGUE,

Sur la Maladie de Madame la Ducheſſe MAZARIN.

LE VIEILLARD (1), LA MORT.

LE VIEILLARD.

O MORT, qui menacez une tête ſi belle,
Détournez vos funeſtes coups;
Vous ſerez douce autant que vous êtes cruelle,
Si je puis obtenir de vous
Que vous me preniez au lieu d'elle:
Tournez, tournez ſur moi, vos plus funeſtes coups.
Ne vous laſſez-vous point du nom d'*inexorable*,
Que vous avez toujours porté?
Par une ſeule humanité,
Vous pouvez vous rendre adorable:
Détournez vos funeſtes coups;
Et goûtez le plaiſir d'en ſavoir faire à tous.
Jupiter ſur qui tout ſe fonde,
A qui tout obéït, & la terre & les cieux;
Qui gouverne à ſon gré les hommes & les Dieux,
Ne ſauroit plaire à tout le monde:

O

(1) Monſieur de St. Evremond.

O Mort, sauvez Hortence, & vous nous ferez voir,
Ce qu'un Dieu si puissant n'a pas en son pouvoir.
Du moins épargnez-la tant qu'elle sera belle,
Tant que vous lui verrez de si rares appas.

LA MORT.

Elle seroit donc éternelle,
Et tout doit finir ici bas:
Ce que je puis faire pour elle,
C'est de differer son trépas.
Mais pour accorder cette grace,
Il m'en faut un autre à sa place;
Avec tant de mérite, avec tant d'agrément,
N'a-t-elle point d'Amie? ou d'Ami? point d'Amant?

LE VIEILLARD.

Examinons ses connoissances
Pour en tirer nos conséquences,
Juger mieux, plus nettement voir,
De qui l'on peut attendre un noble desespoir.

LA MORT.

Commençons par ses trois Amies,
Avec elle si bien unies:
Madame MIDDLETON aime trop la beauté,
Pour ne la pas tirer de cette extrémité.

LE VIEILLARD.

Après l'ennui du mariage,

Quand on commence à respirer
Le doux & le gracieux air,
Du premier an de son veuvage;
Dans le soin renaissant qu'on a de ses appas,
Dans le plaisir secret d'une nouvelle vie,
A qui toute autre porte envie,
Peut-on consentir au trépas?

LA MORT.

Et vôtre My Lady CHARLOTTE?

LE VIEILLARD.

Donneroit sa derniere cotte:
N'étoit son grand attachement,
Elle se tuëroit sûrement.

LA MORT.

Qui la retient? qui la retarde?

LE VIEILLARD.

Elle est presque toûjours de garde (1).

LA MORT.

Sans Madame de Fitzharding,
Je perdrois ici mon Latin:
C'est d'elle que je puis répondre.

LE

(1) Mademoiselle Charlotte Beverweert, étoit alors Dame de la Chambre du Lit de la Princesse ANNE. Elle est morte le 4 de Decembre 1702

(·) Madame Fitzharding disoit que *Kensington étoit le Cimetiere de Londres*; parce que l'air y étant meilleur qu'à Londres,

LE VIEILLARD.

Oui, mais où la trouvera-t-on?
S'il faut jouër, elle est à Londre,
S'il faut mourir, à Kensington (2)
Laissons en paix ces bonnes Dames;
Vit-on jamais mourir des femmes pour des femmes?

LA MORT.

Puis que l'on meurt pour un Epoux
On peut mourir pour une Amie.

LE VIEILLARD.

Artémise (3) est ensevelie:
O Mort, dequoi me parlez vous!

LA MORT.

Nous avons des Amis encore:
Le Mylord RANELAGH?

LE VIEILLARD.

Le substitut de Lower?
Il tâtera le poux le soir & le matin;
Dira que la fiévre est mortelle,
Etant dans les esprits; si vous saignez la belle.
Mais

Londres, on y envoye ordinairement les Malades, dont la plûpart y meurent, parce qu'ils y vont trop tard.

(3) Artémise Reine de Carie fut si touchée de la Mort de Mausole son Mari, qu'elle en mourut de regret. Voyez son Article dans le DICTIONAIRE de Mr. Bayle.

Mais pour un *Patient* mourir un Médecin!
L'avanture feroit nouvelle;
Le Docteur me femble trop fin.

LA MORT.

Ce Monfieur de VILLIERS qui la trouve admirable?

LE VIEILLARD.

Ce Monfieur de Villiers eft homme *raifonnable*;
Il confultera la *Raifon* (1),
Qui ne confeille point de prendre du poifon.

LA MORT.

Il a fes heures de tendreffe......

LE VIEILLARD.

Qu'il paffera dans les Romans,
A lire d'amoureux tourmens,
Sans qu'aucun trait d'amour le bleffe.
Ainfi fon goût pour la beauté,
Dont le commerce lui fait plaire,
N'intereffera jamais guére
Son heureufe tranquillité.

LA MORT.

Et Mylord GODOLPHIN?

LE VIEILLARD.

Eft perfonne publique (2):

Et

(1) Voyez Tom. IV. pag. 462. & ci-deffus, page 59.
(2) Il étoit alors premier Commiffaire de la Tréforerie;

Et quoi qu'il ſoit fort obligeant,
Deſintereſſé ſur l'argent,
(Choſe rare en tout Politique;)
Quoi que ſa grande honnêteté
Pour cette excellente beauté,
A toute occaſion s'explique;
Ce n'eſt pas un avanturier
Capable de mourir pour un particulier.

LA MORT.

Où trouver des Amis encore?

LE VIEILLARD.

Si c'eſt pour mourir, je l'ignore.

LA MORT.

Allons aux Amans; à ce coup
C'eſt d'eux que j'eſpere beaucoup.

LE VIEILLARD.

Fonder ſur eux nôtre eſperance!
Ah! que je vous plains, pauvre Hortence,
S'il faut le ſecours d'un Amant,
Pour vous ſauver du monument!

LA MORT.

Quoi! ſi proche de la Tamiſe,
Qui leur deſeſpoir favoriſe!
Où l'on vient ſe noyer à toute heure du jour!

LE

tie; il a été enſuite Grand Tréſorier d'Angleterre. Il fut élevé au rang de *Comte* en 1706; & mourut le 16 de Septembre 1712.

LE VIEILLARD.

Pour le Jeu, non pas pour l'Amour (1).

LA MORT.

N'eſt-il plus de ces belles Ames,
Qui voudroient mourir pour leurs Dames?

LE VIEILLARD.

Il n'eſt plus d'Amans à ce prix,
Ni dans Londres, ni dans Paris.

LA MORT.

Encore avons-nous la reſſource
Du Duc de SAINT-ALBANS.

LE VIEILLARD.

Il va faire ſa courſe.

LA MORT.

Mais au retour de Newmarket,
Je tiens ſon trépas ſûr & net.

LE VIEILLARD.

Au retour quelque tems qu'il faſſe
Il doit ſe trouver à la Chaſſe,
Pour faire l'eſſai d'un Faucon (2);
Puis aller à Windſor, pour meubler ſa Maiſon.

J'aime

(1) Deux ou trois perſonnes s'étoient noyées dans la Tamiſe peu de tems auparavant, & entr autres un fameux Joueur.

(2) Le Duc de Saint-Albans étoit grand Fauconnier d'Angleterre.

(3) Le

J'aime sa physionomie,
Son air, & sa danse polie:
Il est agréable à mes yeux;
Plus regulier il seroit mieux.

LA MORT.

Vieillard, que diriez-vous de ce Prince de HESSE (3),
N'auroit-il pas quelque tendresse?
Il estime si peu la lumiere du jour,
Qu'il n'a pas pour mourir besoin d'un grand Amour.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas à l'humeur, c'est à l'Amour extrême
Que le salut d'Hortence a voulu se devoir;
S'il n'a pas un beau desespoir
Il pourra mourir pour lui-même.

LA MORT.

De vôtre Général Major (4),
S'il reste parmi vous encor,
Puis-je apprendre l'effet d'un Amour héroïque?

LE VIEILLARD.

Mourir pour une Catholique!
Excusez; sa Religion
N'en souffre pas la question

LA

(3) Le Prince de Hesse-Darmstat.

(4) Le Marquis de Ruvigny, ensuite Comte de Gallway, devoit aller servir en Irlande en qualité de GENERAL MAJOR.

LA MORT.

Celui dont la vertu fit connoître une flamme,
Pure, sans interêt, digne d'une belle ame (1)?

LE VIEILLARD.

Il va courir d'autres hazards;
Le salut d'une Dame a ses moindres égards.

LA MORT.

Et Monsieur de SAISSAC, dont les vives entrailles
S'allumerent jadis pour un si bel objet?
Le zélé SAINT-VICTOR, pour le même sujet,
Ne fourniroient ils pas tous deux leurs funérailles?

LE VIEILLARD.

L'un, écrit toûjours de Versailles;
L'autre, va partir pour Anet (2).

LA MORT.

Cherchons, examinons sans cesse.

LE VIEILLARD.

Le mal augmente, le tems presse.

LA MORT.

Son Essex (3) pour la secourir
Voudra-t-il bien donner sa vie?

LA

(1) Le Marquis de Miremont.
(2) Monsieur de Saint Victor étoit souvent des parties d'Anet avec Mr. le Duc de Vendôme, & avec Mr. le Grand-Prieur.

(3) Le

LE VIEILLARD.

De bon cœur il viendroit l'offrir,
Mais il la doit à sa Patrie.

LA MORT.

Le petit Monsieur de LA TOUR (4)
Aimoit à lui faire sa cour.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas du salut d'Hortence
Qu'il est le plus inquieté;
Il songe à cacher le Traité,
Qu'a fait son Prince avec la France.

LA MORT.

Monsieur de BARILLON s'interessera fort.

LE VIEILLARD.

Non, Monsieur de Barillon donne
Toutes ses craintes à sa mort,
Ferme dans le péril de toute autre personne.

LA MORT.

Un ancien Adorateur (5)
Qui lui garde encore son cœur,
Me sembleroit avoir envie,
D'exposer pour elle sa vie.

LE

(3) Le Comte d'Essex.
(4) Envoyé extraordinaire du Duc de Savoye.
(5) My lord Montaigu.

LE VIEILLARD.

Elle n'y consentira pas,
Sans apprendre le nom de celui qui s'expose;
Elle est délicate en trépas,
Aussi bien qu'en toute autre chose.

LA MORT.

Est-il besoin de vous nommer,
L'ennemi de l'Indifference,
Qui fait haïr, qui fait aimer,
Qu'on a vû si charmé d'Hortence?

LE VIEILLARD.

Je répons d'un attachement,
Qui produira mille services;
D'un esprit & d'un enjoûment,
Qui pourra faire ses délices.

LA MORT.

Mourra-t-il? ne mourra-t-il pas?

LE VIEILLARD.

Qui peut répondre du trépas?

LA MORT.

Donc ces illustres destinées,
Dont Pyrame a laissé la premiere leçon,

Par

(1) Le brave Givri aimoit passionnément Mademoiselle de Guise, Fille du Balafré & ensuite Princesse de Conti, mais elle le quitta pour le Duc de Bellegarde. Cela le mit au desespoir, & lui fit prendre la resolution d'aller à l'Armée

Par Givri, par Humiere au monde redonnées (1)
Pour honorer leur Siecle & se faire un beau nom....

LE VIEILLARD.

Des Amans d'aujourd'hui sont toutes condamnées;
A peine on les voit en chanson.
S'il revenoit une Didon,
Elle trouveroit cent Enées.

LA MORT.

Et pour une Hortence autrefois,
S'il en eût été dans le monde,
Pour cette beauté sans seconde,
Mille Amans auroient fait l'embarras de mon choix.

LE VIEILLARD.

Vous êtes moins embarrassée.

LA MORT.

Il n'en faut qu'un pour la sauver,
Je le cherche dans ma pensée,
Et je ne saurois le trouver.

LE VIEILLARD.

On fait assez souvent une recherche vaine,
De ce qu'on trouveroit avec fort peu de peine.

LA

l'Armée & de s'y faire tuer: il en avertit sa Maîtresse par un Billet, & lui tint parole. Il fut tué au siege de Laon en 1617. D'Humiere fit la même chose dans une pareille occasion.

LA MORT.

Parlez, découvrez-nous cet Ami généreux,
Ou ce passionné, ce fidele Amoureux.

LE VIEILLARD.

Vous les voyez; je la veux suivre,
Si l'on ne peut la secourir:
Je consens à cesser de vivre,
Pour la dispenser de mourir.

LA MORT.

Que la voila bien secouruë!
Je ne vois qu'un pauvre Vieillard,
Qui veuille contre moi lui servir de rempart:
Le froid l'éteint, la toux le tuë,
Elle est dignement soûtenuë!
On court pour elle un beau hazard!

Lâches amateurs de la vie,
Deserteurs d'une illustre Amie,
De qui les charmes sont si doux,
Je suis plus sensible que vous.

LE VIEILLARD.

Voir la Mort tendre & croyable,
Est une chose peu croyable:
Mais rien ne se défend d'aimer
Un objet qui peut tout charmer.

LA MORT.

Bien qu'éloigner sa sepulture,

Pour

Pour m'être laiſſée attendrir,
Soit plus contraire à ma nature
Qu'aux malheureux le deſſein de mourir;
Je ſens pour elle une tendreſſe,
Qui ne peut conſentir à ruiner tant d'appas:
Aimable Hortence, je vous laiſſe,
Et m'en retourne ſur mes pas.
Je vous laiſſe en convaleſcence,
En repos, en pleine aſſûrance,
Et vous donne quelques avis,
Qui méritent d'être ſuivis.

Lors que vous ſerez bien guérie,
Ne cherchez qu'à la Comédie,
Aux Opera, dans les Romans,
De vrais & de parfaits Amans;
Evitez tout ce qui traverſe;
Goûtez la douceur d'un commerce
Où le Cœur ſoit content & l'Eſprit ſatisfait;
Aimez ce qui ſert & qui plaît;
Accordez la raiſon avec la fantaiſie,
Et paſſez ſans gronder le reſte de la vie.

LE VIEILLARD.

Veuille le Ciel! plaiſe au bon Dieu
Que le dernier avis tienne le premier lieu!

HORTENCE.

Officieuſe Mort, à qui je dois la vie,
Je vous jure que vos avis,

Seront

Seront exactement suivis :
Voici l'Acte à peu près, que je veux qu'on publie.

„ Les vrais & les parfaits Amans,
„ Seront cherchés dans les Romans :
„ La Raison lente, serieuse,
„ Et solidement ennuyeuse,
„ Animera sa gravité ;
„ Et la Fantaisie agissante
„ Reglera son activité
„ Pour n'être pas extravagante :
„ La secrete Dissension,
„ Qui regne entre l'Esprit & le Cœur d'ordinaire,
„ Trouvera sa confusion
„ Dans le nouvel Accord que je leur ferai faire :
„ L'Agrément avec l'Interêt,
„ Ce qui sert avec ce qui plaît,
„ Seront en bonne intelligence ;
„ Ce qu'avec peine je promets,
„ Et qui me fera violence,
„ Ah! c'est de *ne gronder jamais*,
„ Cependant signons tout:

HORTENCE.

Sur le Mois de MARS.

STANCES IRREGULIERES.

MOIS si cher au Dieu des Hazards
Qu'on t'en appelle *Mois de Mars*,
Pourquoi faut-il que triste & blême
Tu fasses toûjours le Carême?

Auprès du feu le froid *Janvier*
Vit de chapons & de gibier,
Sans offenser sa conscience;
Et *Février* du Carnaval,
En bonne chere sans égal,
Possede la pleine abondance.

Toi seul dans la morte saison
De Pois secs, de méchant Poisson,
Tu fais ta maigre nourriture,
Pour mortifier la nature.

Entre l'Hiver & le Printems
Tu tiens de l'un & l'autre tems
Une diversité bizarre,
Qui cent fois le jour se déclare.

Ton Soleil ne fait aucun bien;
On le trouve incertain à luire;

Impuiſſant encore à produire,
Il émeût, & ne reſoût rien.

De la ſentence épouvantable
Que l'Almanac impitoyable
Prononce contre les Vieillards,
Sauve-moi, ſi tu peux, ô Mars.

Mars, pour cette faveur extrême
Je te veux tirer du Carême,
Et te donner un ſort plus beau
Dans un Calendrier nouveau.

Sur ce que Madame Mazarin envoya un matin demander de ſes nouvelles, & lui fit dire qu'elle avoit ſongé qu'il étoit mort.

STANCES IRREGULIERES.

MALHEUREUSE condition!
Le peu qui me reſte de vie
N'eſt que langueur & maladie!
Nôtre agréable illuſion,
La douce eſperance eſt finie;
De chagrin & d'affliction
L'ingénieuſe fantaiſie
Ne fait plus de diverſion.

Dans

Dans les Vieilles gens tout eſt crainte,
Et prudence, & dévotion;
Toute choſe en eux ſage ou ſainte;
Tout vient de cette paſſion.
C'eſt une foibleſſe de craindre:
C'eſt une douceur de ſe plaindre,
Cependant je ne me plains pas,
Et je ne ſuis plaint de perſonne;
Cet obligeant ſecours qu'aux miſeres l'on donne,
La pitié, porte ailleurs ſes douloureux appas:
Chacun à mes maux m'abandonne
Croyant qu'ils finiront bien-tôt par mon trépas.

Je ménage pourtant ma courte deſtinée,
D'un jour je fais un mois, & d'un mois une année;
Le tems qui ſe paſſoit le plus legerement
Semble être retenu par mon attachement;
Une heure, un ſeul moment autrefois mépriſable
Par mon attention devient conſiderable.

Mais malgré ce ménagement
Il faut aller au Monument:
Il n'eſt rien de faux dans le Songe
De nôtre divine Beauté;
Non, ce ne peut être un menſonge,
Sa rêverie eſt verité.

Je vais mourir ſur ſa parole,
Puis qu'il lui plaît, je m'en conſole;
Auſſi bien lequel vaut le mieux
De mourir par le ſonge, ou mourir par les yeux.

PROLOGUE
EN MUSIQUE.

Ouverture.

SCENE PREMIERE.

LE COMPOSITEUR, TIRCIS, LISIS, DAMON.

LE COMPOSITEUR.

UN PROLOGUE sans loüange
Seroit chose bien étrange!
Les Rois y sont exaltés
Par leur gloire & leur puissance;
Je veux d'autres qualités:
Permettez, divine Hortence,
Que je chante vos Attraits
Au PROLOGUE que je fais.

TIRCIS.

Hortence nous touche
De sa belle Bouche;
Quel charme à nos yeux

Est

Eſt ſi gracieux!
J'aime ſes Foſſetes,
Dents blanches & nettes,
Levres de Corail;
Tout ſon attirail.

L I S I S.

Chacun ſe partage.
A juger des traits,
Qu'en ce beau Viſage
On voit ſi parfaits:
De cette merveille
Il faut tout aimer;
Juſqu'à ſon oreille
Tout nous ſait charmer.

T I R C I S.

Helas! helas! dans l'amoureux empire
Hors elle tout languit, pour elle tout ſoûpire!

L I S I S.

Pourquoi ſait-on charmer,
Si l'on ne ſait aimer?

L E S V I O L O N S.

Danſe.

T I R C I S.

Tous les traits de ſon viſage
Touchent l'inclination;
Et pour nôtre plaiſir, comme à ſon avantage,
Font ſur nous une aimable & tendre impreſſion.

DAMON. *Baſſe de Recitatif.*

Otez-en la Bouche qui gronde,
Qui nous exprime ſes courroux;
Bien qu'elle ſoit donnée au monde
Pour quelque choſe de plus doux.

LISIS.

Qu'elle ſoit farouche,
Cette belle Bouche,
Elle n'en ſepare pas
La douceur de ſes appas.

TIRCIS.

Sa rigueur tire des Larmes,
Où l'Amour mêle ſes charmes;
Et fait nos ſecrets plaiſirs,
De la tendre douleur qui forme les ſoûpirs.

Deux deſſus de Violon.

LE CHOEUR.

Chantons, chantons la gloire
De ſes appas vainqueurs;
La plus belle victoire
Se gagne ſur les cœurs.

Une eſpece de Symphonie qui change de ton.

LISIS.

La plus belle Fleur écloſe,
Qu'avec ſoin nature a peint;

L'Oeil-

L'Oeillet, le Lis, & la Rose
N'ont pas l'éclat de son Teint.

TIRCIS.

Ses Yeux inspirent les flâmes
Qui font l'ardeur de nos vœux,
Et l'on diroit que nos ames.
S'engagent dans ses Cheveux.

LISIS.

Défaites-vous de vos chaînes,
Amans ailleurs arrêtés;
Rien n'est digne de vos peines,
Que ses charmantes Beautés.

TIRCIS.

Et vous, qu'on croit inflexibles,
Qui méprisez tant l'Amour;
Vous serez tendres, sensibles,
Si vous la voyez un jour.

LISIS *au* COMPOSITEUR.

Vieillard, quitte à la jeunesse
La douceur & la tendresse
Qu'on voit dans ton Opera;
Dans ton extrême Vieillesse
Crois-tu que l'on t'aimera?

LE COMPOSITEUR.

Non; la saison est finie,
Que je pouvois être aimé:

Mais le tems d'être charmé
Durera toute ma vie.

LE COMPOSITEUR & DAMON.

Mais le tems d'être charmé
Durera toute ma vie.

LISIS.

Tircis, pourquoi tant souffrir?
Elle est, elle est trop cruelle.

TIRCIS.

Lisis, Lisis, qu'elle est belle!
Comment peut-on en guerir?

Soyez, Hortence, un peu moins retenuë,
Moins difficile à croire mes raisons:
PROLOGUE heureux, si je vous trouve émûë
En ma faveur par toutes ces Chansons!

LE CHOEUR.

Jeunes & vieux chantons la gloire
De ses Appas toûjours vainqueurs;
Hortence veut que sa Victoire
S'étende sur tous les Cœurs.



SCE-

SCENE II.

MME. MAZARIN, LE COMPOSITEUR, LES AMANS, LES AMIS, LISIS, TIRCIS.

MADAME MAZARIN.

ADieu, Meſſieurs, Adieu, je vous rens grace,
Compoſiteur, Chantres, Amis, Amans;
Contentez-vous de mes Remercîmens,
Bowcher arrive, il faut quitter la place;
Bowcher arrive, & lui ſeul aujourd'hui
Peut ſoulager mon rhûme & mon ennui.

LE COMPOSITEUR.

Et que dira la Muſique,
Autrefois ce charme unique?
Que diront de tous les Vers,
Ces amuſemens ſi chers?

LES AMANS.

Et ceux de qui la tendreſſe
Pour vos Beautés s'intereſſe?

LES AMIS.

Et ceux de qui l'Amitié....

ME. MAZARIN.

Ils ne me font point pitié.

LES AMANS.

Après tant de sacrifices!

LES AMIS.

Après tant de bons Offices!

MR. MAZARIN.

Après ce qu'il vous plaira
La Bassette regnera.

Chaconne.

TIRCIS.

La Beauté parfaite,
D'où vient ma langueur,
Donne à la Bassette
Ses Yeux & son Cœur.

Les Violons après chaque Couplet.

LISIS.

Des Beautés parfaites
Soyons les vainqueurs;
Adieu les Bassetes,
Adieu les Tailleurs.

TIRCIS.

O Dieux! quelle peine,
Quel cruel tourment,
Donne une Inhumaine
Au fidele Amant!

LISIS.

Un Cœur quand il aime,
Se plaît en lui-même,
Il fait desirer,
Il peut esperer.

TIRCIS.

Loin de ce que j'aime,
Absent de moi-même,
Accablé d'ennuis
J'ignore où je suis.

LISIS.

Donnons peu de larmes,
Aux plus puissans Charmes:
Plus nous aimerons,
Et moins nous plairons.

TIRCIS.

Soûmis, fidele, sincere,
Comment peut-on me haïr?
Comment m'être si contraire?

LISIS.

Vous feriez mieux de trahir,
Avec le secret de plaire,
Qu'importuner & servir.

TIRCIS.

Quand je voudrois changer l'ingrate, la cruelle,
Où trouver un objet qui me rende infidelle?

LE COMPOSITEUR.

Le Tailleur vient d'arriver,
C'eſt à nous de nous ſauver.

LE CHOEUR.

Fuyons, le Tailleur arrive,
Dont le charme la captive:
Nôtre Muſique aujourd'hui
Pourroit inſpirer l'ennui.
Nôtre Muſique aujourd'hui
Pourroit inſpirer l'ennui.

BILLET
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

QUOI que la Mort paroiſſe affreuſe,
Si j'avois Lot pour ma pleureuſe,
Et qu'Hortence menât le deuil
Je voudrois bien être au cercueil.

Mais ſi Bouwcher eſt curieux,
De voir la lugubre aſſiſtance;
Adieu l'état triſte & pieux,

Adieu

Adieu toute la doléance :
Dès qu'on le verra dans ces lieux
La bonne Lot, la belle Hortence,
Diront, „ Bouwcher, *d'un ton joyeux*,
„ Nous vous suivrons, notre présence
„ Ne fait au Mort ni pis, ni mieux.

LA MORALITA.

Prévoyant les regrets dont nos Morts sont suivies,
Quand on est délogé ;
Prenons nôtre congé
Le plus tard qu'on pourra des bonnes compagnies.

SUR LA MORT DE MADAME MIDDLETON.

STANCES IRREGULIERES.

TOI qui vois le tombeau de nôtre illustre belle,
Appren qu'elle eut l'esprit aussi beau que le corps,
La nature ayant fait pour elle
Comme un partage égal de ses divins tresors.

Jamais en la fleur de son âge,
Jamais elle n'eut plus d'appas,
Qu'il en parût sur son Visage
Le jour même de son trepas.

Dans une longue Maladie
Après avoir bien contesté,
La Mort vint à bout de sa vie
Sans pouvoir épuiser le fonds de sa beauté.

Pour affranchir tes jours du funeste passage,
Helas! j'aurois donné les miens;
Mais j'en ai simplement l'usage;
La suprême Beauté m'engage
A les considerer comme ses propres biens;
Elle a le même droit sur eux que sur les siens.

Les ménager pour elle est mon unique envie
Puissent durer mes jours autant que sa beauté!
C'est pousser l'amour de la vie
Aussi loin que peut-être on l'ait jamais porté.

Je reviens, Middleton, je reviens à tes Charmes,
Un triste souvenir m'impose le devoir
De leur donner toutes mes larmes;
C'est ce qui reste en mon pouvoir.

EPITAPHE

DE MADAME MIDDLETON.

Ici gît Middleton illustre entre les Belles,
Qui de notre commerce a fait les agrémens;

Elle

Elle avoit des Vertus pour Amis fidelles,
Et Charmes pour les Amans.
Malade ſans inquietude,
Reſoluë à mourir ſans peine, ſans effort,
Elle auroit pû faire l'étude
D'un Philoſophe ſur la Mort.
Le plus indifferent, le plus dur, le plus ſage;
Prennent part au malheur qui nous afflige tous;
paſſant, interromps ton voyage,
Et te fais un mérite à pleurer avec nous.

SUR LA SATIRE
DE Mr. DESPREAUX
Contre les Femmes.

BIen loin d'écrire contre Monſieur Deſpreaux, le Vieillard Saint-Evremond le juſtifie, diſant qu'il n'a écrit que contre des Femmes, & que Madame de Bouillon & Madame Mazarin, qui n'ont rien du ſexe que la beauté, doivent ſe joindre à lui, pour décrier les foibleſſes & les autres défauts des Dames ; ſans en excepter les fidelles, que l'Auteur de la Satire a voulu favoriſer. Si ces Dames-là étoient

étoient auſſi galantes que celle de Don Quichotte, elles iroient ſe plaindre à Deſpreaux de les avoir épargnées.

LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

C'Etoit aſſez, Madame, de nous priver de vôtre Table par vôtre Voyage des bains, il ne faloit pas m'ôter *Galet*, (1), & me réduire à ne pouvoir manger même à mes dépens. Monſieur Viliers, qui eſt dans une Maiſon enchantée, pourroit s'en paſſer ; cependant il trouve le Repas ſi néceſſaire à la vie, qu'il en fait de bons dans un lieu, où le plaiſir de la vûë pourroit diſpenſer de celui du goût. Jugez, Madame, ſi je ne dois pas chercher ce dernier dans mes Appartemens, où j'ai plus affaire d'un Cuiſinier que de Tapiſſiers & de Peintres. J'ai tout perdu

(1) Cuiſinier de Madame Mazarin.

perdu en perdant Galet : c'eſt un grand ſujet de plainte contre vous; mais le ſouvenir de la Longe-de-Veau, que vous m'aviez donnée, repare tout.

Mylord Montaigu, Monſieur Juſtèl, & Monſieur Silveſtre l'ont mangée à mon logis. Mylord Montaigu, fidele au Mouton, eut de la peine à ſouffrir le Veau; mais quand il en eut mangé, & que je lui eus dit qu'il venoit de vous, il jura de ne manger de Mouton de ſa vie, à moins que vous n'euſſiez la bonté de m'en envoyer de Bath. Le Bibliothecaire chercha dans Athenée, dans Apicius, dans Horace, dans Pétrone, un auſſi bon mets que le mien, & n'en trouva point. Le Médecin dit que c'étoit une viande bonne pour les malades, délicieuſe pour les gens qui ſe portent bien. Je me ſervis des termes de vôtre Lettre pour faire ſon Eloge; aſſûrant que le Veau de Riviere des Commandeurs, & des d'Olonnes, n'en approchoit pas.

Vôtre Santé fut bûë trois fois: on commença par les approbations; des approbations on vint aux loüanges, des loüanges à l'admiration. Comme la tendreſſe & la pitié ſe mêlent d'ordinaire avec les loüan-

loüanges, en bûvant on plaignit le malheur de vôtre condition, & j'eus de la peine à empêcher le murmure contre la Providence d'avoir fait la Fille (1) veuve, plûtôt que la Mere. C'est assez parlé de la Longe & de ses suites; il faut quelques Vers sur les petits Poissons de Monsieur le Duc de Saint-Albans.

Un jeune Duc de sa grace,
Craignant que je ne manquasse
De rime à vos Carpillons,
M'envoya des Perchillons.
Ils étoient bons pour la Rime,
Poëte je les estime;
Pour un CÔTEAU (2) délicat
C'étoit un fort méchant plat.
Ce Duc pêchant à la ligne
Par une froidure insigne,
Lui-même les avoit pris;
Sa peine faisoit leur prix:
Mais tels qu'il me les envoye
Je les reçois avec joye,
Toûjours sensible à l'honneur
Qu'il fait à son Serviteur.

A

(1) La Marquise de Bellefond.
(2) Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1654.
(3) Il étoit Médecin des Eaux de Bourbon. Voyez son Article dans le DICTIONAIRE *de Mr. Bayle*.

(4) L'Abbé

A LA MEME.

A BOURDON où sont les bains chauds
De la qualité de ces Eaux,
Que vous dispofez à prendre;
Voici ce que me fit entendre,
De Lorme (3) qui de ses vieux jours
A cent ans a fini le cours.

„ De Fruits, il faut faire abstinence;
„ Observer l'expresse défence,
„ De complaire à ses Appetits;
„ Les bons Repas sont interdits;
„ On y doit suspendre l'envie,
„ Du plus doux Plaisir de la vie.

Là Madame de Montbazon,
Paroissoit à nos yeux charmante:
Quelle differente saison,
De celle où sa Mort surprenante:
Fit le célébre *Talapoin*,
Que les Rois vont voir de si loin (4).
Ne vous déplaise, La Loubere (5)

Tous

(4) L'Abbé de la Trape, dont on a parlé dans une Remarque sur le *Tom. II. page* 188. Le Roi Jaques alloit de tems en tems à la Trape se mettre en Retraite.

(5) Mr. de La Loubere a fait une RELATION *du Royaume de Siam*, où il parle des differens Ordres de *Talapoins* ou Religieux de ce Païs là.

Tous vos *Talapoins Siamois*,
Sans en excepter ceux des bois,
N'ont point de Régle ſi ſévére.

Là ſe vit d'honnête Amitié
Le grand & le parfait mérite (1),
Dont la fin digne de pitié
Fit une ſainte Carmélite.

Paſſons à Marion (2), chef-d'œuvre de beauté;
De plus grand, après vous, qui jamais ait été.
Je prenois mes Eaux avec elle;
Et ſouvent je paſſois le ſoir
A l'ouïr chanter, à la voir:
Enfin, je la trouvois ſi belle,
Que ſans égard au Médecin,
Il m'en ſouvenoit au matin :
D'une ſi dangéreuſe idée,
L'ame aux Eaux doit être gardée.

Il nous vint un Avanturier (3)
Dont l'habit éclatant au ſoleil faiſoit honte;
En grace il étoit ſingulier,
En tours d'Amour que l'on raconte,
Paſſant tous ceux de ſon métier:
Heureux; s'il peut finir en COMTE
Comme il vivoit en CHEVALIER!

Si

(1) Mademoiſelle d'Epernon, & le Chavalier de Fieſque.
(2) Marion de Lorme.

(3) Le

Si vous vous trouvez en aſſez bon état, ne prenez ni le Bain, ni les Eaux : les meilleures Eaux font ſouvent du mal à ceux qui ſe portent bien, rarement du bien à ceux qui ſe portent mal. Si vous êtes obligée de les prendre, bûvez les régulierement.

Prenez les, ne les prenez pas,
Ce ſera ouvré par compas (4).

Le Régime que je vous ordonne, eſt que vous jouïez un ſi petit Jeu, qu'il ne vous attache, ni ne vous incommode : l'application & la perte ne conviennent pas à ceux qui prennent les Eaux. Faites boire les Eaux fortes à Monſieur Milon : il eſt aſſez affectionné pour vous ſauver le préjudice qu'elles vous apporteroient. Dieu vous conſerve avant toutes choſes. Faites chanter Monſieur Dery, & prêcher Monſieur Milon. Revenez le plûtôt qu'il vous ſera poſſible : voila mon ſouhait.

LET-

(3) Le Chevalier de Grammont, enſuite Comte de Grammont.
(4) Voyez RABELAIS, *Liv. III. Chap.* 21.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS
A MONSIEUR
DE St. EVREMOND.

J'Etois dans ma chambre toute seule, & très-lasse de lecture, lors que l'on me dit, *voila un homme de la part de Monsieur de Saint-Evremond.* Jugez si tout mon ennui ne s'est pas dissipé dans le moment. J'ai eu le plaisir de parler de vous, & j'en ai appris des choses que les Lettres ne disent point; vôtre santé parfaite, & vos occupations. La joye de l'esprit en marque la force; & vôtre Lettre, comme du tems que Monsieur d'Olonne vous faisoit suivre, m'assûre que l'Angleterre vous promet encore quarante ans de vie: car il me semble que ce n'est qu'en Angleterre que l'on parle de ceux qui ont vêcu au delà de l'âge de l'homme. J'aurois

rois ſouhaité de paſſer ce qui me reſte de vie avec vous : ſi vous aviez penſé, comme moi, vous ſeriez ici. Il eſt pourtant aſſez beau de ſe ſouvenir toûjours des perſonnes que l'on a aimées, & c'eſt peut-être pour embellir mon Epitaphe, que cette ſéparation du corps s'eſt faite. Je ſouhaiterois que le jeune Prédicateur (1) m'eût trouvée dans la *Gloire de Niquée* où l'on ne changeoit point; car il me paroît que vous m'y croyez des premieres enchantées. Ne changez point vos idées ſur cela ; elles m'ont toûjours été favorables; & que cette Communication, que quelques Philoſophes croyoient au deſſus de la Préſence, dure toûjours.

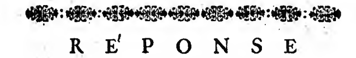
J'ai témoigné à Monſieur Turretin, la joye que j'aurois de lui être bonne à quelque choſe : il a trouvé ici de mes amis qui l'ont jugé digne des loüanges que vous lui donnez. S'il veut profiter de ce qui nous reſte d'honnêtes Abbés en l'abſence de la Cour, il ſera traité comme un homme que vous eſtimez. J'ai lû devant lui vôtre Lettre avec des Lunettes : mais elles

ne

( ) Mr. Alphonſe Turretin, préſentement (1724) Profeſſeur en Theologie & en Hiſtoire Eccleſiaſtique dans l'Academie de Geneve.

ne me fiéent pas mal; j'ai toûjours eu la mine grave. S'il eſt amoureux du *Mérit*, que l'on appelle ici *diſtingue*, peut-être que vôtre ſouhait ſera accompli; car tous les jours on me veut conſoler de mes pertes par ce beau mot.

J'ai ſû que vous ſouhaitiez la Fontaine en Angleterre: on n'en jouït guéres à Paris; ſa tête eſt bien affoiblie. C'eſt le deſtin des Poëtes; le Taſſe & Lucréce l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait eu du Philtre amoureux pour la Fontaine: il n'a guére aimé de Femmes, qui en euſſent pû faire la dépenſe.



REPONSE DE MONSIEUR DE St. EVREMOND A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

MONSIEUR Turretin m'a une grande obligation de lui avoir donné vôtre

tre connoiſſance : je ne lui en ai pas une médiocre d'avoir ſervi de ſujet à la belle Lettre que je viens de recevoir. Je ne doute point qu'il ne vous ait trouvée avec les mêmes yeux que je vous ai vûë ; ces yeux par qui je connoiſſois toûjours la nouvelle Conquête d'un Amant, quand ils brilloient un peu plus que de coûtume, & qui nous faiſoient dire,

Telle n'eſt point la Cytherée, &c (1).

Vous êtes encore la même pour moi ; & quand la nature, qui n'a jamais pardonné à perſonne, auroit épuiſé ſon pouvoir à produire quelque alteration aux traits de vôtre Viſage, mon imagination ſera toûjours pour vous cette *Gloire de Niquée*, où vous ſavez qu'on ne changeoit point. Vous n'en avez pas affaire pour vos yeux & pour vos dents, j'en ſuis aſſûré : le plus grand beſoin que vous ayez c'eſt de mon jugement, pour bien connoître les avantages de vôtre Eſprit, qui ſe perfectionne tous les jours. Vous êtes plus ſpirituelle que n'étoit la jeune & vive NINON.

Telle

(1) Malherbe, dans l'ODE *à la Reine Mere du Roi, ſur ſa bien-venue en France.*

Telle n'étoit point NINON,
Quand le gagneur de batailles (1),
Après l'expédition
Oppofée aux funérailles,
Attendoit avec vous en converfation
Le mérite nouveau d'une autre impulfion.

Vôtre efprit à fon courage
Qui paroiffoit abattu,
Faifoit retrouver l'ufage
De fa premiere vertu:

Le charme de vos paroles
Paffoit ceux des Efpagnoles,
A ranimer tous les fens
Des Amoureux languiffans.

Tant qu'on vit à vôtre fervice
Un jeune, un aimable Garçon (2),
A qui Venus fut rarement propice,
Buffi n'en fit point de chanfon.

Vous étiez même regardée
Comme une nouvelle Medée,
Qui pourroit en Amour rajeunir un Efon;
Que vôtre Art feroit beau, qu'il feroit admirable!
S'il me rendoit un Jafon,
Un Argonaute capable
De conquerir la Toifon!

BIL-

(1) Le Duc d'Enguien. Voyez l'EPITRE, à Mademoifelle de l'Enclos; Tome I. pag. 137.
(2) Le Comte de Guiche.

BILLET
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

JE vous ſupplie, Madame, de témoigner à Madame de Bouillon, qu'on ne peut pas être plus ſenſible que je ſuis à l'honneur qu'elle me fait de ſe ſouvenir de moi. Je ne plains pas beaucoup la Fontaine de l'état où il eſt, craignant qu'on n'ait à me plaindre de celui où je ſuis. A ſon âge & au mien on ne doit pas s'étonner quon perde la Raiſon, mais qu'on la conſerve. Sa conſervation n'eſt pas un grand avantage : c'eſt un obſtacle au repos des vieilles gens; une oppoſition aux plaiſirs des jeunes perſonnes. La Fontaine ne ſe trouve point dans l'embaras qu'elle fait donner, & peut être en eſt-il plus heureux. Le mal n'eſt pas d'être fou, c'eſt d'avoir ſi peu de tems à l'être (1).

LET-

(1) Mr. de la Fontaine mourut le 13. de Mars 1695.



LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON,
Sous le Nom
DE MADAME MAZARIN.

IL me ſemble, ma chere Sœur, que je me ſuis expliquée tant de fois, & ſi nettement ſur la demande qu'on me fait de déclarer mes intentions, qu'il n'y avoit aucun lieu d'en exiger un nouvel éclairciſſement. Je vous proteſte donc, ma chere Sœur, que je n'ai aucun deſſein de m'éterniſer en Angleterre; tout mon but & mon ſouhait, eſt de me revoir en France avec ma Famille: mais je vous dis avec la derniere ſincerité, qu'il me ſeroit autant poſſible de partir d'ici ſans payer mes Dettes, que de voler. Je ſuis contrainte d'en faire tous les jours de nouvelles, quand je

je croyois recevoir dequoi aquitter les vieilles. Il y a peut-être une ou deux personnes de Qualité parmi mes Créanciers, qui ne s'opposeroient pas à mon départ: les autres ne souffriroient non plus ma Banqueroute, que les Marchands. Croyez, s'il vous plaît, que j'ai plus d'envie de me voir libre, qu'on n'a de regret de me savoir dans une espece de captivité aux pays étrangers. Je n'attens que les moyens d'en sortir, pour aller passer le reste de mes jours avec les personnes du monde que j'aime le mieux. Vous croyez bien, ma chere Sœur, que mon Frere & vous en êtes les principales. Voila mes veritables intentions: je ne me déguise point. Il est bien vrai que je choisirois plûtôt la Mort, que de retourner avec Monsieur Mazarin; & que je n'aurois guére moins d'aversion à passer le reste de ma vie dans un Couvent: & en effet, ce sont deux extrémités autant à éviter l'une que l'autre. Vous ferez l'usage de ma Lettre, que vous jugerez devoir faire, pour mes Interêts. Adieu, ma chere Sœur: aimez-moi toûjours, & continuez à vouloir servir la personne du monde qui est le plus à vous.

BILLET A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

L'aime du genre-humain ne fut jamais mon fait:

VOus avez raiſon de parler de la ſorte; car vous pouvez reduire tous ceux qui vous voyent à la néceſſité de n'aimer que vous. Nos conditions ſont bien differentes:

L'aime du genre-humain ſera toûjours mon fait;

car à moins que je ne trouve des gens qui puiſſent aimer tout le monde, je ne puis être aimé de perſonne; nos ſentimens ſont contraires en ce point-là, & c'eſt la ſeule choſe en quoi je ne veux pas convenir avec vous. Laiſſez-moi quelque legere ſatisfaction dans cette bonté générale de ceux qui s'accommodent de tout, & ne me réduiſez pas tout-à-fait à mes Chiens, & à mes Canards.

SUR

SUR LA MORT
DE LA REINE (1).

On fait parler le Roi.

J'AVOIS des Ennnemis dans ma plus tendre enfance,
Qu'en des tems plus heureux à la fin j'ai soûmis;
J'ai résisté moi seul à toute la puissance
De deux Rois pour me perdre étroitement unis;
Depuis toûjours en butte aux efforts de la France,
Dans la Paix, dans la Guerre, également commis,
J'ai fait voir ma valeur & montré ma constance.
J'ai toutes les vertus contre les ennemis,
Et contre l'amitié je n'ai point de défense:
Mon cœur contre la crainte est toûjours assûré,
Mais contre sa tendresse il fut mal préparé;
Il ne s'en attendoit point à la douleur extrême
Du moment où l'on perd pour jamais ce qu'on aime.
Cependant il faut vaincre un si cruel malheur:
Opposons, opposons la gloire à la douleur;
Voici venir le tems destiné pour les armes,
Le sang des Ennemis nous doit payer nos larmes.

EPI-

(1) Marie II, Epouse du Roi Guillaume III, morte le 7. de Janvier 1695.

EPITRE
DE MONSIEUR
L'ABBÉ DE CHAULIEU,
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

LA divine Bouillon, cette adorable Sœur,
Qui partage avec vous l'Empire de Cythere,
Et qui fait comme vous par cent moyens de plaire,
Seduire & l'esprit & le cœur;
Malgré tout ce que j'ai pû faire,
Veut aujourd'hui que mes Vers,
Au hazard de vous déplaire,
Aillent traverser les mers.
A cet insensé projet
Ma Raison s'est opposée;
Je vais devenir l'objet,
Ai-je dit, de la risée
De cet Homme si fameux,
De qui le goût seul décide
Du bon & du merveilleux,

Et

Et qui plus galant qu'Ovide
Eſt comme lui malheureux.
Ce Sage, qui ſe confie
Au ſeul ſecours du bon-ſens,
Et dont la Philoſophie
Bravant l'injure des ans,
Pour ſuſpendre la Vieilleſſe
Par de doux enchantemens,
Y fait rejoindre ſans ceſſe
Mille & mille amuſemens,
Et même les enjoûmens
De la plus vive jeuneſſe.
Ce Critique tant vanté,
Qui pour ſa délicateſſe
Des Beaux-Eſprits de la Grece
Auroit été redouté;
Ne ſaura jamais peut-être
Que ces Vers m'ont peu coûté;
Enfans de l'oiſiveté
L'Amour ſeul les a fait naître,
Et ſans vous la vanité
Leur défendroit de paroître.
Daignez donc, divine Hortence,
Par un regard de ces yeux,
Qui deſarmeroient des Dieux
La colere & la vengeance,
Obtenir quelque indulgence;
Et d'un accueil gracieux
Payer mon obéïſſance.

REPONSE
DE MONSIEUR
DE St. EVREMOND,
A MONSIEUR
L'ABBE' DE CHAULIEU.

Je n'ai point comme censeur,
Examiné vôtre Ouvrage;
Mais comme bon connoisseur
Je lui donne l'avantage
Sur les plus galans Ecrits,
Qui nous viennent de Paris:
Disons qu'on ait vûs en France;
Et Voiture, & Sarasin,
Vous cedent dans l'excellence
Du goût délicat & fin.
Nous ajoûterons qu'Hortence
Nôtre SAPHO MAZARIN
Vous donne la préference
Sur tout Grec & tout Latin.

Madame Mazarin ne fait que dire ce que j'ai pensé: car vous mettre au dessus de

de Voiture & de Sarafin dans les chofes galantes & ingénieufes, c'eft vous mettre au deffus de tous les Anciens. Il n'y a point de Comparaifon qui ne vous desoblige, il n'y en a point d'avantageufe que je puiffe raifonnablement prétendre. Celle d'*Ovide* ne me convient point. Ovide étoit le plus fpirituel homme de fon tems, & le plus malheureux: je ne lui reffemble ni par mon efprit, ni par mon malheur. Il fut relegué chez des Barbares, où il faifoit de beaux Vers, mais fi triftes & fi douloureux, qu'ils ne donnent pas moins de mépris pour fa foibleffe, que de compaffion pour fon infortune. Dans le Pays où je fuis, je vois Madame Mazarin tous les jours; je vis parmi des gens fociables, qui ont beaucoup de mérite & beaucoup d'efprit. Je fais d'affez méchans Vers; mais fi enjoués qu'ils font envier mon humeur, quand ils font méprifer ma Poëfie. J'ai trop peu d'Argent, mais j'aime à vivre dans un Pays où il y en a; d'ailleurs il manque avec la vie, & la confideration d'un plus grand mal, eft une efpece de remede contre un moindre. Voila bien des Avantages que j'ai fur Ovide. Il eft vrai qu'il fut plus heureux

à Rome avec JULIE, que je ne l'ai été à Londres avec HORTENCE: mais les Faveurs de Julie furent cause de sa misere; & les rigueurs d'Hortence, n'incommodent pas un homme aussi âgé que je le suis.

Je ne demande autre grace pour moi,
Que la rigueurr qu'on aura pour les autres;

& j'ai sujet d'être content. C'est à Madame Mazarin à finir ma Lettre, quand je vous aurai dit qu'il ne manque rien ici que Madame de Bouillon, & vous, Monsieur, que je voudrois bien voir avec du Vin de Champagne avant que de mourir.

Apostille de Madame MAZARIN.

„ Je ne fais point de Vers; mais je m'y
„ connois assez pour pouvoir dire sûre-
„ ment, Monsieur, que les vôtres sont
„ les plus agréables qu'on puisse voir. Au
„ reste on me compare à SAPHO mal-à-
„ propos: je ne suis point née à Lesbos,
„ je ne veux point mourir en Sicile.

(1) Eau Cordiale fort estimée en Angleterre.
(2) Eau de Vie extrêmement forte, qui vient d'Irlande. Elle est distillée du *Malt* (ou grain germé) d'Avoine, & al-

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

BEAUTE', des mortels cherie,
De moi bien plus que ma vie;
Moins d'Eaux fortes, de Vins blancs;
Vous irez jusqu'à cent ans:
Mais que le Ciel vous envoye
Double rate & double foye;
L'Eau de Madame Huet (1)
Vous les sechera tout net.
Contre Eau d'Anis, Eau d'Absynte,
Qu'on boit en tasse de pinte;
Contre tous vos *Usquebacs* (2),
Les poûmons ne tiendront pas:
Et vôtre Cœur doux & tendre
Qu'ont fait les Dieux pour se rendre
Aux services des amans,
Périra par vos Vins blancs (3).
Gardez, si vous êtes sage,
Ce Cœur pour un autre usage,
Employez mieux vôtre tems,
Vous avez tout l'avantage

De

assaisonnée avec de l'anis, de la reglisse, du saffran, de la Cochenille, &c.

(3) Vins de la Montagne de Malaga.

De la fraîcheur du Visage,
Que donne le beau printems:
Dans la saison de vos roses
Si vives, si bien écloses,
N'usurpez rien sur les ans
Qui demandent vos Vins blancs.
Treve de galanterie,
Madame; je vous en prie,
Songez à ce que j'ai dit,
Et donnez moins de crédit,
En faveur de vôtre foye,
Aux Eaux que l'on vous envoye.

Je finis mon entretien:
Si je parlois davantage,
J'entendrois ce beau langage;
C'est un fou qui ne sait rien.
Pourtant, si je ne me flate,
Je connois fort Hippocrate,
Je connois fort Galien;
Je connois Celse de vûë,
Dire que je l'ai tout lû,
Ma Foi n'en seroit pas cruë,
Et *je veux être pendu*
(Expression bien connuë,)
Seroit un Serment perdu:
Reste *le Diable m'emporte* (1),
Ne bûvez jamais d'Eau forte.

LET-

(1) *Ma Foi; je veux être pendu; le Diable m'emporte;* Sermens reprochés à l'Auteur.

LETTRE

A Mr. LE MARQUIS DE MIREMONT.

IL eſt permis à un Auteur de dire des Sentences : en voici une que vous ne deſaprouverez pas : *On ne connoît bien le prix des choſes, qu'après les avoir perdues.* J'en fais une fâcheuſe expérience ſur vôtre ſujet. Depuis vôtre départ la converſation languit, la diſpute eſt morte, les rangs ſont confundus; il n'y a plus de diſtinction dans la qualité, ni dans le mérite.

Aſſez de gens à la Savoye
Vont entendre les ſaints Diſcours,
Qui du Ciel enſeignent la voye :
Chez les Grecs on prêche toûjours :
Mais de Religion brillante,
Vive, animée, & diſputante
D'un air préferable aux raiſons;
On n'en voit plus dans les maiſons.

Nous ne ſommes pas moins ſenſible à la perte des Expreſſions, qu'à celle des cho-

choſes mêmes. Nous regrettons ces *Fi, Fi*, qui donnoient les excluſions ſi à propos nous regrettons ces *Bon*, *Bon*, qui détournoient adroitement ce qu'on ne vouloit pas entendre. *Fiez-vous à moi*; cette noble Confiance, qui en inſpiroit aux autres; qui ne laiſſoit pas douter des Propoſitions hardies que vous avanciez généreuſement; tout cela eſt perdu en vous perdant, & à peine conſervons-nous l'eſperance d'en revoir l'uſage à vôtre retour.

Par vôtre exemple, je me paſſois aiſément des choſes ſuperfluës, & bien ſouvent des commodes : vôtre éloignement m'ôte l'exemple, & me laiſſe à ma Philoſophie ſeule, qui ne ſuffit pas. Un jour viendra que vous apprendrez à faire un bon uſage de l'abondance; & que vous changerez nos ſoupers d'œufs frais en repas de biſques; & autres eſſais de vos officiers.

Madame Mazarin ne ſe conſoleroit pas de vôtre abſence, n'étoit la raiſon que vous avez de vous conſoler de la ſienne. Elle vous tient heureux d'être auprès d'un Roi, qui a la délicateſſe du goût pour les plaiſirs, & la force des vertus pour les grandes choſes.

O! quel avantage pour toi,
Miremont, d'être auprès d'un Roi,
Qui va du plaisir à la gloire;
Qui goûte en sage le repos,
Et fait des exploits en Héros,
Dignes d'éternelle mémoire.
Puisse-t-il, selon nos desirs,
Jouïr d'une Victoire pleine;
Et comme il fait aller du repos à la peine
Revenir promptement de la peine aux plaisirs!

Mylord Gallway ne se contente pas de vouloir corrompre vôtre Cour: le dessein de sa corruption s'est étendu jusqu'à Madame Mazarin & à moi; à Madame Mazarin par de l'Usquebac, & à moi par de la Frise d'Irlande. On peut être fidele sans être incivil; nous avons reçû les présens, mais nous sommes demeurés fermes dans l'interêt de la vertu; & quelque tentation que nous ait fait Mylord Gallway des délices de Dublin, de l'abondance du Pays, & de la bonté des Poissons, nous ne servirons point d'exemple aux Refugiés pour s'habituer en ce Royaume-là. Adieu, Monsieur, j'ai voulu égayer des verités serieuses: il n'y a rien de si vrai que le regret de vôtre absence, & l'envie de vous revoir.

LET-

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

MONSIEUR Berengani (1) n'eſt pas en peine de s'aquitter de la commiſſion que vous lui avez fait l'honnneur de lui donner. Il vous écrit des Nouvelles ſérieuſes en homme bien informé, & des galantes en acteur dans la ſcene de la galanterie. Toute la difficulté eſt d'entrer en matiere, & d'en ſortir: les commencemens & les chûtes ſont ſon embarras. J'ai été conſulté, comme Savant, ſur l'Exorde; & nous avons voulu nous inſinuer agréablement, (ce qu'on appelle en Latin *captare benencvolentiam*;) nous avons voulu plaire, & gagner l'eſprit de trois maniéres differentes:

Si la République m'avoit fait Plénipotentiaire pour traiter la Paix générale, & donner

(1) Noble Venitien, qui étoit à Londres.

ner à l'Europe le repos dont elle a besoin: voila la premiere.

Si la République m'avoit donné le Commandement en Morée, & qu'à la tête des Troupes de Lutterel j'eusse emporté d'assaut Negrepont: voila la seconde.

Si elle m'avoit fait Procurateur de Saint-Marc; elle m'auroit fait moins d'honneur que je n'en ai reçû, quand il vous a plû, Madame, de m'établir vôtre Procureur, pour vous procurer des Nouvelles tous les Ordinaires: c'est la troisiéme.

L'Exorde est fini; la Narration va commencer, & je ne m'en mêle point. Vous m'avez défendu les Contes, Madame; je ne veux point aller contre vos ordres. Je ne saurois pourtant m'empêcher de vous écrire que Monsieur Berengani s'étoit fait faire un habit particulier pour aller danser la *Furlane* au Bal de Monsieur Colt: il a changé; & je ne sai à quoi attribuer ce changement, qu'aux Vaisseaux Venitiens qui sont arrivés.

J'ai vû Mylord Montaigu: il est peu satisfait de la reception que ses gens vous ont faite à Ditton. Il prétend réparer leur faute à vôtre retour; & si vous lui permettez de se trouver chez lui quand vous

vous y logerez, je ne doute point qu'il ne brûle sa Maison, comme le Comte de Villa Mediana brûla la sienne pour un sujet de moindre mérite:

Sus Amores son mas que reales.

BILLET

A LA MEME.

SI vous avez eu dessein de reconnoître combien vous êtes nécessaire au monde, vous pouvez satisfaire votre curiosité dans vôtre petite absence. Il y a un *Concetto* Espagnol que je vous appliquerois, si je ne haïssois trop le Stile figuré; *quand le Soleil s'éclipse*, dit l'Auteur du Concetto, *c'est pour faire connoître au Monde combien il est difficile de se passer de lui.* Vôtre Eclipse fait sentir aux Mylords Montaigu, Godolphin, Arran, & autres, la difficulté qu'il y a de vivre sans vôtre Lumiere. Je défie tous les Espagnols & tous

(1) Le Parlement venoit d'imposer une Taxe sur les Hommes qui n'étoient pas mariés, sur les Veufs, les Veuves, les Mariages, les Batêmes, & les Enterremens.

tous les Italiens, de pousser plus loin une Figure. Tout est triste à Londres depuis que vous n'y êtes plus. Il n'en est pas de même à Chelsey, où vôtre Philosophie vous fait goûter la Retraite assez délicieusement. Ménagez la tristesse de vos amis par des intervalles de présence:

Sur les aîles du tems la tristesse s'envole.

Montrez-vous de tems en tems, ou du moins laissez-vous voir à Chelsey. *TUYO hasta la muerte.*

A MONSIEUR
LE CHEVALIER COLT.

COMMENT payer les Taxes ordonnées (1)?
Comment sortir d'un si grand embarras?
Payons pourtant & ne nous plaignons pas:
Que puissions-nous les payer dix années!
On me dira, vos revenus sont courts:
Mal aisément vous pourrez satisfaire:
Mais je crains moins pour eux que pour mes jours;
Vivre est pour moi la plus pressante affaire.

J'ai

(1) Monsieur Colt étoit un des Commissaires des Taxes pour la Paroisse de St. James, où demeuroit Mr. de St. Evremond.

J'ai vêcu quatre-vingt-quatre ans
Sans connoître le Mariage,
Heureux ſans femme & ſans enfans;
Et voici qu'au bout de mon âge,
Il faut payer pour une & pour trois deſcendans,
Sans avoir jamais eu ni femme, ni lignage.
Mais la Taxe a ſon fondement,
Quand on y penſe mûrement.
Comment! vous n'avez point de Femme,
Exemt du domeſtique bruit,
Exemt des ſoupçons dont une ame
Eſt travaillée & jour & nuit;
Exemt de la vaine dépenſe,
De la folle magnificence,
Du luxe aux maiſons introduit:
Aquittez-vous de bonne grace,
Vous qui n'êtes point mariés,
Payez ſans en être priés:
Pour ſe trouver en vôtre place
Les Maris paîroient de bon cœur
La taxe de vôtre bonheur.
Un diſcours ennuyeux de Modes,
D'Engageantes, & de Commodes,
D'Habits ou commandés, ou faits,
Ne vous importune jamais.
Chez vous Madame à la Toilette
N'a jamais ſa beauté refaite,
Ni composé nouveaux appas;
Payez, & ne vous plaignez pas.

Un

Un Epoux n'aſſiſte guére
Au Théatre de Moliere,
Sans trouver des incidens,
Qui font rire à ſes dépens.
Vous riez en ſa préſence
De ſa grave confiance,
Ou de ſon morne chagrin:
Vous jouïſſez de ſa peine
A chaque mot d'une Scene,
Que vous fournit Arlequin.
L'air libre d'une Coquette;
D'une Galante indiſcrete
Les appetits naturels,
Ne vous donnent point d'atteinte;
Qu'on faſſe mille Noëls,
Vous les chanterez ſans crainte:
On taxe vôtre bonheur;
Payez, payez de bon cœur.
Vous n'êtes dans aucun Conte
Qui vous puiſſe faire honte;
Tandis qu'un Mari jaloux
Eſt, ou ſe croit être en tous:
Il s'entend ſans qu'on le nomme
Le ſujet de l'entretien;
S'il ne s'en applique rien
Il n'eſt pas fort habile homme:
Payez, gens non mariés,
Payez ſans en être priés.
Avoir une Epouſe éternelle,

Pour

Pour les autres tant qu'elle eſt belle,
Et ſeul en être dégoûté
Quand chacun en eſt enchanté;
Cependant jaloux & ſévére,
Avec chagrin la regarder,
Et plus on a ſoin de lui plaire
Plus en prendre pour la garder;
C'eſt-là, c'eſt le charmant uſage,
C'eſt la douceur du Mariage:
Vous qui n'êtes point mariés
Payez ſans en être priés.
Tantôt un Epoux difficile
N'a chez lui que ſévérité;
Tantôt le même trop docile
N'a pas de propre volonté;
Mal-à-propos rude, & facile,
Il ôte ou perd la liberté:
Et vous ſerez toûjours tranquille
Dans une ſage égalité;
Et vous vous moquerez des chaînes
De ceux dont je décris les peines:
Ha! payez, payez de bon cœur
La taxe de vôtre bonheur.
On voit arriver d'ordinaire
Qu'un Mari ſouhaite un Garçon,
Qui voudra la mort de ſon Pere
Pour ſe trouver plûtôt maître de la maiſon.
Je ne parle point d'une Fille.

De

De ce ſexe diſcret & doux ;
Mais je conſeille à la famille
De lui vouloir choiſir promtement un Epoux.
Aquitez-vous de bonne grace,
Gens qui n'êtes pas mariés;
Payez ſans en être priés,
Que de Maris voudroient payer en vôtre place!

Epoux raſſûrez vos eſprits;
Deſpréaux n'a pû dans Paris
Trouver qu'à peine trois fidelles (1)
Qui devoient leur fidelité
Peut-être à leur peu de beauté :
Et montrer ici vingt cruelles
Egalement jeunes & belles,
N'eſt pas une difficulté.
C'eſt aſſez parler d'Hymenées,
Venons aux Taxes ordonnées.
Monſieur Colt, Monſieur Colt, penſez
Que quatre-vingt-quatre ans paſſés
Sont comme la fin de la vie,
Qui de l'éternelle eſt ſuivie;
Et qu'ainſi vous n'aurez pas tort
Dans les Taxes que l'on impoſe,
De vouloir me traiter de mort;
Un mort ne paye aucune choſe.

Quand

(1) Voyez la *Satire* de Mr. Deſpreaux contre les Femmes.

Quand je demande, un débiteur
Pour mon paîment veut qu'on réponde
Que je dois être hors du monde,
Et l'on me traite d'imposteur.
Une très-vertueuse Dame (1),
Plus dévote s'il se pouvoit,
A fait prier Dieu pour mon Ame
De l'argent qu'elle me devoit.
Par cette pieuse assûrance
Qu'on me donne de mon trépas,
J'entre moi même en défiance,
Si je suis, ou je ne suis pas.
A mon âge ce n'est pas vivre,
Monsieur Colt, mes sens sont perdus;
Effacez-moi de vôtre Livre,
Et dites que je ne vis plus.

LETTRE A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

VOus me reprochez ma négligence de n'avoir pas fait des Lettres pour vous;

(1) Madame la Marêchale de Crequi.

vous : je vous reproche avec plus de raison vôtre pareſſe, de n'en faire par pour vous-même. J'ai vû un tems que la Conſtruction ne vous manquoit pas moins que l'Orthographe. Vos Penſées valoient toûjours mieux que les miennes ; j'en entendois mieux que vous la liaiſon, & je vous étois en quelque façon néceſſaire. Préſentement il n'y a rien que vous ne ſachiez ; & c'eſt une trop grande nonchalance de ne vouloir pas écrire à Monſieur de Miremont, & à Mylord Eſſex. Vous voulez des Lettres brillantes dans les plus ſimples Complimens. J'ai mal réuſſi à ma Lettre de Mylord Gallway pour ce Stile : je réuſſirois plus mal encore en celles que vous me demandez. Quand j'aurois eu autrefois quelque imagination, vous auriez tort d'en vouloir trouver aujourd'hui quelque miſérable reſte. Je n'en ai plus ; & la perte en doit moins être attribuée à ma vieilleſſe qu'à vôtre abſence, qui a terni mes eſprits. Je ne vais pas plus loin en Proſe, je vous parlerai en Vers de ma mort.

Non, non, ma peine eſt trop dure,
Je ſens bien qu'il faut mourir ;

 Mais

Mais ce n'eſt pas la nature
Pour m'avoir fait trop vieillir
Qui m'ouvre la ſepulture;
C'eſt le mortel déplaiſir
Que vous ne parliez pas encor de revenir.

Mylord Montaigu revient aujourd'hui de la Maiſon que ce nouveau Comte de Villa Mediana doit brûler pour l'amour de vous. Mylord Godolphin eſt à Windſor. Madame Harvey ne parle que de vous : auſſi doit-elle être bien ſatisfaite des complimens que je lui ai faits de vôtre part. Ne ſoyez pas ſurpriſe de ne voir ni *Ducheſſe*, ni *Madame* même dans ma Lettre, vous êtes au deſſus des Titres, & il me ſemble qu'on ôte à vôtre mérite tout ce qu'on donne à vôtre qualité.

Vous ſavez que la Diſcorde aux crins de ſerpent s'eſt gliſſée dans la Societé des Jeſuites, & que le Pape eſt bien empêché à faire l'accommodement du Général avec les Provinciaux, à réünir le chef & les membres. *Per quæ quis peccavit, per eadem punitur.* Il faut avouër pourtant que cette noire Déeſſe eſt bien ingrate, de troubler des ſujets qui l'ont toûjours ſi avantageuſement ſervie.

A LA

MEME.

LEs Lettres ſont venuës : les Nouvelles ſont que la Tranchée de Caſal eſt ouverte ; celle de Namur l'eſt aſſûrément. Monſieur de Bouflers eſt dedans : les uns veulent qu'il s'y ſoit jetté à deſſein de ſoûtenir le Siege, les autres qu'il n'a pû en ſortir. Cette Lettre eſt d'un Lacedemonien, la premiere ſera d'un Citoyen d'Athenes. *Haſta.*

A LA

MEME.

JE vous envoye un petit Livre (1), où vous trouverez beaucoup de choſes que vous

(1) LE PORTEFEUILLE *de Monſieur* L. D. F***. imprimé en 1695.

vous avez déja vûës, mais qui ne laisſeront pas de vous divertir. Il y a trois ou quatre Portraits de Buſſi, que vous n'avez point vûs : celui du Roi de France, de Monſieur le Cardinal Mazarin, de Monſieur de Turenne, &c. Je ne penſe pas que celui de Monſieur de Turenne plaiſe fort à la Maiſon de Bouillon. Le plus reſſemblant eſt celui de Monſieur le Prince de Conti; mais il eſt trop court: celui du Roi; mais il eſt trop long. Les loüanges le mieux méritées, doivent être plus reſſerrées qu'étenduës.

J'ai mille complimens à vous faire de tout Sommerſet-Houſe; de Mademoiſelle Beverweert, qui revint avant-hier de Windſor, & qui s'en retourne demain; de Madame la Comteſſe d'Arlington, occupée à de nouvelles chambres qu'elle fait bâtir ou rebâtir, je ne ſai lequel; de Mylord Feversham, & de Mademoiſelle de Malauze. *Haſta.*

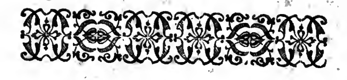
A LA MEME.

JE vous ai envoyé ce matin les Gazettes: je n'ai point encore les Nouvelles à la main;

main; mais l'impatience que j'ai de vous obéïr m'a empêché de les attendre. Je vous envoye par le petit Sénateur (1) le second Tome du MENAGIANA, assez curieux. Il me satisfait beaucoup davantage que le premier. Nous esperons que vous viendrez demain chez Mylord Montaigu; Mylord Godolphin s'y attend: mais ce qui est plus que tout cela, Monsieur Hampden y doit être, ayant juré qu'il ne vouloit se rendre au monde que par vous. Vous lui êtes ce que le Marêchal de Clerembaut, & le Marêchal de Crequi m'ont été, TOUT LE MONDE. Si vous avez écrit au Roi, le jour que vous aviez résolu de lui écrire vôtre Lettre sublime, vôtre Lettre est à Versailles; car le Paquebot a été pris, la Mâle prise, portée à Dunquerque, & de Dunquerque envoyée à Versailles. Pour la mienne, cela est sûr: il y a deux Paquebots pris. Voila des avantures bizarres. Je croi que vous ne vous en mettez pas fort en peine: pour mon particulier, je ne m'en soucie pas.

LET-

(1) C'est ainsi que Mr. de Saint-Evremond n mmoit un de ses Valets, qui avoit l'air grave.



A LA

MEME.

JAMAIS Lettre ne m'a donné tant de plaisir, que la vôtre, Madame, m'en auroit fait, si elle avoit été écrite à quelque autre. Les imaginations y sont vives, les applications heureuses : par malheur, pour moi, tout cet esprit-là s'exerce à mes dépens. Ma *très-humble & très-obéïssante Servante* laisse voir un chagrin ingénieux, qui met au desespoir son très-humble & très-obéïssant Serviteur. J'aurois pû supporter une colere brusque & impétueuse ; ma patience a été souvent à l'épreuve de ces sortes de mouvemens : mais une colere spirituelle & méditée me déconcerte, & me met inutilement en peine d'en deviner le sujet. Je m'examine, & plus je m'étudie à découvrir ma faute, plus je trouve de raisons à devoir esperer

vos

vos bonnes graces. Si Parmenion a failli, à qui peut-on ſe fier? S'il eſt innocent, que peut-on faire, quelle conduite nous peut aſſûrer? Je vous répons, Madame, que Parmenion n'eſt coupable en rien. De Parmenion on paſſe aiſément aux Généraux. Je ne blâme point ceux qui vivent: mais je n'ai loué que les morts. & l'on s'apperçoit déja qu'ils étoient loüables. La priſe de Namur (1) m'exciteroit à quelque belle Production: mais depuis que mon étoile s'eſt cachée, & que ſes influences m'ont manqué, mes talens ſe ſont évanouïs. Voila bien des diſcours inutiles. Si je voyois encore une de vos Lettres, ſignée Dulcine'e; & qu'il me fut permis de ſigner les miennes comme autrefois, *El Cavallero de la triſte figura*; quelle joye!

Haſta la muerte, ne me peut être défendu; car il dépend de moi d'être toûjours, comme je le ſerai ſûrement, ou *Chevalier de la triſte figure*, ou vôtre très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

A

(1) Namur fut pris par le Roi Guillaume le premier jour de Septembre 1695.

A LA MEME

L*E bon Air de Chelſey, & le repos de la Solitude, ne laiſſent douter ni de vôtre Santé, ni de la tranquillité de vôtre Ame.* C'eſt le commencement de la Lettre d'un Philoſophe, écrite à un plus grand Philoſophe que lui. Il ne peut ſoûtenir ſa Philoſophie plus long-tems: le ſouvenir de vôtre chagrin contre lui l'a démonté. Il eſpere néanmoins que ſon innocence & vôtre équité lui permettront de finir par *Tuyo haſta la muerte, El Cavallero de la triſte figura.*

On m'a parlé d'un Moineau, le Roi de tous les Moineaux. On dit qu'il ſiffle, qu'il eſt privé au delà de tout ce qu'on vit jamais, qu'il fait mille badineries que les Moineaux n'ont pas accoûtumé de faire. Ce grand mérite m'a donné la curioſité de le voir. J'y ai trouvé tout ce qu'on m'en avoit dit, hors la rareté de ſiffler, qu'on remit à une autre fois qu'il ſeroit de meilleure humeur. Le dernier mot huit ſhillings: trop peu pour un Moineau-Roſſignol, trop pour un Moineau ſimple, quelque privé qu'il ſoit.

A

A MONSIEUR

LE MARQUIS

DE MIREMONT.

ON a fini la Campagne
Et de Flandre & d'Allemagne:
Tout eſt en paix; mais helas!
Mon Héros ne revient pas.
Il faiſoit toute ma joye:
De ce bon Thé qu'il m'envoye
Sans lui, je fais peu de cas,
Pourquoi ne revient-il pas?
Et quand le Vin de Champagne,
En tous lieux qui l'accompagne,
Au Thé joindroit ſes appas,
Ma douloureuſe tendreſſe
Me feroit dire ſans ceſſe
Pourquoi ne revient-il pas?
Je ſai, quand le Roi commande,
Je ſai qu'il faut demeurer;
Que la peine la plus grande
Alors ſe doit endurer;
Que tu ferois tes délices
Des plus fatigans ſervices:
Mais d'une commune voix

On dit que c'eſt par ton choix,
Et que ton eſprit de guerre
Te retient en cette terre.
Le reſpect des Officiers
Eſt ſans doute quelque choſe;
Les ſoldats, les cavaliers,
Dont un Général diſpoſe;
Les Magiſtrats, les bourgeois,
Qui ſont comme ſous tes loix;
L'éternelle révérence
Qu'on fait à ſon Excellence,
Peuvent bien flâter un cœur,
Deſtiné pour la Grandeur.
Vous pourriez bien dire ALTESSE,
Dit l'Avocat de Duras;
D'où vient cette hardieſſe
A vos Meſſieurs de Gand de ne la donner pas?
Laiſſons-le dans ſa colere,
C'eſt un zéle qui doit plaire;
Et Dieu veuille que le mien
Te plaiſe autant que le ſien.
Songe à l'état déplorable
De ta Cour inconſolable,
Qui ſoulageoit ſon deſtin
En te voyant le matin.
Songe à des Beautés divines
Qui ſouhaitent ton retour;
Tu n'as-là que des Beguines
A qui porter ton Amour.

Ton

Toutes choses compenſées
Tourne vers nous tes penſées,
Et quitte Meſſieurs de Gand
Au plus tard le Jour de l'An.

Sur le Mal des Yeux de Madame

MAZARIN.

Il n'eſt qu'un Soleil dans les cieux,
Dont les aſtres ſoûmis reconnoiſſent l'empire ;
Qu'avez-vous beſoin de deux yeux ?
Un ſeul peut ſous vos loix tout le monde réduire.
Les plus beaux qu'on vante aujourd'hui,
Défaits, effacés devant lui,
Comme des feux éteints ceſſeroient de paroître :
Pour établir l'égalité
De quelque autre viſage avec vôtre beauté,
La nature devoit ſans yeux vous faire naître.
Que je ferois de gens envieux & jaloux,
Si l'eſprit ſans les yeux étoit juge de nous!
Vous gueriſſez, le mal vous quite;
Adieu mon prétendu mérite.
Quelqu'un dira, „ vos Cheveux blancs,
„ Ce triſte ouvrage de vos ans,
„ Ne s'apperçoit point ſans lumiere ;

„ Et la nuit ne vous nuira guére ?
Plus que le jour comme je croi.
La nuit n'eſt plus faite pour moi:
Le jour on trouve peu ſon conte;
La nuit on trouveroit ſa honte.

LES AVANTAGES DE L'ANGLETERRE.

JE ſoûtiens à Monſieur Chardin,
Que jamais en ſa compagnie,
La Princeſſe de Mingrelie (1)
Ne mangea ſemblable Lapin.

Bien que la nouvelle Medée,
De rage d'Amour poſſedée
Livrât au moderne Jaſon
Tout l'Or de ſa riche Toiſon:

Elle n'eut pourtant à ſa Table
De tous les Phaiſans de Colchos,
Aucun dont le fumet pût être comparable
A celui du Lapin dont j'ai gardé les os.

Roche-guyon, Bêne, Verſine,
Ne vantez plus vôtre Lapin;

Windſor

(1) Voyez les VOYAGES du Chevalier Chardin.

Windfor en fournit la cuifine,
D'un fumet encore plus fin.

Oui, fi je trouve en cette terre,
Telle Perdrix dans la faifon,
Oui, je pardonne à l'Angleterre,
Tous fes Pâtés de Venaifon.

Je lui pardonne fa Poularde,
Malgré toute fa dureté,
Et fon Brawn (1) avec la moutarde,
Se verra toûjours refpecté.

Petit Cochon, Beurre, & Corinthe,
Vous aurez la même faveur;
Bien que j'aimaffe mieux l'abfynthe,
Que vôtre parfaite douceur.

Bons Dieux! je vous rends mille graces,
De m'avoir toûjours préfervé,
Du goût de Canards & Becaffes,
Plus fauvage que relevé.

Triftes oifeaux de marêcage,
Herons, Butors, éloignez-vous;
Sifflez, Corlieux, fur le rivage,
Sans jamais approcher de nous.

Beaux & grands, majeftueux Cignes,
Qui fur l'eau pouvez nous charmer;

Ga-

(1) Le *Brawn* eft fait de la Chair d'un Verrat engraiffé, exprès, que l'on apprête d'une maniere particuliere.

Gatdez, gardez-vous des cuisines,
Le faux Goût vous doit allarmer.

Bien loin Viandes noires indignes,
Hors deux qu'on ne peut trop aimer;
Alouëttes, & Becaffines,
Eſt-il beſoin de vous nommer?

Par ces mets précieux communs en Angleterre;
Par nos Huitres qu'on vante aux deux bouts de la terre;
Par le Veau de Windſor, & le Mouton de Bath (1);
En faveur des Phaiſans qui ne manquent jamais;
Vieux amis du *Chriſmas*, *Mincepye*, & *Plomporege* (2),
On vous laiſſe jouïr de vôtre privilege.

Plum-porridge, on conſent à *Noël* de vous voir
Infecter les maiſons de vôtre bouillon noir;
Mais le *Chriſmas* fini, ſongez à diſparoître,
Et retournez à Sparte où l'on vous a vû naître (3).

Arrêtons ce diſcours, & paſſons des faux goûts,
Aux vrais biens du Pays, le plus heureux de tous.
Les Pays fortunés où regne l'abondance,
Demandent ſur le goût un peu de complaiſance;
Pour

(1) Petite Ville dans la Cômté de Sommerſet, fameuſe non ſeulement par la bonté de ſes Bains, & de ſes Eaux minérales; mais par ſon Mouton, ſes Lapins, &c.

(2) Le *Mincepye* eſt une eſpece de Pâté, & le *Plumberridge*

Pour ne manquer a rien ;
Il faut louër leur goût, & contenter le sien.

Le soleil brûlera l'Italie, & l'Espagne;
Les neiges, les frimats, couvriront l'Allemagne;
La Hollande verra ses commerces cessés,
Par des monceaux de glace en ses Ports entassés;
Tandis qu'en ces beaux lieux il plaît à la nature,
De parer tous nos champs d'une aimable verdure.

Dans un Climat si doux nous n'avons de chaleurs,
Qu'autant qu'il nous en faut pour les Fruits & les
Fleurs:
Laissant à l'étranger une ardeur incommode,
Mais nécessaire aux Vins dont il nous accommode.

Portugais, Espagnols, & François qu'êtes-vous,
Que des hommes gagés à travailler pour nous?
Dans chaque nation nous avons nos Domaines,
Cultivés par des gens qui nous doivent leurs peines;
Esclaves achetés, bûvant l'eau des ruisseaux
Pour nous fournir les Vins des plus fameux Cô-
teaux.

Qu'on ne se plaigne point de l'Air de l'Angleterre;
Où vit-on plus long-tems qu'on vit en cette terre?
On tombe doucement de l'automme à l'hiver;
On

ridge une espece de Soupe: on les mange regulierement au *Christmas*; c'est-à-dire, *à Noël.*
(3) Voyez *Plutarque* dans la VIE de Lycurgue, & *Athenée.*

On voit ſans y penſer le printems arriver:
D'une ſaiſon à l'autre un paſſage inſenſible,
Rend ici de nos ans le cours long & paiſible.

Ici nous ne ſouffrons aucune extrémité;
Il gêle ſeulement pour boire frais l'été:
Et ceux qui des CÔTEAUX (1) ont la froide grimace,
Pour aſſommer leur Vin auroient trop peu de glace.

Qui veut un Climat temperé,
Exemt d'ardeur & de froidure;
Demeure où je ſuis demeuré,
Pour y vivre en repos juſqu'à la ſépulture.

Finiſſons par un Avantage,
Qui ne peut être conteſté;
C'eſt dans les Hommes le Courage,
Et dans les Femmes la Beauté.

Anglois, NAMUR rend témoignage
De vôtre intrépide Fierté;
STOWEL (2), montrez vôtre Viſage
Pour prouver l'autre verité:
Celle dont vous êtes l'image
Vous en laiſſe l'autorité;
Mais prenez le tems du Nuage (3),
Hâtez-vous, le Soleil va prendre ſa clarté.

AU

(1) Voyez ci-deſſus, page 138.
(2) Madame Stowel, enſuite Comteſſe de Ranelagh.

(3) Du

AU ROI,

Sur la Découverte de la Conspiration contre sa Personne (4).

STANCES IRREGULIERES.

RENDONS grace à la Providence
Qui nous a si bien conservés;
Par une divine assistance
Nous vivons, puis que vous vivez.

Mais de fonder nôtre assûrance
Sur des miracles arrivés,
Ce seroit trop de confiance:
Nous devons, grand Roi, vous devez
Même soin, même prévoyance,
Pour assûrer des jours que le Ciel a sauvés.

A la grandeur de la Couronne
Vous songez éternellement;
Mais au salut de la personne
Qui la porte, pas un moment.

Que sert une belle Mémoire?
N'être rien, avoir tout été;

Hé-

(3) Du mal des yeux de Madame Mazarin.
(4) En 1696.

Héros de Roman, & d'Histoire,
Alors c'est même vanité.

A conduire un Dessein, toûjours prudent & sage;
A gouverner l'Etat, politique toûjours;
Mettez ces beaux talens pour vous même en usage:
Aurez-vous soin de tout excepté de vos jours?

FRAGMENT

Sur le même sujet.

POUR bien connoitre l'importance de la vie du Roi, il faut considerer que l'Espagne a fondé sur lui la premiere esperance d'une ressource à ses malheurs; que les ETATS lui ont donné le Pouvoir qu'il a en Hollande, pour les avoir sauvés; que les Confederés lui ont établi comme un Empire dans la Confederation, par le besoin qu'ils ont eu de ses forces, & par la confiance qu'ils ont prise en sa vertu. On voyoit un Prince toûjours disposé à entreprendre, toujours prêt à exe-

(1) Le Sieur Barbin, Libraire de Paris, avoit écrit à Mr. de Saint-Evremond, pour le prier de lui

executer ; capable de réussir dans les plus grands desseins par la conduite, de vaincre les plus grandes difficultés par la vigueur ; aussi moderé dans les Prosperités, que ferme & constant dans les Disgraces ; aimé & estimé dans son Armée, estimé & craint dans celle des ennemis ; plus sensible à la Gloire qu'à son Interêt particulier, plus touché de l'interêt général que de la Gloire.

LETTRE

A MONSIEUR

BARBIN (1).

JE vous suis fort obligé, Monsieur, de la bonne opinion que vous avez des Bagatelles qui me sont échapées, & qu'on a la bonté de nommer OUVRAGES. Si j'étois d'un âge où l'imagination m'en pût fournir de pareilles, telles qu'elles pourroient

lui envoyer ses Ouvrages ; ou du moins de lui marquer les Pieces qui étoient de lui, dans ce qu'on avoit imprimé sous son Nom, &c.

roient être, je ne manquerois pas de vous les envoyer : la beauté de l'Impreſſion les feroit valoir. Mais le peu d'eſprit que j'ai eu autrefois eſt tellement uſé, que j'ai peine à en tirer aucun uſage pour les choſes même qui ſont néceſſaires à la vie. Il ne s'agit plus pour moi de l'agrément; mon ſeul interêt, c'eſt de vivre. Vous me demandez que je vous faſſe ſavoir les choſes qui ſont de moi dans les petites Pieces qu'on a imprimées ſous mon Nom. Il n'y en a preſque point où je n'aye la meilleure part, mais je les trouve toutes changées, ou augmentées. Les *groſſes Cloches de Saint Germain de Prez*, que LUIGI *admiroit* (1), ne m'appartiennent ſûrement pas. C'eſt la premiere Addition qui me vient dans l'eſprit. LES CHARMES DE L'AMITIE', la longue LETTRE DE CONSOLATION à une Demoiſelle, les REFLECTIONS SUR LA DOCTRINE D'EPICURE, l'ELOQUENCE DE PETRONE, & quelques autres, dont il ne me ſouvient pas, ne m'ap-

(1) On avoit fourré cette ſottiſe ci dans les Réflexions SUR LES OPERA : Luigi *fut ravi d'entendre la premiere fois les groſſes Cloches de Saint-Germain des Prez.*

(2) Mr.

m'apartiennent en rien. Si j'étois jeune & bien-fait, je ne ſerois pas fâché qu'on vît mon Portrait à la tête d'un Livre : mais c'eſt faire un mauvais préſent au lecteur, que de lui donner la vieille & vilaine Image d'un homme de quatre-vingt-cinq ans. Les yeux me manquent; je ne puis ni lire ni écrire qu'avec beaucoup de peine ; vous m'excuſerez ſi je ne ſaurois vous donner une connoiſſance plus exacte de ce que vous me demandez.

EPITAPHE

De Mr. le Comte de GRAMMONT (2), *avec le* PORTRAIT *de l'*AUTEUR.

PASSANT tu vois ici le Comte de Grammont,
Le Héros éternel du vieux Saint-Evremond.
Suivre CONDE' toute ſa vie,
Et courir les mêmes hazards
Qu'il couroit dans le champ de Mars;
Des plus vaillans guerriers pouvoit faire l'envie.

Veux-

(2) Mr. le Comte de Grammont étant revenu d'une dangereuſe Maladie, cela donna occaſion à Mr. de Saint-Evremond de faire ſon EPITAPHE.

Veux-tu des talens pour la Cour?
Ils égalent ceux de la guerre:
Faut-il du mérite en Amour?
Qui fut plus galant ſur la terre?

Railler, ſans être médiſant,
Plaire, ſans faire le plaiſant;
Garder ſon même caractére,
Vieillard, Epoux, Galant, & Pere;
C'eſt le mérite du Héros
Que je dépeins en peu de mots.

Alloit-il ſouvent à Confeſſe?
Entendoit-il Vêpre, Sermon?
S'appliquoit-il à l'Oraiſon?
Il en laiſſoit le ſoin à la Comteſſe.

Il peut revenir un Condé;
Il peut revenir un Turenne;
Un Comte de Grammont en vain eſt demandé,
La nature auroit trop de peine.

APRE'S avoir lû l'EPITAPHE du Comte de Grammont, ſi tu as la curioſité de connoître celui qui l'a faite, je t'en donnerai le Caractére. C'eſt un Philoſophe également éloigné du ſuperſtitieux & de l'impie: un Voluptueux qui n'a pas moins d'averſion pour la débauche, que

que d'inclination pour les Plaiſirs; un Homme qui n'a jamais ſenti la néceſſité, qui n'a jamais connu l'abondance. Il vit dans une condition mépriſée de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font conſiſter leur bonheur dans leur Raiſon. Jeune, il a haï la diſſipation; perſuadé qu'il faloit du bien pour les commodités d'une longue vie: Vieux, il a de la peine à ſouffrir l'économie; croyant que la néceſſité eſt peu à craindre, quand on a peu de tems à pouvoir être miſerable. Il ſe louë de la nature; il ne ſe plaint point de la fortune. Il hait le crime; il ſouffre les fautes, il plaint le malheur. Il ne cherche point dans les Hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier, il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour s'en réjouir; il ſe fait un plaiſir ſecret de le connoître, il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres, ſi la diſcretion ne l'en empêchoit.

La Vie eſt trop courte, à ſon avis, pour lire toutes ſortes de Livres, & charger ſa mémoire d'une infinité de choſes aux dépens de ſon jugement: il ne s'attache point aux Ecrits les plus ſavans pour

aquerir la Science; mais aux plus sensés pour fortifier sa Raison : tantôt il cherche les plus délicats, pour donner de la délicatesse à son goût; tantôt les plus agréables, pour donner de l'agrément à son génie. Il me reste à vous le dépeindre tel qu'il est dans l'Amitié, & dans la Religion. En Amitié, plus constant qu'un Philosophe; plus sincere qu'un jeune homme de bon naturel sans expérience: à l'égard de la Religion,

De justice & de charité,
Beaucoup plus que de penitence,
Il compose sa Pieté:
Mettant en Dieu sa confiance,
Esperant tout de sa bonté;
Dans le sein de la Providence
Il trouve son Repos, & sa Felicité.



LET-

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

J'Ai reçû la feconde Lettre, que vous m'avez écrite, obligeante, agréable, fpirituelle, où je reconnois les enjoûmens de *Ninon*, & le bon-fens de *Mademoifelle de l'Enclos*. Je favois comment la premiere a vêcu ; vous m'apprenez de quelle maniere vit l'autre. Tout contribuë à me faire regreter le tems heureux, que j'ai paffé dans vôtre commerce, & à defirer inutilement de vous voir encore. Je n'ai pas la force de me tranfporter en France, & vous y avez des agrémens, qui ne vous laifferont pas venir en Angleterre. Madame de Bouillon vous peut dire que l'Angleterre a fes charmes, & je ferois un ingrat, fi je n'avouois, moi-même, que j'y ai trouvé des douceurs. J'ai appris, avec beaucoup de plaifir, que Monfieur le Comte de Grammont a recouvré fa premiere fanté, & aquis une nouvelle Dévotion. Jufqu'ici je me fuis contenté

groſſierement d'être homme-de-bien; il faut faire quelque choſe de plus, & je n'attens que vôtre exemple pour être Dévot. Vous vivez dans un Pays, où l'on a de merveilleux avantages pour ſe ſauver. Le Vice n'y eſt guére moins oppoſé à la mode qu'à la Vertu : pécher, c'eſt ne ſavoir pas vivre, & choquer la bien-ſéance autant que la Religion. Il ne faloit autrefois qu'être méchant, il faut être de plus mal-honnête homme, pour ſe damner en France préſentement. Ceux qui n'ont pas aſſez de conſideration pour l'autre vie, ſont conduits au ſalut par les égards & les devoirs de celle-ci. C'en eſt aſſez ſur une matiere, où la Converſion de Monſieur le Comte de Grammont m'a engagé: je la croi ſincere & honnête. Il ſied bien à un homme, qui n'eſt pas jeune, d'oublier qu'il l'a été. Je ne l'ai pû faire juſqu'ici; au contraire, du ſouvenir de mes jeunes ans, de la mémoire de ma vivacité paſſée, je tâche d'animer la langueur de mes vieux jours. Ce que je trouve de plus fâcheux à mon âge, c'eſt que l'eſperance eſt perduë; l'eſperance, qui eſt la plus douce des paſſions, & celle qui contribuë davantage à nous faire

vivre

vivre agréablement. Deſeſperer de vous voir jamais, eſt ce qui me fait le plus de peine : il faut ſe contenter de vous écrire quelquefois, pour entretenir une Amitié, qui a réſiſté à la longueur du tems, à l'éloignement des lieux, & à la froideur ordinaire de la Vieilleſſe. Ce dernier mot me regarde ; la nature commencera par vous à faire voir qu'il eſt poſſible de ne vieillir pas. Je vous prie de faire aſſûrer Monſieur le Duc de Lauzun de mes très-humbles ſervices, & de ſavoir ſi Madame la Maréchale de Crequi lui a fait payer cinq cens écus qu'il m'avoit prêtés, on me l'a écrit il y a long-tems ; mais je n'en ſuis pas trop aſſûré.

FRAGMENT D'UNE LETTRE A Mr. LE COMTE DE GRAMMONT.

JUSQU'ICI vous avez été mon HEROS, & moi vôtre PHILOSOPHE

nous partagions l'un & l'autre ces rares Qualités, présentement tout est pour vous; vous m'avez enlevé ma Philosophie. Je voudrois être mort, & avoir dit en mourant ce que vous avez dit dans l'agonie: *Comtesse, si vous n'y prenez garde, Dangeau vous escamotera ma Conversion* (1). On parle de ce beau Dit dans toutes les Cours de l'Europe ************.

Sur l'Amour de la Vie.

STANCES IRREGULIERES.

POUSSE' de son humeur guerriere,
Un Prince étendra sa frontiere,
Par des travaux, par des faits éclatans:
Etendre celle de ma vie
Par des conquêtes sur le tems;
C'est tout mon but, c'est toute mon envie.

Qu'un autre vante son crédit,
Ou sa valeur, & sa conduite;
Je ne connois plus de mérite
Que Santé, Bon goût, Appétit.

La

(1) Mr. le Comte de Grammont étant malade, le Marquis de Dangeau le vint voir de la part du Roi, pour lui dire qu'il faloit songer à Dieu; le Comte

La Santé que le ciel nous donne,
Eſt le plus cher préſent qui nous en ſoit venu;
Un Roi quitteroit ſa couronne
Pour le bonheur de vivre autant que j'ai vêcu.

Les diſcours que la Mort fait faire,
Se pratiquent utilement;
Et ceux qui les font, d'ordinaire
En vivent fort commodément.

Vient-on à ſon heure derniere?
Approche-t-on du monument?
Pour le Conſolateur, ce n'eſt pas une affaire?
Un trépas en éloignement
Fait une impreſſion legere;
Mais le mieux conſolé regarde triſtement
Le paſſage fâcheux autant que néceſſaire.

On a beau lui repréſenter
Les ſottes Vanités du Monde;
Rien ne ſauroit l'en dégoûter:
Des vrais Biens dont le Ciel abonde
Aucun ne ſauroit le tenter.

Il voudroit pouvoir laiſſer prendre
Le bon-heur qu'on lui vient offrir,

A

Comte ſe tournant alors du côté de Madame la Comteſſe ſa Femme, lui dit le Bon-mot dont Mr. de St. Evremond le felicite.

A celui qui le fait entendre,
Et fait si bien en discourir.

Un Pere de ma connoissance
Prêchoit qu'il faloit tout souffrir;
Ne refuser croix, ni potence,
Etre toûjours prêt à mourir.

On entr'ouvrit une fenêtre,
Par où le vent de nord sur lui pouvoit venir;
Il maudit mille fois le traitre,
Le malheureux qui l'avoit faite ouvrir.

J'ai vû mourir plus d'une Sainte
Qui sentant la mortelle atteinte,
Demandoit de bon cœur à Dieu
Quelque tems pour pleurer ses péchez en ce lieu.

D'une vapeur simple & legere,
Un célébre Docteur croit mourir aujoud'hui,
Qui rit du même mal qu'un autre a comme lui,
Au moment qu'il en fait sa plus grande misere.

J'ai vû souvent de braves gens
Exposer follement leur vie,
Qui mourant avoient bien envie
De vivre sage & prudens.

Vivre près de cent Ans est une belle chose;
Il est certain respect que le long âge impose:

J'ai

J'ai l'âge; & du respect en tout pays reçû
Je ne me suis pas apperçû.

Toute personne qui me gronde (1)
Devroit pourtant me traiter mieux;
C'est un beau poste dans le monde
Que d'être le Doyen des Hommes les plus vieux.

Sans besoin du secours de la Philosophie,
Dont on fait trop d'honneur au vieux Saint-Evremond;
Il feroit fort content s'il achevoit sa vie
Comme a pensé mourir le Comte de Grammont.

LETTTRE A Mr. LE MARQUIS DE SAISSAC,

Au nom de Madame la Duchesse MAZARIN.

IL faut commencer ma Lettre par des Remercîmens, & vous dire en peu de paroles, que je vous suis extremement obli-

(1) Madame Mazarin.

obligée du soin que vous prenez de mes interêts. Cela mérite bien que je vous déclare avec franchise les véritables sentimens que j'ai sur mon retour. J'ai les mêmes que j'ai toûjours eûs; c'est de pouvoir payer mes Dettes, pour avoir la liberté de sortir d'Angleterre. Voilà mes intentions pour le retour. Si vous aviez eu la curiosité de savoir l'état de mes Affaires; je vous aurois dit qu'il n'a jamais été si mauvais qu'il est présentement. Je continuë à vivre d'emprunts; & le plus grand mal, c'est que je ne voi pas le moyen d'emprunter davantage. Je sai bien qu'il ne tiendroit pas à vos diligences que je ne fusse soulagée. Vous n'avez pas pû faire plus que vous avez fait, vous m'en laissez l'obligation, sans que j'en reçoive le soulagement.

L'Avocat de Monsieur Mazarin (1) manque de bonnes raisons: mais il répare la foiblesse de son discours, par le bon tour qu'il y donne. Il faut avouër qu'il est délicat en raillerie. Nôtre Ami commun Monsieur de Saint-Evremond aime tant le Ridicule, qu'il se plaît même à celui qu'on lui donne. *Il ne sait pas*, dit-il,

(1) Mr. Erard.

il, *si l'Avocat a eû plus de plaisir de le donner, que lui de le recevoir; étant aussi ingénieusement tourné qu'il est*. Toute malice qu'on exerce, fût-ce contre lui-même, lui est agréable: beau naturel, qui s'est maintenu dans sa pureté quatre-vingt-ans!

Je retourne sur la fin de ma Lettre aux Complimens que je vous ai faits en la commençant. Je vous prie de croire que je serai toute ma vie sensible à vôtre Amitié, & reconnoissante des plaisirs que vous m'avez faits.

BILLET

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

VOus m'avez commandé d'écrire à Monsieur de Saissac; & j'ai écrit: vous m'avez commandé d'*écrire en Normand*; je m'en suis si bien aquitté, que je défie Monsieur de Saissac de connoître si vous vous loüez de ses diligences, ou

si vous vous plaignez qu'il se soit contenté de vous donner des soins inutiles, quand vous pouviez attendre des effets de ses promesses. Mille complimens, s'il vous plaît, à Monsieur le Duc de Saint-Albans. Mon petit CONCERT est achevé : s'il le croit digne de son Cabinet, je le ferai copier ; à ses dépens s'entend. Je suis le premier Auteur en Prose, Vers, & Musique, qui se ruïne en Copistes. Il faut que mes Ouvrages ne vaillent pas grand' chose.

****

A LA MEME.

LE Mouton de Windsor cede au Mouton de Bath,
C'est la décision d'Hortence ;
Bath aura donc la préference,
Windsor ne le sauroit disputer desormais :
Et la chose en est si certaine,
Que Monsieur le Duc de Nevers
Pourroit vous nommer dans ses Vers
Des Bons-goûts d'aujourd'hui la Métropolitaine.

Vôtre

(1) Après que le Roi Guillaume eût repris Namur en 1695, plusieurs personnes se divertirent en

An

Vôtre Mouton sera donc servi à l'exclusion de tout autre. Mes dîners sont dîners d'avanture, qui ressemblent fort à ceux des Théatins, qui se mettent à table sans savoir s'ils auront dequoi manger. Ces Repas de la Providence ne laissent pas quelquefois d'être bons, par le soin de ceux qui apportent. Si vous voulez du Fruit, apportez-en: du Vin, j'en ai de bon. Vous tiendrez lieu de toutes choses : les conviés seront trop heureux de vous voir ; & moi le premier, qui mets tout mon bonheur dans une vûë si précieuse. Il ne pleut que Parodies (1). La derniere que je vous ai envoyée est peut-être celle dont Mylord Montaigu vouloit parler. Pour l'autre, *je ne veux point ecrire contre ce ui qui peut proscrire :* vous savez assez les Anciens & les Modernes pour entendre ce Dit-là, & en faire l'aplication.

RE-

Angleterre, aussi bien qu'en Hollande, à parodier l'Ode que Mr. Despreaux avoit faite sur la prise de cette Place par le Roi de France en 1692.

REPONSE AU PLAIDOYE' DE Mr. ERARD,

Pour Monsieur le Duc MAZARIN, *contre Madame la Duchesse son Epouse* (1).

PREFACE (2).

Il n'est pas honnête d'entrer dans le secret des Familles; beaucoup moins d'exposer au jour ce qui se passe entre une Femme & un Mari. Mais puis que Monsieur Mazarin a bien voulu le déclarer au Grand Conseil, & Monsieur Erard son Avocat le faire imprimer; il n'étoit pas juste que le Monde n'écoutât qu'une Partie : & la RE'PONCE AU PLAIDOYE' *m'étant tombée entre les mains, j'ai crû la devoir donner au Public pour le faire Juge des Raisons. J'espere qu'après les avoir examinées, on trouvera Madame Ma-*

(1) On trouvera le PLAIDOYE' *de Mr. Erard* dans le ME'LANGE CURIEUX *des meilleures Pieces attribuées à Mr. de St. Evremond.*

(2) Cette PREFACE n'est pas de Monsieur de Saint-Evre-

Mazarin digne d'un autre Sort, & d'un autre Epoux.

Si Monsieur le Duc Mazarin s'en étoit tenu aux froideurs, aux secheresses, aux duretés, Madame Mazarin se seroit contentée de pleurer son malheur en secret; esperant de le pouvoir ramener par sa constance à souffrir, & par sa douceur à lui complaire: mais s'étant porté à des excès qui lui ôtoient tout repos, & à une dissipation qui ruinoit entierement la Famille elle a cherché des remedes qui pûssent conserver son bien, & sa Liberté.

Les Parens ont agi, les Directeurs s'en sont mêlés, l'Autorité du Roi est intervenuë, rien n'a pû persuader, rien n'a pû reduire Monsieur Mazarin: faloit-il que l'Epouse fût éternellement assujettie aux caprices, aux enthousiasmes, aux fausses Revélations de l'Epoux?

C'est ce que Monsieur Erard a soûtenu avec autant d'injures que de calomnies: voici quelques Passages du Plaidoyé, qui feront connoître l'esprit furieux de l'Avocat.

Les affaires d'Angleterre sont venuës à un point, qu'il n'a plus été permis ni à un François, ni à un Catholique, ni à un homme de bien de demeurer à Londres. Si Madame Mazarin, *ajoûte-t-il*, avoit eu quelque attachement pour le Roi (Jaques), & la Reine, & quelque reconnoissance de leurs bontés; si elle avoit seulement eu les sentimens d'honneur, & de Reli-

Evremond; mais comme il l'a retouchée, & qu'elle est d'ailleurs assez curieuse, on a jugé à propos de la conserver. Voyez la VIE *de Mr de St. Evremond*, sur l'année 1689

Religion qu'elle devroit avoir pris auprès d'eux; auroit-elle pû voir sans horreur l'Usurpateur de leurs Etats, & le Destructeur de nôtre Foi établir sa Tyrannie sur le débris de leur Thrône légitime, & sur les ruïnes de la veritable Religion?

Dans un autre endroit:

A moins qu'un beau zele ne fit chercher à Madame Mazarin une glorieuse palme, & ne lui fit concevoir une sainte ambition d'être immolée par cette Nation farouche.

Mais enfin, comment prétendra-t-on encore faire servir les noms du Roi & de la Reine d'Angleterre, à excuser l'évasion & l'absence de Madame Mazarin..... maintenant qu'on la voit offrir au Prince d'Orange le même encens qu'elle leur offroit; mais avec tant de bassesse & d'indignité, qu'il y avoit d honneur pour elle à les révérer.

Et à la fin de son Plaidoyé:

Quelle excuse peut avoir à présent Madame Mazarin? Le Prince d'Orange est-il son parent? Tous ces Joueurs, ces Libertins, ces Presbyteriens, ces Episcopaux, ces Trembleurs; en un mot ces gens de toutes Religions, horsmis la bonne, dont sa maison est remplie, sont-ils ses parens?

Il faudroit transcrire le Plaidoyé, si on vouloit citer tout ce qu'il dit injurieusement contre Madame Mazarin, & contre la Nation Angloise.

Monsieur Mazarin ne sçauroit nier qu'il n'ait fourni un sujet de Séparation légitime: mais il se vante de n'avoir rien oublié pour procurer la Réünion; & il est certain qu'il en a envoyé même

me les Articles. Le premier, & sur quoi roulent presque tous les autres;

Rien par condition, tout par amitié.

Dans les difficultés, qui ne manqueront pas de survenir, l'éclaircissement aussi-tôt.

Copier le meilleur ménage du Royaume; modelle, sur lequel il faudra régler le nôtre.

Ne donner jamais au public le détail de nos Affaires domestiques: encore moins aux curieux, ce qu'il y a de plus secret; mais leur dire en peu de mots, que le raccommodement s'est bien passé.

Monsieur Mazarin ne se contentant pas d'avoir réglé l'Epouse & l'Epoux, a voulu faire des Réglemens *qui fussent observés dans toutes ses Terres, sans considerer la Jurisdiction des Evêques, ni l'Autorité des Gouverneurs. Il a commencé par les Affaires Ecclésiastiques, qui doivent aller devant les Civiles avec raison. Comme ces Articles sont imprimés, on en parlera en gros seulement.*

Il apporte le bon ordre dans les Confrairies, où il s'est glissé, *dit-il*, beaucoup d'abus.

Il prescrit aux Curés leur devoir dans les Messes parochiales, & particulierement dans les Prônes: Vêpres & Complies *ne sont pas oubliées; il touche légerement le* Sermon.

Passant de-là à quelques Régles pour les Seculiers; il veut qu'un Apoticaire ou son Garçon qui portera un Remede soit habillé décemment, & que le Malade prêt à le recevoir garde en se tournant toute la modestie qu'il pourra.

Il défend aux Femmes de tirer les Vaches, &c.

& de filer au Rouët, à cause d'un exercice des Doigts, & d'un mouvement du Pied, qui peuvent donner des Idées malhonnêtes.

Il demande une grande pureté aux Bergeres qui conduisent les Moutons; plus grande aux Bergers qui gardent les Chevres.

Pour les Pastres, tant ceux qui ont les Taureaux, que ceux qui leur menent les Vaches, ils doivent détourner les yeux de l'Expedition; après laquelle on procedera au Payement, selon la Taxe qu'il y a mise.

Ayant de grandes Terres en plusieurs Provinces, il y va lui-même pour faire observer ses Réglemens; *& comme ils sont mal reçus par tout, il achete bien cherement l'obéïssance à ses ordres. L'attirail de ses Confrairies, l'équipage de ses Dévots errans, moitié Ecclesiastiques, moitié Seculiers, feroient en Asie une Caravane assez nombreuse; & ce n'est pas la maniere de se ruiner la moins magnifique qu'il ait trouvée. Cela suffiroit pour justifier la Séparation de Madame Mazarin; ne laissez pas d'entendre son Avocat.*



RE-

(1) Monsieur de Saint-Evremond fit cette Réponse sur les Mémoires que Madame Mazarin lui avoit

RÉPONSE
AU PLAIDOYÉ
DE MR. ERARD, &c(1).

C'EST une chose assûrée, Messieurs, qu'on ne va point tout d'un coup à l'Impudence. Il y a des degrés par où l'on monte à l'audace de dire & de soûtenir les grands Mensonges. La Verité n'a besoin ni d'instructions, ni d'essais. Elle est née, pour ainsi dire, avec nous: à moins que de corrompre son naturel, on est veritable. Jugez, Messieurs, combien il a falu d'art, d'étude, d'exercice à Monsieur Erard, pour arriver à la perfection du talent qu'il s'est donné. Que de verités déguisées, de suppositions, de faits inventés il a falu, pour former la capacité de ce grand homme!

Dire que Monsieur de Nevers accompagna Madame sa Sœur jusqu'au premier relais; ce qu'il ne fit point: que Madame Ma-

avoit donnés. Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1689.

Mazarin emporta de riches ameublemens, & beaucoup de vaiſſelle d'argent; elle qui n'a jamais eu aux Pays etrangers ni meubles, ni argent, ni pierreries, ſi vous en exceptez un ſimple Collier qu'elle portoit ordinairement en France: dire qu'elle a demeuré dans les Etats du Roi d'Eſpagne, où elle ne fit que paſſer en pleine paix par la néceſſité du Voyage: qu'elle a ſcandaliſé tous les Couvens où elle a été, quoi qu'on l'ait vûë cherie & honorée de Madame de Chelles, de Madame du Lis, & de toutes les Supérieures des Maiſons où elle a vécu: que ſa Penſion en Angleterre a été donnée en conſéquence d'un argent dû à Mr. le Cardinal; Dette, que les deux Rois ont toûjours traitée de chimerique, & de ridicule: inventer cent faits de cette nature-là, déguiſer, feindre, ſuppoſer, ont été comme les degrés par où Monſieur Erard a monté à la hardieſſe de ſon Eloge pour Monſieur le Duc, à l'impudence de ſes Calomnies contre Madame la Ducheſſe Mazarin.

Si tant de loüanges, tant d'opprobres ne ſont pas formés dans vôtre eſprit, dites nous, Monſieur Erard, qui a pû vous inſtruire des Vertus de Monſieur Mazarin?

tin? Eſt-ce dans la Cour, dans les Provinces, dans les villages, qu'on vous en a donné de ſi belles notions? Qui vous a inſtruit des méchantes qualités de Madame Mazarin? Eſt-ce à Paris, à Rome, à Veniſe, à Londres, qu'on vous les a déclarées. Je puis vous donner de meilleures lumieres ſur tous les deux; & pour empêcher que vous ne retombiez dans l'erreur, je vous dirai charitablement que Monſieur Mazarin ſe fait mépriſer où il eſt, & où il n'eſt pas; que Madame Mazarin eſt eſtimée par tout où elle a été, par tout où elle eſt.

Mais en quel Pays étiez-vous, ou dans quelle obſcurité paſſiez vous la vie, pour ignorer comment ſe fit le Mariage de Monſieur Mazarin? Monſieur le Cardinal au commencement de ſa maladie, voulut examiner le mérite de nos Courtiſans, pour en trouver un à ſon gré, digne d'épouſer ſa belle Niéce, & capable de ſoûtenir l'honneur de ſon Nom. Comme il lui reſtoit encore quelque vigueur, il n'eût pas de peine à réſiſter aux Vertus qui ſe trouvoient avec peu de bien; mais ſon mal augmentant tous les jours, & ſon jugement diminuant avec ſes forces,

ces, il ne réſiſta point à la fauſſe opinion qu'on avoit des Richeſſes de Monſieur Mazarin. Voilà, Monſieur Erard, voila ce noble & glorieux choix de Monſieur le Cardinal; choix, à parler ſerieuſement, qui faillit à ruïner ſa réputation, malgré tout le mérite de ſa vie paſſée. Là ſe perdit le reſpect des Courtiſans; là les plus retenus ſe laiſſerent aller aux railleries; & des Miniſtres étrangers ecrivirent à leur Maîtres, qu'il ne faloit plus compter ſur ſon Eminence, après le Mariage ridicule qu'elle avoit fait.

Quelque averſion que vous puiſſiez avoir pour les verités, faites-vous la violence d'écouter celles que je vais dire de Monſieur Mazarin. Vous ne ſauriez avoir plus de répugnance pour les verités, que j'en ai pour les menſonges; cependant il m'a falu écouter ceux que vous avez dits ſur le ſujet de Madame Mazarin avec autant de méchanceté que d'impudence.

A la Mort de Monſieur le Cardinal, les Courtiſans, qui ne connoiſſoient pas encore la délicateſſe du goût du Roi, appréhenderent que Monſieur Mazarin ne fût heritier de la faveur, comme des biens & du nom de ſon Eminence. On a ouï

dire

dire à Monſieur de Turenne, que " s'il „ voyoit cette indignité-là, il quitteroit „ la France avec la même facilité qu'il „ l'avoit quittée autrefois, pour aller ſer- „ vir Monſieur le Prince." Le Maréchal de Villeroi, qui devoit mieux connoître le diſcernement de Sa Majeſté, pour avoir été ſon Gouverneur, ne laiſſoit pas d'avoir ſes appréhenſions. Le Maréchal de Clerembaut, qui s'étoit ſignalé à rendre ce Mariage ridicule, fut allarmé : mais Monſieur Mazarin, plus dans leurs interêts que dans les ſiens, demeura ſeulement à la Cour autant de tems qu'il lui en faloit pour ſe décrier, & donner au Roi le judicieux mépris qu'il a conſervé pour ſa perſonne.

Toutes les craintes néanmoins ne furent pas levées : on eut peur que le Maréchal de la Meilleraye, qui avoit tenu dans ſon tems le premier poſte à la guerre, ne ſervît d'exemple à ſon fils pour s'y donner la plus grande conſideration. Monſieur Mazarin étoit trop homme de bien pour laiſſer le monde dans cette erreur. Il renonça à la Guerre, comme il avoit fait à la Cour; & vous m'avouërez, Meſſieurs, que ce ne fut pas la choſe la moins ſage de ſa vie.

Il

Il ne lui restoit que trop de quoi se faire considerer. Les Charges, les Gouvernemens, les Richesses, en quoi il surpassoit tous les sujets de l'Europe, lui attiroient assez de respect; mais il s'en défit, comme de choses superfluës, en Philosophe; ou comme de vanités dangereuses au salut, en Chrétien. De quelque maniere que ce fût, il ne se laissa rien d'un amas si précieux à l'égard des hommes. De mille raretés, que l'opulence & la curiosité avoient amassées; d'un nombre infini de Tableaux, de Statuës, de Tapisseries, il n'y eut rien qui ne fût défiguré (1), ou vendu: de toutes les Charges, Monsieur Mazarin n'en conserva aucu-

(1) Mr. Mazarin, dans un transport de son Fanatisme, mutila les Statuës du Palais Mazarin, que le Cardinal Mazarin avoit ramassées de tous côtez avec des dépenses & des soins immenses. Voyez le *Factum pour Madame Mazarin* &c. dans le *Mélange curieux des meilleures Pieces attribuées à Mr. de St. Evremond.* M. Ménage fit à cette occasion une Epigramme Latine qui n'a point vû le jour, & qui merite d'être conservée. La voici.

Phidiacas toto Statuas collegerat orbe
Cui paces fecit Julius, orbis Amor.
Et dudum has Juli servabat porticus ingens
Invidiosa tuis, Regia, porticibus.

Mar-

aucune; de tous les Gouvernemens, il ne garda que celui d'Alſace, où il ſavoit bien qu'on l'empêcheroit de commander. Enfin, Meſſieurs, de vingt Millions que Madame Mazarin lui avoit apportés, on a honte de nommer le peu qui reſte; & la ſeule raiſon qu'il en a donnée, c'eſt qu'en conſcience il ne pouvoit pas garder des biens mal aquis. Ils n'étoient pas *mal aquis*, Meſſieurs; ils ne l'étoient pas: la Couronne défenduë contre tant de forces au dedans, & tant de puiſſance au dehors, en avoit fait l'aquiſition, que la juſtice & la liberalité du Roi ont confirmée; mais ces avantages-là ont été auſſi mal laiſſés, que

Mancinæ conjux, hæres Armandus Iüli,
Dùm nullis tectas veſtibus eſſe videt.
Frangendas mandat famulo qua parte tenellas
Ad venerem mentes poſſe movere putat.
Marmore frigidior, Statuis taciturnior ipſis
Horret ad hæc famulus juſſaque dura fugit.
Iratâ Armandus dextrâ capit ociùs enſem,
Nec mora, quod fieri juſſerat, ipſe facit.
Enſe, pedes Thetidis, Junonis brachia, dextram
Palladis, & totam dedecorat Venerem;
Fit pulvis, Divum Patri qui pocula miſcet,
Non parcit formæ, parve Cupido, tua.
Et tu privignum Phædræ, Mancina, movere
Quæ potes, Armandi ad tecta redire velis?

que mal gardés. La Mémoire de Monsieur le Cardinal est responsable du mauvais choix qu'il fit de Monsieur Mazarin, & Monsieur Mazarin du méchant usage qu'il a fait de ces grands biens.

Epargnons à Madame Mazarin la douleur d'entendre un plus long discours sur cette dissipation: épargnons à Monsieur Mazarin le honteux souvenir de la maniere dont il a tout dissipé. Triste condition à Madame Mazarin d'avoir à souffrir la dissipation de ses richesses; plus triste d'avoir toûjours le dissipateur devant les yeux! Voila comment se passoient les malheureuses journées de Madame Mazarin. Elle attendoit le repos des nuits, qui ne se refuse pas aux miserables, pour suspendre le sentiment de leurs maux ; mais ce soulagement n'étoit point pour elle. A peine ses beaux yeux étoient fermés, que Monsieur Mazarin, qui avoit le Diable présent à sa noire imagination ; que cet aimable Epoux éveilloit sa bien-aimée pour lui faire part. . . . . . vous ne devineriez jamais, Messieurs; pour lui faire part de ses Visions nocturnes. On allume des flambeaux, on cherche par tout; Madame Mazarin ne trouve de Phantôme que

celui

celui qui avoit été auprès d'elle dans ſon lit. Sa Majeſté fut traitée plus obligeamment : elle eut la confidence des Révélations, des lumieres divines que le commerce ordinaire de Monſieur Mazarin avec le Ciel, lui avoit données. Le monde eſt pleinement informé des Révélations ; & puis que Monſieur l'Avocat a tant fait valoir la Dévotion qui a mérité cette grace, je vous ſupplie, Meſſieurs, d'avoir la patieuce d'en écouter quelques effets; ils ſont ſinguliers & dignes de votre attention.

Dans le tems que Monſieur Mazarin recherchoit Mademoiſelle Hortence, il donna un Billet de cinquante mille Ecus à Monſieur de Frejus (1), à condition qu'il le ſerviroit dans ce mariage, qu'avec raiſon il ſollicitoit ſi ardemment. Le Mariage ſe fit, où Monſieur de Frejus eut beaucoup de part : mais comme il n'étoit ni facile, ni honnête à un Prélat de ſe faire payer d'une promeſſe de cette nature-là, il la rendit à Monſieur Mazarin, ſe fiant plus à ſa parole qu'à ſon Billet. Quel-

(1) Zongi Ondedei, Evêque de Frejus, Créature du Cardinal Mazarin.

Quelque tems après cette générosité, Monsieur l'Evêque eut besoin d'argent, pour l'établissement de ses neveux & en demanda à Monsieur Mazarin, qui faisant violence à son bon naturel, refusa de le payer; instruit par son Directeur, qu'acheter le Sacrement de Mariage eût été une Simonie plus criminelle pour lui, que celle d'acheter l'Episcopat pour un Evêque.

Voyez, Messieurs, la bonne & delicate Conscience de Monsieur Mazarin: Monsieur de Frejus, tout Evêque qu'il étoit, eût reçu l'argent sans avoir égard à la Simonie; Mr. Mazarin simplement Laïque, fit scrupule de le donner, & religieusement ne le donna pas!

Voici un autre exemple qui confirmera l'opinion qu'on a de sa Pieté. Monsieur Mazarin avoit un Procès très-important, dont il pouvoit sortir avec avantage

(1) Après ces mots, *ni d'un scrupule si tendre & si délicat*, M. de St. Evremond avoit ajouté à la marge de mon exemplaire : *il n'eut pas moins d'horreur de l'inceste, qu'il en avoit eu de la Simonie: cas de Conscience, inconnus jusqu'alors aux Casuistes les plus éclairés*: ensuite n'étant pas content de cette addition, il l'effaça. Et en effet, comme on plaide

tage par accommodement; il répondit à ceux qui le propoſoient, que *nôtre Seigneur n'étoit point venu au monde pour y apporter la paix; que les controverſes, les diſputes, les procès étoient de Droit divin, & les Accommodemens d'Invention humaine: que Dieu avoit établi les Juges, & n'avoit jamais penſé aux Arbitres; ainſi qu'il étoit réſolu de plaider toute ſa vie, & de ne s'accommoder jamais:* parole, qu'il a Chrétiennement gardée, & qu'il gardera toûjours.

La Pudeur ne me permet pas, Meſſieurs, de vous expliquer le ſujet de ſon Voyage en Dauphiné, pour conſulter Monſieur de Grenoble: je vous dirai ſeulement qu'on n'a jamais entendu parler d'un Cas de Conſcience ſi extraordinaire, ni d'un ſcrupule ſi tendre & ſi délicat. (1).

Mais voici le chef-d'œuvre de Monſieur

plaide ici la Cauſe de Madame Mazarin devant ſes Juges, il n'étoit guere poſſible d'expliquer ce nouveau genre d'*Inceſte*; mais, peut-être, qu'il y auroit de l'affectation à ne pas le faire entendre dans un Commentaire. Voici donc le fait en deux mots. Le Marquis de Richelieu ayant demandé en mariage la fille de Mr. Mazarin, celui-ci ſe reſſouvint qu'é-

ſieur Mazarin en Dévotion : il a fait nourrir un des Enfans de Madame de Richelieu avec défenſe expreſſe à la nourrice de lui donner à teter les Vendredis & les Samedis, pour lui faire ſuccer au lieu de lait, le ſaint uſage des mortifications & des jeûnes.

Voila, Meſſieurs, la Dévotion de Monſieur Mazarin, dont ſon Avocat n'a pas eu honte de faire l'éloge ; Dévotion, qui ſert aux Refugiés pour s'opiniâtrer dans leur créance : mais les Catholiques ſe moquent auſſi bien qu'eux d'une pieté ridicule ; & vous, Meſſieurs, qui en avez une ſi ſolide, ne la deſapprouvez pas moins que les Proteſtants.

Le premier malheur de l'Homme, c'eſt d'être privé du ſens, dont il a beſoin dans la ſocieté humaine : le ſecond, c'eſt d'être obligé de vivre avec ceux qui ne l'ont pas

qu'étant jeune il avoit eu des habitudes de Non-conformité avec le Duc de Richelieu ſon Pere, & s'imagina que leurs enfans ſe trouvoient par là dans un degré de conſanguinité qui ne leur permettoit pas de s'épouſer. C'eſt ſur un Cas de Conſcience ſi ſingulier, qu'il alla conſulter les Evêques de Grenoble & d'Angers, l'Abbé de la Trape, &c. Mais ſa fille n'attendit pas que ſes doutes fuſſent éclaircis. *Le Marquis de Richelieu*, dit Madame de Sevigny

pas. Ces deux calamités ſe ſont trouvées pleinement dans le Mariage infortuné de Monſieur & de Madame Mazarin. Monſieur Mazarin a de ſa nature un éloignement ſi grand de la raiſon, qu'il lui eſt comme impoſſible d'être jamais raiſonnable : ſeule excuſe que ſes amis, s'il en a, pourroient nous donner de ſa conduite. Madame Mazarin a reçû de ſa mauvaiſe fortune la contrainte de demeurer avec Monſieur Mazarin. Le ſupplice du vivant attaché avec le mort, n'eſt pas plus cruel que celui du ſage lié néceſſairement avec ſon contraire ; & c'eſt la cruauté que Madame Mazarin a été obligée de ſouffrir pendant cinq ans. Obſédée le jour, effrayée la nuit ; fatiguée de voyages ſur voyages faits mal-à-propos ; aſſujettie à des ordres extravagans & tyranniques ; ne voyant que des obſervateurs, ou des

vigny au Comte de Buſſy dans une Lettre du 23. Decembre 1682, *a enlevé Mademoiſelle de Mazarin. Elle court avec ſon Amant, qui, je croi, eſt ſon mari, pendant que ſon pere va conſulter à Grenoble, à la Trape & à Angers, s'il doit marier ſa fille. Le moyen de ne pas perdre patience avec un tel homme!* Voyez les LETTRES du Comte de Buſſy Rabutin, Tome IV. p. m. 173.

des ennemis; & ce qui eſt le pire dans les conditions infortunées, malheureuſe ſans conſolation. Toute autre ſe ſeroit défenduë de l'oppreſſion, par une réſiſtance déclarée: Madame Mazarin voulut échaper ſeulement à ſes malheurs, & aller chercher au lieu de ſa naiſſance avec ſes Parens, la ſûreté, & le repos qu'elle avoit perdu.

Tant qu'elle a été à Rome, on l'a vûë honorée de tout ce qu'il y avoit d'illuſtre & de grand; revenuë en France, elle obtint du Roi une Penſion pour ſubſiſter, & un Officier de ſes Gardes pour la conduire ſûrement hors du Royaume, où elle ne pouvoit, ni ne vouloit demeurer. Après tant d'agitations elle établit ſa retraite à Chambery, où elle paſſa trois Ans tranquillement dans les Réflexions & dans l'Etude; au bout deſquels elle vint en Angleterre, par la permiſſion de Sa Majeſté. Tout le monde ſait la conſideration que le Roi Charles & le Roi Jaques ont eu pour elle: tout le monde ſait les graces qu'elle en a reçuës; graces purement attachées à ſa perſonne, ſans aucune relation à la dette de Monſieur le Cardinal. C'eſt donc aux ſeuls bienfaits de

leurs

leurs Majeſtés que Madame Mazarin a dû les moyens de ſubſiſter; car ſon Epoux, auſſi juſte & charitable que dévot, lui a fait ôter la Penſion que le Roi de France lui avoit donnée.

Que vous agiſſez peu Chrétiennement, Monſieur Mazarin, vous qui ne parlez que de l'Evangile! Les vrais Chrétiens rendent le bien pour le mal; vous laiſſez mourir de faim une Femme qui vous a apporté plus de bien en mariage, que toutes le Reines de l'Europe enſemble n'en ont apporté aux Rois leurs Epoux. Les vrais Chrétiens pardonnent les injures qu'on leur fait; vous ne pardonnez pas les outrages que vous faites. Une perſecution en attire une autre; par une hummeur qui s'aigrit, par un eſprit qui s'irrite en faiſant le mal, vous augmentez la perſecution à meſure que vous perſecutez. N'étoit-ce pas aſſez de laiſſer Madame Mazarin ſan aucun bien pendant vôtre vie? Faloit-il ſonger à la rendre miſerable après vôtre mort? Faloit-il chercher des précautions contre la fin de ſes malheurs, quand vous ne ſerez plus en état d'en pouvoir jouïr?

Ne penſez pas qu'il ſuffiſe à votre Avo-

cat d'avoir toûjours à la bouche, *l'auguste & vénérable nom d'Epoux, le sacré nœud de Mariage, le lien de la Societé Civile :* nous avons pour nous Monsieur Mazarin contre l'Epoux; nous avons ses méchantes qualités contre ces belles & magnifiques expressions. Nôtre premier engagement est à la Raison, à la Justice, à l'Humanité; & la qualité d'Epoux ne dispense point d'une obligation si naturelle. Quand le Mari est extravagant, injuste, inhumain, il devient Tyran, d'Epoux qu'il étoit, & rompt la Societé contractée avec sa Femme. De droit la Séparation est faite: les Juges ne la font pas; ils la font valoir seulement dans le public par une solemnelle déclaration. Or que Monsieur Mazarin n'ait pleinement les qualités qui font ce Divorce; il n'y a personne qui en puisse douter. Son humeur, son procedé, sa conduite, toutes ses actions le prouvent. La difficulté seroit d'en trouver une qui ne le prouvât pas; & Monsieur Erard a beau la chercher, Messieurs, il ne la trouvera point. Il dira que Monsieur Mazarin est Dévot; je l'avouë: mais sa Dévotion fait honte aux plus gens de bien : il dira qu'il jeûne, qu'il

qu'il se mortifie; il est certain: mais le tourment qu'il donne aux autres lui fournit plus de douceur, que son austerité ne lui fait de peine. S'abstenir de nuire, s'empêcher de faire du mal, seroit une abstinence agréable à Dieu, & utile aux hommes. Mais la mortification de Monsieur Mazarin en seroit trop grande, & sans une grace extraordinaire du Ciel il ne la pratiquera jamais.

Monsieur Erard descendra peut-être de la Religion à la Morale, & parlera de sa Liberalité; nous opposerons son Avarice en toutes les choses honnêtes, à sa Prodigalité en ce qui n'est pas permis. Pour mieux dire, il ne donne point, il dissipe; il ôte à sa Femme, à ses Enfans ce qu'il abandonne aux étrangers. Les vertus changeroient de nature entre ses mains, & deviendroient plus condamnables que les vices. Plût à Dieu, Messieurs, que nous eussions besoin de faux vices, comme en a Monsieur *Erard* de fausses vertus! Pour nôtre malheur nous n'avons que trop de méchantes qualités veritables à vous alleguer. Des Procès mal fondés avec les Voisins; des Inimitiés sans retour avec les Proches; un trai-

tement tyrannique aux Enfans; une persecution éternelle à la Femme, sont les funestes & incontestables preuves de ce que nous soûtenons.

Pour Monsieur Erard, après avoir négligé toutes verités comme basses, grossieres, indignes de la délicatesse de son esprit; après avoir usé sa belle imagination à inventer & à feindre, à donner la couleur des vertus aux vices, l'apparence des vices aux vertus; rebuté enfin du mauvais succès de ses artifices, il a recours à des Loix éteintes, dont il veut rétablir l'autorité; il a recours à la vieille & ridicule Novelle de Justinien: belle ressource à un Avocat de si grande réputation!

La voici, Messieurs, cette Loi menaçante & redoutable à la Societé humaine; cette Novelle qui ôte aux honnêtes gens la plus douce consolation de la vie, par la punition d'un commerce tout raisonnable, & tout innocent:

Si une Femme mange avec des Hommes, sans la permission de son Mari, elle déchoit de ses Droits; elle n'a plus de part à ses Conventions matrimoniales.

Heureusement la Novelle n'a point de lieu dans les Etats où l'on vit présente-

ment;

ment : il n'y auroit point de Femmes aux Pays-Bas, en France & en Angleterre, qui ne perdiſſent leur Dot, ſi la bonne Loi avoit conſervé quelque crédit. Je m'étonne que pour faire voir une plus grande Connoiſſance de l'Antiquité, Monſieur Erard ne vous ait menez du tems de Juſtinien à celui de Romulus, où les Maris & les Peres ne revenoient jamais à la maiſon ſans baiſer leurs Femmes & leurs Filles, pour ſentir à leur haleine ſi elles avoient bû du vin ; & en ce cas, on puniſſoit le mal que le vin pouvoit cauſer, encore que le mal ne fût pas fait.

J'avouë que les Loix autoriſent fort les Maris, mais il n'y avoit pas de MAZARINS lors qu'on les fit : s'il y en avoit eu, toute l'Autorité ſeroit du côté des Femmes. La raiſon des Anciens a fait des Loix juſtes, ou néceſſaires pour régler leur tems ; la vôtre, Meſſieurs, ne perd rien de ſes droits par les Réglemens de l'Antiquité ; & c'eſt à vous qu'il appartient de juger ſouverainement, & par vos propres lumieres, de nos interêts.

Les Maris ſeroient trop heureux, ſi l'entêtement de Monſieur Erard étoit ſui-

vi; les Femmes trop malheureuſes, s'il voit quelque influence ſur vos jugemens. Il ne faudroit qu'être Mari pour être excuſé de toutes fautes, juſtifié de tout crime, pour être loué de tous défauts. Il ne faudroit qu'être Femme pour être condamnée innocente; pour être mépriſée avec du mérite, décriée avec de l'honnêteté. Que Monſieur Mazarin gâte, ruïne, diſſipe tout; il en eſt le maître; c'eſt le Mari: que Madame Mazarin ſoit laiſſée dans la néceſſité; qu'on l'abandonne à la miſere, à la tyrannie des Créanciers; quel droit a-t-elle de ſe plaindre de Monſieur Mazarin, dit ſon Avocat? c'eſt ſa Femme. Auſſi-tôt une Coûtume des Grecs, une Loi des Romains, quelque Nouvelle de Juſtinien, viennent appuyer la déclamation. Madame Mazarin mange avec des Hommes ſans la permiſſion de Monſieur Mazarin; elle perd ſa Dot, elle perd ſes Conventions matrimoniales; elle perd tout ce qu'elle peut jamais prétendre. Moderez-vous, Monſieur Erard, moderez-vous, autrement je formerai vôtre Caractére, de ce qu'a dit Sallufte dans l'Eloge de Catilina; ELOQUENTIÆ SATIS, SAPIENTIÆ PARUM:

Aſſez

Assez d'éloquence, peu de sens.

Venons à la Révolution extraordinaire, dont l'image ne se présente point à l'esprit sans l'étonner: c'est-là, dit Monsieur Erard, que Madame Mazarin devoit sortir d'Angleterre; & là-dessus il exagere la honte d'y demeurer, après que la Reine, à qui elle avoit l'honneur d'appartenir, en étoit sortie.

Je ne doute point que Madame de Bouillon, & Madame Mazarin n'eussent accompagné la Reine avec plaisir; mais le secret de quitter son Royaume étoit si important, qu'elle ne le communiqua à personne: ainsi les Dames furent laissées par nécessité dans un trouble, que la seule présence du nouveau Prince pût appaiser. Depuis ce tems-là, il n'a pas été possible à Madame Mazarin de quitter un Pays, où ses Créanciers la tiennent comme assiegée, où proprement Monsieur Mazarin la retient, l'ayant obligée à contracter des Dettes inévitables, qu'il ne veut pas payer. Il demande, avec cet empire de Mari si cher à son Avocat, qu'elle retourne à Paris; & il en nécessite l'éloignement; il entretient la Séparation dont il se plaint. Il semble vou-

vouloir la perſonne, & ne veut en effet que le bien, pour en achever la diſſipation.

Le Parlement d'Angleterre a voulu chaſſer Madame Mazarin, je l'avouë: mais elle n'a pas eu beſoin d'implorer la Protection du Roi qui regne; ſa Juſtice a prévenu la Grace qu'elle eût été obligée de demander.

Mais dites-moi, Monſieur l'Avocat; qui vous a pouſſé à déclamer ſi injurieuſement contre ce Roi? Vous le nommez le Deſtructeur de nôtre Foi bien mal-à-propos. Sans ſon humanité, ſa douceur, ſa protection, il n'y auroit pas un Catholique en Angleterre. Vous avez crû faire vôtre cour au Roi de France, & vous vous êtes trompé. Un Prince qui a le vrai goût de la Gloire; un Prince ſi éclairé, connoît le grand Mérite par tout où il eſt. Ses lumieres & ſes affections ne ſont pas toûjours concertées; être généreux dans l'infortune de ſon Allié, ne l'empêche pas d'être équitable aux Vertus de ſon Ennemi.

Je reviens à Madame Mazarin; il ne me reſte à la juſtifier que de trois accuſations, qui ne me feront pas beaucoup

de

de peine. La premiere, c'eſt qu'il y a chez elle une *Banque*; la ſeconde, qu'elle y voit des *Epiſcopaux* & des *Presbyteriens*; la troiſiéme, qu'elle converſe avec des Mylords.

Ecoutez, Meſſieurs, écoutez tonner vôtre Orateur. Jamais le Demoſthene des Grecs ne lança ſes foudres avec tant de force contre Philippe, que l'Erard des François lance les ſiens contre Madame Mazarin. Madame Mazarin a une *Banque* chez elle ; quel déréglement ! une *Baſſete* en ſa Maiſon ; quelle honte ! Elle y voit des *Epiſcopaux* & des *Presbyteriens* ; quelle impieté à une Catholique ! à la Femme de Monſieur Mazarin, appliqué ſans relâche au bien des Congregations & des Confrairies ! Elle parle à des *Mylords*; quelle dépravation de mœurs ! *O Tempora ! O Mores !*

Revenez, Monſieur l'Orateur, de la chaleur de vôtre Eloquence au ſang froid. Les grands Génies ſont ſujets à l'emportement ; permettez-vous un peu d'attention ; donnez vous le loiſir de conſiderer un peu les choſes. Penſez-vous que trois grandes Reines dévotes & vertueuſes, s'il y en eut jamais ; que la Reine Catherine,

la

la Reine Marie qui eſt en France, que la Reine régnante en Angleterre, que la Princeſſe ſa Sœur, qui a tant de régularité; penſez-vous qu'elles euſſent eu des Baſſetes publiques à la Cour, ſi la Baſſete n'étoit pas un divertiſſement honnête, un Jeu innocent?

L'accuſation de voir des *Epiſcopaux* & des *Presbyteriens* eſt ridicule. Reprocher à Madame Mazarin de voir à Londres des Proteſtans; c'eſt la même choſe que reprocher à un Proteſtant qui ſeroit à Rome, d'y voir des Catholiques. Mais s'il y a du crime à voir des Proteſtans en Angleterre, n'y en a-t-il pas davantage à les épouſer? Cependant une Fille de France, & une Infante de Portugal, n'en ont pas fait difficulté. Leurs Chambellans, leurs Dames d'Honneur étoient Proteſtans. La Reine Marie avoit ſes principaux Officiers de cette Religion-là; comment eſt-ce que Madame Mazarin eût pû aller à la Cour ſans les voir? Les yeux de la Reine s'en accommodoient, pourquoi ceux de Madame Mazarin en auroient-ils été offenſés? Mais ſi jamais zéle pour la Religion Catholique s'eſt ſignalé, ç'a été celui du Roi Jaques, & de la Reine Marie;

rie ; ces Princes veritablement zélés, n'ont pas laiſſé de ſe faire couronner à Weſtminſter, de prier avec les Evêques, & de recevoir la Couronne des mains de l'Archevêque de Contorberi. La Société a des loix indiſpenſables, des loix également ennemies de l'impieté, & des difficultés ſcrupuleuſes.

Enfin, nous voici arrivez aux MYLORDS, auſſi peu connus de Monſieur Erard, que les *Bachas* & les *Mandarins.* Je lui apprendrai que les MYLORDS ſont les Pairs du Royaume d'Angleterre, les ſujets les plus conſiderables de la Nation. Madame Mazarin avouëra qu'elle en connoît beaucoup qu'on eſtime autant par leur mérite, qu'on les conſidere par leur rang & leur dignité : elle avouëra qu'elle en a reçû de grands ſervices en des tems fâcheux, & de grandes aſſiſtances dans ſes beſoins. Après cette confeſſion, il me ſemble que j'entens Monſieur Erard s'écrier : *Quelle dépravation de mœurs!* O TEMPORA ! O MORES ! Qu'il ne trouve pas mauvais que je m'écrie avec plus de raiſon, O INEMPTIAM INAUDITAM ! *O Impertinence inouïe ! Sotiſe achevée !*

Eh

Eh quoi! Meſſieurs? il ſera permis à Monſieur Mazarin de deshonorer dans tous les villages le Nom qu'il porte: il lui ſera permis de régler l'honnêteté néceſſaire à conduire les Moutons; d'ordonner le juſte Payement dû aux Paſtres, pour les Expéditions de leurs Taureaux; de preſcrire la Bien-ſéance que doit garder un Garçon d'Apoticaire quand il donne un Lavement: il lui ſera permis de défendre aux Femmes de tirer les Vaches, & de filer au Rouët; & Monſieur l'Orateur pourra ſouffrir que Madame Mazarin ſoûtienne la dignité de ſon Nom dans toutes les Cours, & chez toutes les Nations où elle ſe trouve?

Vous êtes éloquent, Monſieur Erard, vous parlez bien: mais les choſes déraiſonnables dites éloquemment, ne font aucune impreſſion ſur un bon eſprit. Que Madame Mazarin doive retourner avec ſon Mari, pour entrer dans la Congregation des Bergers, des Paſtres, des Garçons d'Apoticaire; qu'elle retourne avec Monſieur Mazarin, pour trouver de nouveaux RE'GLEMENS ſur ſon ſujet auſſi ridicules que ceux qu'il a fait imprimer; c'eſt ce que toutes vos belles paroles

paroles ne persuaderont pas à des gens sensés. Si vous haranguiez devant un Peuple ignorant, vous pourriez l'éblouïr, ou l'émouvoir; mais pour vôtre malheur vous avez à faire à des Juges éclairés, à des hommes sages, précautionnés contre toutes les fausses lumieres, & contre toutes les vaines exagerations.

Je voudrois, Messieurs, que Monsieur & Madame Mazarin parussent devant vous à une Audience. Vous liriez leur Séparation sur leurs visages. Tous les traits de Monsieur Mazarin seroient autant de preuves qui confirmeroient ce que j'ai dit. Un regard de Madame Mazarin confondroit toutes les impostures de Monsieur Erard. Le Ciel les a déja séparés par la contrarieté des humeurs; par l'opposition des esprits; par les bonnes & les mauvaises inclinations; par la noblesse des sentimens de l'une, & l'indignité de ceux de l'autre: la Nature les a séparés comme le Ciel, par une beauté qui charme les yeux, par un visage moins délicieux à la vûë. Un Astre funeste avoit fait des Nœuds infortunés, dont la Raison de Madame Mazarin l'a dégagée. Ainsi, Messieurs, vous avez la Cause du Ciel, de

la Nature, de la Raiſon, ſoûmiſe à vos Jugemens. Que vôtre Sageſſe donne la derniere forme à ce grand ouvrage; qu'elle aſſûre cette Séparation pour jamais, & qu'ôtant à Monſieur Mazarin l'adminiſtration de ſes biens, elle ſauve aux Enfans le peu qui reſte de l'amas prodigieux qu'il a diſſipé.



REGLEMENS
DE MONSIEUR
LE DUC MAZARIN.

NOus Mazarin le Pieux,
Et le Député des Cieux,
Pour les Villages de France;
A tous nous faiſons ſavoir,
Qu'en vertu d'un plein pouvoir
Commis à nôtre prudence
Nous avons formé des Loix,
Dont ne prendront connoiſſance
Evêques, Papes, ni Rois.

„ Qu'un bon Apoticaire en qui chacun ſe fie
„ Ait ſes proviſions de tout médicament,

Po-

„ Potions, cordiaux, pour chaque maladie,
„ Portés par un Garçon habillé décemment.

„ Qu'un Patient diſcret tourne avec modeſtie
„ Ce que je ne ſaurois nommer modeſtemment,
„ Si d'un air précieux je ne dis, la Partie
„ Où le bouillon des ſœurs eſt donné proprement.

„ Le Paſtre ajuſtera dans la verte prairie
„ De vaches & taureaux l'utile Accouplement;
„ Mais de peur que ſon ame en demeure ſalie,
„ Ou l'appetit du moins émû brutalement,
„ Il doit fermer les yeux au tems de la faillie,
„ Et quand le coup eſt fait demander ſon paîment.

„ La Bergere au hameau dans la pudeur nourrie,
„ Menera ſes moutons aux champs innocemment;
„ Et le Berger, contraire aux Bergers d'Italie,
„ Ses chevres gardera toûjours honnêtement.

„ De flutes, chalumeaux, de champêtre harmonie,
„ De chanſon aux échos dite amoureuſement,
„ De danſes ſous l'ormeau, ſoit la mode abolie;
„ De tous plaiſirs, ôtez le Procès ſeulement,
„ (Car quel Saint peut quitter ſa paſſion cherie!)
„ De tous plaiſirs ſoit fait un prompt retranchement,
„ Et d'ennuis vertueux l'habitude établie.

LET-

LETTTRE A Mr. LE COMTE DE GRAMMONT.

QUAND Monſieur le Comte de Grammont m'accuſe de n'avoir pas fait de Réponſe à ſa Lettre, il me met en droit de lui reprocher qu'il n'a pas fait un bon uſage de la mienne. Je lui mandois que ſa ſanté auroit eté bûë ſolemnellement par Madame Mazarin, par Mylord Montaigu, même ſans rancune par ſon Philoſophe, ſi la compagnie avoit eu du Vin qu'on pût boire: un homme auſſi pénétrant que lui ne devinoit-il pas qu'on en avoit beſoin pour cette ſolemnité-là? Un Galant auroit pû s'excuſer autrefois ſur ce qu'il ne devoit non plus ſe connoître en Vin que ſa Maîtreſſe: mais depuis que les Dames prennent du Tabac; qu'elles vendent leurs bagues pour acheter des Tabatieres; qu'elles font leurs agrémens de boire & de manger de bonne grace; comment rétablir l'honneur de ſon intel-

ligence,

ligence, à moins que de comprendre & de ſuivre nôtre premiere intention? Cependant, rien ne m'empêchera de lui donner une partie des loüanges qui lui ſont dûës.

Quand on trouve aux Jeunes Gens
Les chagrins de la Vieilleſſe,
Qu'ils ſont mornes & peſans,
Qu'ils ont un air de triſteſſe;
Le Comte a ſur ſes vieux ans
Tous les goûts de la Jeuneſſe.
Jeux, Ris, nouvelles Amours,
Fête, Opera, Comédie,
Feront de ſes derniers jours
Les plus beaux jours de ſa vie.

Apoſtille de Madame MAZARIN.

„ Monſieur de Saint Evremond écrit
„ pour lui & pour moi: j'ai les mêmes
„ intentions. Je croi que vous aurez l'in-
„ telligence plus fine que vous n'avez eu
„ à l'autre Lettre qu'il vous a écrite.



BILLET A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

TRois mots de vôtre Lettre valent trois volumes: *Je ne me ſuis jamais mieux portée: je n'ai jamais été plus belle.* Je ſuis ravi de ce qui regarde la ſanté; je ne ſuis pas ſurpris de ce que vous dites de la beauté, vous ne nous apprenez rien. Il eſt vrai que l'air dont vous en parlez a un agrément que je ne ſaurois exprimer. J'en étois ſi pénétré que je n'ai pû m'empêcher de le dire à Mylord Sunderland, & à Mylord Mulgrave (1) qui étoit chez lui. *Jamais*, ont-ils dit, *confiance n'a été ſi noble, ſi juſte, & ſi bien fondée.* Mylord Sunderland a ajoûté, que tous les Dits des Anciens & des Modernes ne valoient pas cela.

Quelque avantage que je tire de l'abſence, mouton de Bath, lapins, douceurs dans les Lettres; quelques chagrins que

(1) Enſuite Duc de Buckingham & Normanby.

que j'aye à essuyer sur mon inquietude, sur mes chiens, & les oiseaux, à vôtre retour, je ne laisse pas de le desirer passionnément. Mylord Montaigu s'attend d'être averti du bienheureux jour de vôtre passage.

A LA MEME.

J'ATTENDOIS à vous écrire que la poste fut arrivée, pour vous mander quelque Nouvelle: mon impatience ne peut souffrir aucun retardement; il faut que j'apprenne des nouvelles de vôtre santé par vous-même. Je n'ai pû commencer ma Lettre comme les Anciens commençoient les leurs; *si vous vous portez bien, je me porte bien:* le bon état où vous êtes peut bien me soulager dans le méchant où je suis; mais qu'il ait la vertu de me donner autant de santé que vous en avez,

> Ah! c'est une influence,
> Bel astre de mes jours,
> Dont mon experience
> Ignore le secours!

Vous voir à table, & vous entendre
A quelque chose de bien doux;
C'est le plus grand plaisir de tous,
Au moins de ceux que je puis prendre;
Mais ayez à vôtre logis,
Plus de Vin & moins d'Eau d'anis.

Hasta la Muerte.

A la Meme.

VOTRE Lettre, Madame, vaut mieux que tout ce que je vous ai écrit. L'Orthographe n'est que trop exacte: il n'est pas de la dignité d'une personne si considerable de bien orthographier. Il faut laisser cela aux Auteurs, que je défie de placer une ARCABONNE & un AMADIS, si bien que vous avez fait. Vous pouvez être Arcabonne; un peu moins méchante; mais plus capable d'enchanter le monde, que celle de vos Amadis. Le personnage d'Amadis me convient par la pénitence que vôtre éloignement me fait faire;

Mais

Mais l'*Inconnu ſi généreux*
Qui ne *parut que trop aimable*,
Dont il *revient ſans ceſſe une image agréable*;
Helas! ne convient point au Vieillard malheureux.

Les Douceurs de la Vie d'un Vieillard.

STANCES IRREGULIERES.

CHOIX d'agréable compagnie
Que j'ai cheri toute ma vie;
Mets exquis, vins délicieux,
Mêlez-vous au plaiſir que donnent de beaux yeux.

Pourquoi ces Huitres, ce Viſage,
Ces bons Mots, ces excellens Vins,
Et ces Attraits plus que divins?
Pourquoi cet étrange aſſemblage?
Je rendrai vos eſprits contens;
C'eſt que les Iris de ce tems
Sont propres à plus d'un uſage:
Les attraits furent leur partage,
Et maintenant leur vanité
Eſt pour le goût comme pour la beauté.

Le Dieu qui donne la tendreſſe (1),
En recevroit de leurs appas;
Le Dieu qui donne l'allegreſſe (2);
Les rend de ſon humeur à l'heure du repas.

De vieux reſtes de la nature
Par une flateuſe impoſture
Voudroient quelquefois m'animer
A paſſer les bornes d'aimer.

Eſt-ce à vous, nature importune,
De ſonger à bonne fortune?
Conſiderez mieux le danger
Qui ſuivroit l'heure du berger.

Mais contre vos petites flammes,
Je trouverai toutes les Dames
Sûrement dans mes interêts:
Vous ne verrez que des cruelles,
Et je me ſauverai par elles
De vos appetits indiſcrets.

Choix d'agréable Compagnie,
Plaiſir de Jeunes & de Vieux,
Mets exquis, Vins délicieux,
J'attens de vous la douceur de ma vie.

LE

(1) L'Amour.
(2) Bacchus.

LE CONCERT DE CHELSEY;

Sur le bruit qui avoit couru de la Mort de Mr. le Duc MAZARIN.

LISIS, HORTENCE, DAMON.

LISIS, *un dessus.*

Si vous quittez ces lieux,
Pouvons-nous esperer de revoir vos beaux yeux?

Le Bas dessus.

Si vous quittez ces lieux,
Pouvons-nous esperer de revoir vos beaux yeux?

A Deux.

De revoir, de revoir vos beaux yeux!

LISIS.

Vous partez, vous partez, Hortence,
Votre Epoux ne vit plus, vous reverrez la France.
Hélas! quel caprice du sort
Tenoit ma vie attachée à la sienne;
Helas! quand on vouloit sa mort,
Sans y penser on desiroit la mienne!

HORTENCE.

Je pars, s'il est bien vrai, qu'il ait perdu le jour;
Mais soyez assûré, Lisis, de mon retour.

LISIS.

Hortence, le retour peut-il rendre la vie,
Que la juste douleur du départ a ravie!
Vous partez, vous quittez ces lieux;
Vivrons-nous un moment éloignés de vos yeux?

Une Basse.

Vous partez, vous quittez ces lieux,

Un Bas dessus.

Vous partez, vous quittez ces lieux,

Un Trio.

Vivrons-nous un moment éloignés de vos yeux?

DAMON *entre.*

Je viens vous dire, belle Hortence,
Que vôtre Epoux est en pleine santé;
Pour vous, Lisis, soyez en sûreté
Contre les maux que peut faire l'absence.

HORTENCE.

Peut-être que par son trépas,
J'aurois eu beaucoup d'embarras.

DAMON.

Bien souvent ce que l'on souhaite
S'il est obtenu ne plaît pas;

Et souvent en ce qu'on rejette
On devroit trouver des appas.

HORTENCE.

Une Femme sage & discrete
Sans se louër, ni se plaindre du sort,
Quand elle apprend que son Epoux est mort,
Dit au Seigneur, *Ta volonté soit faite*....

DAMON.

Et goûte dans le fond du cœur
De son nouvel état la secrete douceur.

HORTENCE.

Ce plaisir déclaré choque la bien-séance;
Suffit de la soûmission
Aux ordres de la Providence;
La joye a trop d'émotion:
Mais j'aurois eu l'obéïssance
Que nous devons au Ciel en cette occasion.

DAMON.

Quand le Ciel accomplit ce que l'on veut qu'il fasse,
On obéït de bonne grace.

LISIS.

Mais que dit on de son Epoux,
Damon?

DAMON.

Le bruit est parmi nous

Qu'il vit, qu'il a ſauvé ſa vie
Par miracle d'un Incendie.

LISIS.

S'il n'eſt ſauvé, c'eſt fait de moi,
S'il ne perit, elle eſt perduë;
Etrange état où je me voi!
S'il faut que ſon abſence, ou ſon malheur me tuë.

Une Voix.

Non, non, ne craignons rien,
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Une Haute-contre.

Non, non, ne craignons rien,
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Une Baſſe.

Non, non, ne craignons rien,
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

LE CHOEUR.

Non, non, ne craignons rien,
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

BILLET

A MR. LE COMTE

DE GRAMMONT.

VOtre Lettre ſeule eût ſuffi : une Lettre & d'excellent Vin (1) eſt trop pour la reconnoiſſance d'un Philoſophe, qui n'à que de la raiſon & de la ſageſſe à offrir ; choſes ennuyeuſes, & qui ne ſont d'aucun uſage pour ceux qui conſervent encore le goût des Plaiſirs. Il faudroit d'ailleurs être bien préſomptueux, pour ofrir de la raiſon & de la ſageſſe à celui qui donne un exemple de courage aux Philoſophes, & un exemple de vie aux Courtiſans.



BIL-

(1) Du Vin de Bourgogne.

BILLET.

A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

EN revenant de chez vous, Madame, j'ai trouvé Monſieur Villiers, qui m'a dit que vous lui aviez ordonné d'aller dîner lundi chez vous à Chelſey, & de m'y mener. J'ai peine à le croire, vous ayant ouï dire que vous viendrez à Londres. J'envoye ſavoir ou la verité, ou la mépriſe de la choſe, pour me conformer à vos intentions, & les faire ſavoir à Monſieur Villiers. Moïſe m'a fait aller à pied la moitié du chemin, me parlant de vous de telle maniere, que de huit cens Femmes ou Maîtreſſes de Salomon il n'y en avoit pas une qui approchât de vôtre eſprit, de vôtre beauté, & de vos charmes. Pour tout comprendre, s'il eſt le maître de la boutique, nous pourrons faire de belles emplettes.

Tuyo, Haſta la Muerte.

A LA MEME.

JE ne me conſolerois pas, Madame, du déréglement de vôtre Viſite, ſi je ne croyois que la Maiſon de Monſieur le Duc de Richemond vous aura fait perdre la vilaine idée de la mienne. Comment eſt-ce qu'un homme infecté des ordures de ſes chiens & des ſiennes, peut être ſouffert par deux malades de propreté? Je crains plus encore Monſieur Villiers que vous: cependant, Madame, j'ai été ravi de le voir; étant aſſûré que Monſieur Milon ne vous ſuivoit pas avec l'exhortation funeſte, dont il me ménace depuis long-tems. Je lui en prépare une pour bien vivre, qui vaudra du moins celle qu'il me fera pour bien mourir. J'admire la diſcretion de mes chiens: eux qui devorent tout le monde, ne vous ont approchée que pour vous rendre leurs reſpects. Je les avois inſtruits; & c'étoient plûtôt les miens que les leurs, qu'ils vous rendoient.

A LA MEME

LEs Vieillards ne dorment guere : quand ils vous voyent partir à dix heures du ſoir, ils ne dorment point du tout. La nuit ſe paſſe avec des inquietudes extraordinaires qu'il ne vous ſoit arrivé quelque deſordre. Ne pouvant, & voulant moins me donner de bonnes nuits; je vous demande la grace de ne m'en donner point de mauvaiſes; c'eſt-à-dire, que vous marchiez toûjours à la clarté du ſoleil, ſans vous commettre aux voleurs, aux ivrognes, aux inſolens. En Italie, Muſtapha partageroit le danger avec vous : en Angleterre : vous êtes ſeule à courir le riſque. Le rétabliſſement du *Chevalier de la triſte figure* me donne des idées toutes nouvelles : quand je verrai DULCINE'E au bas de vos Lettres, ce ſera bien autre choſe.

A LA MEME.

IL m'arrive aujourd'hui ce qui m'eſt arrivé une autre fois après les Repas de Mylord

Mylord Montaigu. Il me souvient bien que je devois aller à Chelsey, Lundi ou Mardi; mais je ne sai si c'est aujourd'hui ou demain. Jugez en quel état je pouvois être, puis que je n'entendis pas nettement une permission, dont tant de gens feroient leur plus grand bien. Je vous porterai ce que j'ai écrit: tout me semble bien lié, il ne reste qu'à le mettre au net. J'y vais travailler. *Le vôtre jusqu'à la Mort*, qui ne seroit pas éloignée, si j'avois d'aussi cruelles vapeurs que j'ai eu cette nuit.

Le Chevalier de la triste figure.

APOSTILLE.

Mon petit Sénateur ne vous trouvera pas criblant du bled, mais frottant, lavant, nettoyant avec Mustapha, dont vous me permettrez de me dire Serviteur. Si vous l'aviez vû comme il étoit sur son joli petit cheval, vous ne le gronderiez pas si souvent.

LET-

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

IL y a plus d'un an que je demande de vos nouvelles à tout le monde, & personne ne m'en apprend. Monsieur de la Bastide m'a dit que vous vous portiez fort bien; mais il ajoûte que si vous n'avez plus tant d'Amans, vous êtes contente d'avoir beaucoup d'Amis. La fausseté de la derniere nouvelle, me fait douter de la verité de la premiere. Vous êtes née pour aimer toute vôtre vie. Les Amans & les Jouëurs ont quelque chose de semblable; *Qui a aimé, aimera*. Si l'on m'avoit dit que vous êtes Dévote, je l'aurois pû croire. C'est passer d'une Passion humaine à l'Amour de Dieu, & donner à son ame de l'occupation: mais ne pas aimer, est une espece de néant qui ne peut convenir à vôtre cœur.

Ce

(1) Cette nouvelle étoit, en effet, fausse. Philibert, Comte de Grammont, Chevalier des Ordres

Ce Repos languiſſant ne fut jamais un bien;
C'eſt trouver ſans mourir l'état où l'on n'eſt rien.

Je vous demande des nouvelles de vôtre ſanté, de vos occupations, de vôtre humeur, & que ce ſoit dans une aſſez longue Lettre, où il y ait peu de morale, & beaucoup d'affection pour vôtre ancien ami. L'on dit ici que le Comte de Grammont eſt mort, ce qui me donne un déplaiſir fort ſenſible. Si vous connoiſſez Barbin, faites-lui demander pourquoi il imprime tant de choſes ſous mon nom qui ne ſont point de moi. J'ai aſſez de mes ſottiſes, ſans me charger de celles des autres. On me donne une Piece contre le P. Bouhours, où je ne penſai jamais. Il n'y a pas d'Ecrivain que j'eſtime plus que lui: nôtre Langue lui doit plus qu'à aucun Auteur, ſans excepter Vaugelas. Dieu veuille que la nouvelle de la Mort du Comte de Grammont ſoit fauſſe (1), & celle de vôtre ſanté veritable. La Gazette de Hollande dit que *Monſieur le Comte de Lauzun ſe marie:* ſi cela étoit vrai, on l'auroit mandé de Paris; outre cela

dres du Roi, mourut le 10 de Janvier 1707, âgé de 86 ans.

cela Monsieur de Lauzun est Duc, & le nom de COMTE ne lui convient point. Si vous avez la bonté de m'en écrire quelque chose, vous m'obligerez, & de faire bien des complimens à Monsieur de Gourville de ma part, en cas que vous le voyiez toûjours. Pour des Nouvelles de Paix & de Guerre, je ne vous en demande pas. Je n'en écris point, & je n'en reçois pas davantage. Adieu; c'est le plus veritable de vos Serviteurs, qui gagneroit beaucoup si vous n'aviez point d'Amans; car il seroit le premier de vos Amis, malgré une absence qu'on peut nommer éternelle.



CHAN-

(1) Cette Chanson fut faite dans le tems qu'on sollicitoit de nouveau Madame Mazarin à retourner en France, & qu'on lui promettoit toute sorte de sûreté, si elle vouloit

CHANSON

Sur l'Air,

AMINTE *tout ce que les Dieux*, &c.

A MADAME

MAZARIN (1).

ON dit que le premier des foux
Eſt cet Epoux,
Qu'on prit pour vous :
Vous en avez la liberté ;
Un Mari ſage
Eſt l'eſclavage
D'une beauté.

Vous feriez en toute ſaiſon
Dans la maiſon,
Comme en priſon ;
Ou feriez avec gravité
Vôtre mérite
D'une viſite
De parenté.

A

vouloit ſe retirer à Saint-Germain ſous la protection de la Reine Marie, Epouſe de Jaques II.

A Saint-Germain vous feriez voir
Matin & soir
En saint devoir,
De vertu l'exemple parfait;
De la Sophie (1)
Qui toûjours prie
Le vrai portrait.

Vous trembleriez au sacré nom
De Maintenon
Pour le Sermon:
Trop heureuse de la servir
Dame suivante,
Ou gouvernante
De son Saint-Cyr.

Qu'on auroit vû de propreté,
De netteté,
Qu'on eut frotté!
On auroit vû dans ce saint lieu,
Mieux qu'à la Trape,
Par *Brosse* & *Mappe* (2)
Honorer Dieu.

A peine finit le sommeil,
A peine l'œil

Voit

(1) Sophie Buckley, Dame de la Chambre du Lit de la Reine, qui faisoit la Prude, & affectoit de paroitre Devote, quoi qu'elle ne fût pas ennemie de la Galanterie. Elle étoit Catholique Romaine, & suivit la Reine Marie en France.

(2) Ma-

Voit le soleil,
Que bannissant aise & repos,
La Gouvernante
Sage & prudente
Tient ce propos:

„ Pour nous exemter du desir
„ Du gros plaisir,
„ Point de loisir:
„ Que chacune ait la *Brosse* en main;
„ Frottons, mes filles,
„ Frottons, pupilles,
„ Jusqu'à demain.

Mais si l'Usquebac, l'Eau d'anis,
Dans ce logis
Ne sont fournis:
Quoi que l'emploi soit bon & beau,
La conductrice
Remet l'office
Et le Troupeau.



BIL-

(1) Madame Mazarin aimoit si fort la Propreté, qu'elle faisoit assez souvent *mapper* & *brosser* son Apartement, à la maniere d'Angleterre, deux ou trois fois le jour.

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

JE n'ai rien oublié pour chercher Paisible, & lui faire savoir vos volontés. Le hazard a plus fait que mes soins & mes diligences : je l'ai rencontré, & lui ai dit ce que vous desiriez de ce grand & paresseux Musicien. Il m'a dit qu'il ne souhairoit rien davantage que les occasions de vous pouvoir témoigner son obéïssance; avec de manieres qui sentent un *homme bien nourri*, comme on dit en Espagne, & des termes qu'il peut avoir appris dans sa petite bibliotheque. Le résultat, c'est qu'il va aux Bains dans peu de jours, & qu'à son retour il n'oubliera rien pour vous consoler de la perte de vôtre Boulé.

Vôtre absence fait crier Mylord d'Arran (1), & plaindre Monsieur Villiers.

Sir

(1) Ensuite d'Hamilton.

Sir Robert Thorold, plus judicieux, après m'avoir témoigné son déplaisir de n'avoir pas l'honneur de vous voir, m'a dit qu'il avoit un excellent Jambon, & de très-bon vin; qu'il souhaiteroit que vous lui fissiez l'honneur de dîner chez lui, avec les gens que vous nommeriez, & telle Cour qu'il vous plairoit. J'ai plus estimé cela que les cris & les plaintes, qui ne peuvent pas être plus grandes qu'elles sont sur vôtre absence: mais cela *verba & voces*, voix & paroles. Sir Robert est essentiel. *Hasta.*

A LA MEME.

SI vous continuez dans le dessein d'honorer vôtre serviteur de vôtre présence mecredi, vous donnerez ordre, s'il vous plaît, que linge & assietes soient fournis dans une maison qui manque de tout, horsmis d'affection à vous y bien recevoir. Je ne parle point de la longe de veau; ce n'est pas simplement un episode pour embellir la piece, elle est de l'essence du sujet dont le repas poëti-

poëtique, où vous avez bien voulu vous convier. L'Auteur vous fournira tant de métaphores & d'autres figures qu'il vous plaira.

Qui veut du fruit en apporte;
Mon repas est fait de sorte,
Que pour le vin en boira
Celui qui l'apportera.

Pour ce qui regarde la propreté, vous la trouverez entiere:

Sus petit sénateur Romain,
Sus Franc, & fille
De la famille,
La *Brosse* en main.

RE-

(1) Aussi-tôt que le DICTIONAIRE de Mr. BAYLE parut en France, les Libraires de Paris, qui avoient dessein de le réimprimer, s'adresserent à Mr. le Chancelier Boucherat pour obtenir un Privilege; & celui-ci ordonna à l'Abbé Renaudot de l'examiner, pour voir s'il n'y avoit rien contre l'Etat, ou contre la Religion Catholique. Cet Abbé composa là-dessus un petit Ecrit, qui fut bien-tôt imprimé, & que Mr. Bayle trouva *si rempli de Bévûës*,

RÉPONSE AU JUGEMENT DE MONSIEUR L'ABBÉ RENAUDOT, SUR LE DICTIONAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE DE Mr. BAYLE (1).

On fait parler Monsieur BAYLE.

APRÈS avoir exercé ma Critique sur toutes sortes de gens, je m'attendois

vûës, de Faussetés & d'Impertinences; qu'il déclara, que *si jamais il le refutoit, ce ne seroit qu'après avoir sû que l'Auteur le reconnoissoit pour sien, tel qu'on venoit de le publier.* Mr. de Saint-Evremond, qui a toûjours eu une estime particuliere pour Mr. Bayle, & qui lisoit alors (1697.) avec beaucoup de plaisir son DICTIONAIRE; voulut bien le défendre contre Mr. Renaudot. Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1697.

dois qu'on prendroit autant de liberté à parler de moi, que j'en avois pris à parler des autres. Mais je ſuis agréablement ſurpris que Monſieur l'Abbé Renaudot, qui n'oſeroit louër en France un Proteſtant, prenne le détour ingénieux d'une Cenſure apparente, pour favoriſer tous mes Sentimens. En effet il me blâme exprès d'une maniere à me faire louër de tout le monde. Ce n'eſt pas tout que d'avoir la volonté de m'obliger; il faut avoir l'eſprit de Monſieur l'Abbé, pour donner tant de réputation à mon DICTIONAIRE.

Il dit que je veux établir le *Pyrrhoniſme*: & peut-on traiter plus obligeamment un homme accuſé de détruire tout, que de lui faire établir quelque choſe? C'eſt ruïner adroitement ſon accuſation lui-même: c'eſt me juſtifier avec beaucoup d'art, du crime qu'il fait ſemblant de m'imputer.

Vous paſſez legerement, Monſieur, du Pyrrho-

(1) Le Comte d'Arlington dit un jour à Hobbes, qu'il avoit eu à grand marché les OEUVRES DE ST. AUGUSTIN: *cela ne ſe peut*, reprit Hobbes; *pour peu qu'elles vous coûtent, vous les avez achetées plus qu'elles ne valent.*

(2) Voyez

Pyrrhonisme aux *Obscenités*, dont je ne crois pas que vous soyez scandalisé. Vous aimez trop les Belles-Lettres pour ne lire pas avec plaisir Catulle, Pétrone, Martial : cependant leurs Ecrits sont pleins d'ordures & de saletés ; au lieu qu'on ne trouve dans les miens que de simples enjoûmens, que de petites libertés fort innocentes.

Je n'ai pas moins de vénération que vous pour le grand zéle des Peres : je m'assûre que vous estimez aussi peu que moi leur Science. *Les Peres sont bonnes gens*, disoit Scaliger, *mais ils ne sont pas Savans*. Saint AUGUSTIN étoit un Novateur sur la Grace, au sentiment du Pere Simon : Vossius ne l'admiroit pas : Hobbes ne l'estimoit point (1) ; & vous permettrez aux François, qui ont souffert la Persecution, de n'approuver pas un Africain, qui la conseille.

Me voici au *Changement de Religion*, qu'on me reproche, & que je confesse sans peine (2). J'ai emporté de la *Catholique*

(2) Voyez la CHIMERE *de la Cabale de Rotterdam démontrée* (pag. 139.), où cela est éclairci : & rectifiez par là les erreurs du MENAGIANA ; *Tom. I.* pag. 293, 294, de l'édition de Paris 1715.

lique ce qu'elle a de bon, quand j'en ſuis ſorti : j'ai appris dans la *Réformée* ce qu'elle a de meilleur, quand j'y ſuis rentré; & par-là je me trouve en état préſentement, de pouvoir juger de l'une & de l'autre. En effet, quelque eſtime que j'aye eu pour Monſieur Jurieu, je ſuis d'ordinaire du ſentiment de Monſieur de Meaux contre le ſien; & quoi que j'eſtime beaucoup Monſieur Arnaud, je me trouve ſouvent contre lui pour Monſieur Claude.

Je ne veux pas finir, Monſieur, ſans vous rendre graces de vos faveurs. Je vous en demande la continuation dans celle de vos JUGEMENS ſur mes Ouvrages.

BILLET
DE Mr. SILVESTRE.

CE que Monſieur de Bauval vous écrit ſur mon ſujet, eſt la choſe du monde la plus obligeante; & je vous prie, Monſieur, de lui témoigner qu'on ne peut pas être plus ſenſible que je ſuis à l'obli-

gation.

gation. Je n'ai point lû encore la CRITIQUE de ce qu'on appelle mes *Ouvrages* (1). Il y a beaucoup de ces petits Ecrits qui sont de moi, beaucoup plus qui n'en sont pas; & dans ceux qui en sont veritablement, on ne sauroit croire combien il y a de choses ajoûtées ou retranchées. Je n'appréhende point la Critique : où elle est juste, je me corrigerai; où elle ne l'est pas, je me contenterai que le Censeur n'ait pas raison. Ce que je crains, c'est l'APOLOGIE, dont vous me parlez. Comme Monsieur de Bauval a des amis & des intelligences par tout, & que son merite lui a donné un grand crédit chez tous les gens de Lettres, il m'obligera infiniment d'empêcher l'Impression de cette Apologie zélée.

Les loüanges des ennemis sont à craindre ; celles de amis davantage : je n'ai pas sujet d'appréhender les vôtres. Monsieur de Bauval m'en donne que je n'ai pas méritées : mais si bien, si agréablement, qu'un homme moins Philosophe que moi auroit de la peine à s'en défendre.

JU-

(1) Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1698.

JUGEMENT
DE MONSIEUR
DE St. EVREMOND,
Sur la CRITIQUE *de ses Ouvrages, & sur leur* APOLOGIE.
A Mr. SILVESTRE.

JE vous renvoye la CRITIQUE de mes Ouvrages; je l'ai lûë avec attention, & après l'avoir lûë, je ne sai si je dois me plaindre ou me louër de son Auteur. Vouloir détromper les hommes aubusés, dit-il, cinquante ans durant de mes Ecrits, c'est avoir un zèle pour le Public, qui n'est pas fort obligeant pour moi: mais c'est me faire une espece d'Enchanteur; & peut-être qu'il y a plus de mérite à savoir tromper le monde tant d'années, qu'à le détromper. Le fort de la Critique consiste principalement à remarquer mes Expressions embarassées : je pourrois prendre la censure pour un bon conseil; car

car j'ai interêt qu'on entende mes penſées. Je lui dois conſeil pour conſeil : qu'il mette moins de netteté dans les ſiennes; on a trop de facilité à les connoître. Les choſes communes font regreter le tems qu'on met à les lire : celles qui ſont finement penſées, donnent à un Lecteur délicat le plaiſir de ſon intelligence & de ſon goût.

J'avouë que je me contredis quelquefois. Je louë la conſtance à une Demoiſelle dont je crois être aimé; je conſeille l'infidelité à celle qui aime un autre Amant : je ne ſuis pas de même humeur, de même ſentiment à trente ans qu'à ſoixante, à ſoixante qu'à quatre-vingts; autre contradiction.

Après tout, je trouve beaucoup de choſes dans cette Critique fort bien cenſurées ; beaucoup de diverſions à propos de ce qu'il dit, ſur ce qu'il fait dire à Monſieur de Meaux, à Monſieur de Nîmes, à Monſieur Deſpreaux, au Pere Bouheurs, à d'autres Modernes. Je ne puis nier qu'il n'écrive bien : mais ſon zéle pour la Religion, & pour les bonnes Mœurs paſſe tout : je gagnerois moins à changer mon Stile contre le ſien, que que ma Conſience contre la ſienne.

J'estime fort son exactitude dans la Critique. Il s'attache à censurer des Traités même, qui ne sont pas de moi ; des fautes dans ceux qui en sont, que je n'ai pas faites. Il est vrai qu'il me donne trop de loüanges quelquefois : tout bien compensé, la faveur passe la sévérité du jugement ; & je puis dire avec sincerité que j'ai plus de reconnoissance de la grace, que de ressentiment de la rigueur. Il peut avoir déja la satisfaction de voir le profit que je tire de ses leçons sur le Christianisme. Les Auteurs ne se pardonnent rien ; pas les Philosophes, pas les Saints : tout ignorant, tout profane que je suis, je ne pardonne pas seulement à Monsieur Dumont ; je lui sai bon gré de sa Critique. Je ne me tiendrois pas si obligé à celui qui feroit mon Apologie : je hais l'indiscretion du zéle ; plus prêt à desavouër le bien que le mal qu'on diroit de moi.

APOSTILLE.

Il vient de me tomber entre les mains l'Apologie de ce qu'on appelle mes *Ouvrages*. Je l'ai parcouruë, & j'ai trouvé

le

le DISCOURS SUR LES CRITIQUES fort bon. L'Auteur écrit bien, mais je ne me reconnois pas dans le Portrait qu'il fait de moi. A m'honorer moins, il m'auroit moins défiguré : je ne laiſſe pas de lui être fort obligé de ſon zéle, & de ſes ſoins. Je pourrois m'exemter de la reconnoiſſance, en diſant qu'il a écrit pour une autre perſonne que pour moi.

BILLET A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

SI je ſuis utile à vôtre ſervice; ſi ma Vieilleſſe a quelque agrément pour une Ducheſſe Philoſophe, qui préfere les Priams & les Neſtors à des Adonis impertinens; je prendrai un carroſſe pour vous aller trouver. Si mon inutilité pour l'interêt, & mon deſagrément pour le commerce me diſpenſe de mon devoir ordinaire, je demeurerai auprès de mon feu juſqu'à deux heures que j'aurai l'honneur de vous voir.

A LA MEME.

LE plaisir de vous voir eſt le plus grand que l'on puiſſe deſirer; celui de vous attendre n'eſt pas médiocre, & j'ai goûté ce dernier huit heures durant à Saint-James. Je pars pour faire les commiſſions que vous me faites l'honneur de me donner. Je ne manquerai pas de me trouver à l'heure qui m'eſt ordonnée: j'ai trop d'interêt à n'y manquer pas.

A LA MEME.

COMME tout le monde vous donne des Fruits, je n'ai pas voulu être le ſeul qui ne vous en donne pas. Recevez des Pêches d'un homme qui n'a pas de Jardin, d'auſſi bon cœur qu'il vous les donne. Je ne devois pas me ſervir du mot de Cœur: ce mot-là ne doit non plus ſortir

(1) Mr. Morelli, ou plûtôt Moralez, Medicin fort habile, étoit né au Grand Caire. Son Pere, qui étoit Juif, le mena à Amſterdam, où il commença ſes études. Il alla enſuite en France & en Italie. Il étoit ſavant, & poſſedoit bien les Poëtes anciens & modernes. Sa Con-

tir de la bouche d'un homme de mon âge, que celui de Santé. Mais ſans Cœur, ſans Santé, je ſuis *Haſta la Muerte*.

Sur ce que Madame la Comteſſe de SANDWICH *avoit envoyé à Madame* MAZARIN *du Mouton & des Lapins de Bath.*

VOULEZ-VOUS au mérite élever des autels,
Et rendre juſtement des hommeurs immortels
A quelque perſonne divine;
Prenez Sandwich ou Mazarine.
Ne les diviſons point, faiſons avec ardeur,
Faiſons pour toutes deux le même Sacrifice;
Le Docteur Morelli (1) reprendra ſon office
De Sacrificateur.
Le Mouton ſera la Victime;
Le fumet ſûr & légitime
Des Lapins exquis que je ſens,
Poura bien nous ſervir d'Encens.

Seroit.

Converſation vive & enjouée le faiſoit rechercher des perſonnes du premier rang. Il profeſſoit exterieurement la Religion Romaine; mais dans le fond, c'étoit un des plus determinés Eſprits forts de ſon tems. Il conſerva ſa vavicite & ſon enjouement juſqu'à la fin. Il mourut à Kenſington, au mois de Mars de l'année 1715.

Seroit-ce la voix du grand Prêtre?
Oui; nôtre vénérable Maître,
Morelli commence à chanter;
Silence: il le faut écouter.

MORELLI *chante.*

J'ai vû les Climats de l'Aurore,
J'ai vû les Rivages du More,
J'ai parcouru tout l'Univers,
Faisant personnages divers:

Dans les Indes, GYMNOSOPHISTE;
A Constantinople, MOUFTI;
Dans Jerusalem, RABINISTE,
A la Cabale assujetti:

Je serois ici SPINOSISTE;
Mais comment prendre ce parti,
Quand je voi deux objets d'une beauté divine
Marquer si clairement leur celeste origine?

S'il est encor des Spinosas,
Ne songeons point à leur répondre;
Beau couple, vos rares appas
Nous suffiront pour les confondre.

De ces esprits audacieux
L'Incrédulité trop hardie
Ne tiendra point contre vos Yeux;
Devant vous il n'est pas d'Impie:

On

On reconnoît dans tous vos traits
Ceux du Maître qui les a faits. . . . . .

Mais j'oubliois le Sacrifice
Et du Mouton, & des Lapins;
Il faut reprendre mon office:
Qu'on cherche par tout de bons Vins.

L'Inde n'a plus cette allegresse
Qu'autrefois lui donna Bacchus;
J'en abandonne la sagesse
Puis qu'elle a quitté le bon jus.

Je renonce au Mahometisme,
Y voyant le Vin défendu;
Et pense que le Judaïsme
Etoit beaucoup mieux entendu.

Le vin inspire le courage,
Comme il anime le desir;
Il est d'un merveilleux usage
Pour la gloire, & pour le plaisir.

Beau couple, recevez nos Cœurs en Sacrifice,
Et mangez avec nous d'un appetit propice
De ces Lapins, de ce Mouton,
Avec deux tranches de Jambon.

Nous en avons de Westphalie,
De Bayonne, de Portugal;

Nous avons des Vins d'Italie,
Et d'un Champagne sans égal.

LE CHOEUR.

Sandwich & Mazarin, que le Ciel vous unisse!
Et que cette union de cent ans ne finisse.

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

IL est arrivé un Exprès, qui dit que le Maréchal de Boufiers & Mylord Portland se sont parlés entre les deux Camps par une espece d'Entrvûë. Raisonnemens dans le Parc infinis. Pour moi, qui me suis dévoué aux Evenemens, je laisse au LARDON les discours généraux, les conjectures aux pénétrans, le droit des visions aux speculatifs.

A U R O I,

Sur la Paix de RYSWICK.

STANCES IRREGULIERES.

TANDIS que nous parlons à Londres de la Paix,
Qu'on dit par tout qu'elle eſt ſignée,
On ne fait que parler à Paris des hauts faits,
De celui qui nous l'a donnée.

Ce n'eſt point aux Ambaſſadeurs
Que nous devons ce grand ouvrage;
Il a falu d'autres acteurs;
La fermeté du Roi, ſa vertu, ſon courage,
Sont les veritables auteurs,
De cet important avantage.

Vous le dire, c'eſt vous fâcher;
Ce que vous avez fait aux yeux de tout le monde;
Par une modeſtie à nulle autre ſeconde,
Vous ne ſongez qu'à le chacher.

Mais les Peuples de la terre,
Mais ceux qui vous ont fait la guerre,
Veulent ſans ceſſe en diſcourir:

En

En vain vous imposez silence;
Excusez une violence,
Que vous méritez de souffrir.

Si vous louer, c'est vous déplaire,
Ce chagrin aisément pouvoit être évité;
Pour nous obliger à nous taire,
Vous n'aviez qu'à languir dans l'inutilité.

Non, ce moyen de ne rien faire,
Qu'en tout autre on auroit pû voir,
Nous a paru la seule affaire,
Qui fût hors de vôtre pouvoir.

O Paix si long-tems attenduë!
Le Ciel vous accorde à nos vœux,
Et vous êtes enfin venuë,
Pour rendre les Peuples heureux!

Par vous, tout fleurit, tout abonde;
Par vous, reviennent dans le monde
Les plaisirs qu'on avoit perdus;
Et le Roi (bien, que je préfere
A tous ceux que vous pouvez faire;)
Et le Roi ne s'expose plus.

Des périls il passe aux Affaires
A nôtre repos nécessaires;
Chaque jour ce sont nouveaux soins;
Qui sur le brillant de sa gloire,

Laissent

Laiſſent emporter la victoire,
A l'interêt de nos beſoins.

Que puiſſe Bellone enchaînée,
Murmurer inutilement,
Et de la Paix qu'elle a donnée,
Etre eſclave éternellement!

C'eſt aſſez fait par le Courage;
Aſſez d'Ennemis abattus;
GRAND ROI, vous avez cent vertus,
Dont nous vous demandons l'uſage.

Il n'eſt pas toûjours à propos;
De paſſer un fleuve à la nage;
En Guerre, j'aime le Héros,
Dans la Paix, je ſuis pour le Sage.

Etre des Ennemis recherché dans la Paix,
Après s'en être vû redouté dans la Guerre,
C'eſt le plus grand des biens qu'un Prince ſur la terre,
Puiſſe goûter jamais.



LET-

LETTRE DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS, A MONSIEUR DE St. EVREMOND.

J'Apprens avec plaisir que mon ame vous est plus chere que mon corps, & que vôtre bon sens vous conduit toûjours au meilleur. Le corps à la verité n'est plus digne d'attention, & l'ame a encore quelque lueur qui la soûtient, & qui la rend sensible au souvenir d'un Ami, dont l'absence n'a point effacé les traits. Je fais souvent de vieux Contes où Monsieur d'Elbene, Monsieur de Charleval, & le Chevalier de Riviere réjouïssent les Modernes. Vous avez part aux beaux endroits: mais comme vous êtes Moderne aussi, j'observe de ne vous pas louër devant les Academiciens qui se sont déclarés pour les Anciens. Il m'est revenu un Prologue en

en Muſique (1), que je voudrois bien voir ſur le Théatre de Paris. La beauté qui en fait le ſujet, donneroit de l'envie à toutes celles qui l'entendroient. Toutes nos Helenes n'ont pas le droit de trouver un Homere, & d'être toûjours les Déeſſes de la beauté. Me voici bien haut : comment en deſcendre ? Mon très-cher Ami, ne faloit-il pas mettre le cœur à ſon langage ? Je vous aſſûre que je vous aime toûjours plus tendrement que ne le permet la Philoſophie. Madame la Ducheſſe de Bouillon eſt comme à dix-huit ans : la ſource des Charmes eſt dans le ſang Mazarin. A cette heure que nos Rois ſont amis, ne devriez-vous pas venir faire un tour ici ? Ce ſeroit pour moi le plus grand ſuccès de la Paix.

LES POULES DE LESBOS,

FABLE ALLEGORIQUE.

DEUX Poules vivoient en paix,
L'une amante, l'autre aimée ;
Ce qu'on n'eût deviné jamais,
Autre Poule ſurvient, la guerre eſt allumée.

J'ai

(1) Ci-deſſus, page 124.

J'avois bien lû touchant deux Coqs
Telle chose dans la Fontaine (1);
Mais de ces Poules de Lesbos
Ici la recherche étoit vaine,
Quel moyen de les accorder?
Dit la Poule des deux également cherie;
La nouvelle me plaît, & l'autre est mon amie
Qu'avec raison je dois garder:
Quitter pour un tems ma patrie
Est l'unique moyen de les raccommoder;
Je vais partir, & vous ordonne
(Sur peine de désobéïr
En rebelles à ma personne,)
De vous voir & vous réunir:
Poules, obéïssez à l'ordre que je donne.

❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀

LETTRE

A MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

JE prens un plaisir sensible à voir de jeunes personnes, belles, fleuries, capables de plaire, propres à toucher sincere-

(1) Voyez la FABLE de la Fontaine, *Deux Coqs vivoient en paix, &c.*

cerement un vieux cœur comme le mien. Comme il y a toûjours eu beaucoup de rapport entre vôtre goût, entre vôtre humeur, entre vos ſentimens & les miens, je croi que vous ne ſerez pas fâchée de voir un jeune Cavalier, qui ſait plaire à toutes nos Dames. C'eſt Monſieur le Duc de Saint-Albans, que j'ai prié autant pour ſon interêt que pour le vôtre, de vous viſiter. S'il y a quelqu'un de vos Amis avec Monſieur de Tallard du mérite de nôtre tems, à qui je puiſſe rendre quelque ſervice ; ordonnez. Faites-moi ſavoir comment ſe porte nôtre ancien ami Mr. de Gourville. Je ne doute point qu'il ne ſoit bien dans ſes affaires : s'il eſt mal dans ſa ſanté, je le plains.

Le Docteur Morelli, mon Ami particulier, accompagne Madame la Comteſſe de Sandwich, qui va en France pour ſa ſanté. Feu Monſieur le Comte de Rocheſter, Pere de Madame Sandwich, avoit plus d'eſprit qu'homme d'Angleterre, Madame Sandwich en a plus que n'avoit Monſieur ſon Pere : auſſi généreuſe que ſpirituelle ; auſſi aimable que ſpirituelle & généreuſe. Voila une partie de ſes qualités : je m'étendrai plus ſur le Médicin que ſur la malade.

Sept

Sept Villes, comme vous ſavez, ſe diſputerent la Naiſſance d'HOMERE: ſept grandes Nations ſe diſputent celle du MORELLI; l'Inde, l'Egypte, l'Arabie, la Perſe, la Turquie, l'Italie, l'Eſpagne. Les Pays froids, les Pays temperés même; la France, l'Angleterre, l'Allemagne, n'y ont aucune prétention. Il ſait toutes les Langues, il en parle la plûpart. Son Stile haut, grand, figuré, me fait croire qu'il eſt né chez les Orientaux, & qu'il a pris ce qu'il y a de bon chez les Européens. Il aime la Muſique paſſionnément, il eſt fou de la Poëſie: curieux en Peinture, pour le moins; connoiſſeur, je ne le ſai pas: ſur l'Architecture, il a des amis qui la ſavent: célébre ſérieuſement dans ſa Profeſſion: capable d'exercer celle des autres. Je vous prie de lui faciliter la connoiſſance de tous vos Illuſtres: s'il a bien la vôtre, je le tiens aſſez heureux; vous ne lui ſauriez faire connoître perſonne qui ait un Mérite ſi ſingulier que vous. Il me ſemble qu'Epicure faiſoit une partie de ſon ſouverain-bien, du ſouvenir des choſes paſſées. Il n'y a plus de ſouverain bien pour un homme de cent ans comme moi:

moi: mais il eſt encore des conſolations. Celle de me ſouvenir de vous, & de tout ce que je vous ai ouï dire, eſt une des plus grandes.

Je vous écris bien des choſes dont vous ne vous ſouciez guére; je ne ſonge pas qu'elles vous ennuyeront. Il me ſuffit qu'elles me plaiſent: il ne faut pas à mon âge croire qu'on puiſſe plaire aux autres. Mon mérite eſt de me contenter; trop heureux de le pouvoir faire en vous écrivant. Songez à me ménager du Vin avec Monſieur de Gourville. Je ſuis logé avec Monſieur de l'Hermitage, un de ſes parens; fort honnête-homme, refugié en Angleterre pour ſa Religion. Je ſuis fâché que la Conſcience des Catholiques François ne l'ait pû ſouffrir à Paris, ou que la délicateſſe de la ſienne l'en ait fait ſortir. Il mérite l'approbation de ſon Couſin aſſûrément.



RE-

REPONSE DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS, A MONSIEUR DE St. EVREMOND.

A Quoi songez-vous de croire que la vûë d'un jeune homme soit un plaisir pour moi? Vos sens vous trompent sur ceux des autres : j'ai tout oublié hors mes Amis. Si le nom de *Docteur* ne m'avoit rassurée, je vous aurois fait réponse par l'Abbé de Hautefeuille, & vos Anglois n'auroient pas entendu parler de moi. On leur a dit à ma porte que je n'y étois pas, & on y reçut vôtre Lettre qui m'a autant réjouïe qu'aucune que j'aye jamais reçûë de vous. Quelle envie d'avoir de bon Vin! & que je suis malheureuse de ne pouvoir vous répondre du succès! Mr. de Her-

(1) Mr. l'Abbé du Bois vint en Angleterre en qualité de Secretaire de Mr. de Tallard, Ambassadeur

l'Hermitage vous diroit auſſi bien que moi, que Monſieur de Gourville ne ſort plus de ſa chambre: aſſez indifferent pour toutes ſortes de goûts ; bon Ami toûjours, mais que ſes amis ne ſongent pas d'employer, de peur de lui donner des ſoins. Après cela ſi par quelque inſinuation, que je ne prévois pas encore, je puis employer mon ſavoir faire pour le Vin, ne doutez pas que je ne le faſſe. Monſieur de Tallard a été de mes Amis autrefois : mais les grandes affaires détournent les grands-hommes des inutilités. On m'a dit que Monſieur l'Abbé du Bois iroit avec lui: c'eſt un petit-homme délié, qui vous plaira, je croi (1). Il y a vingt de vos Lettres entre mes mains : on les lit ici avec admiration. Vous voyez que le bon goût n'eſt pas fini en France. J'ai été charmée de l'endroit où vous ne craignez pas d'ennuyer ; & que vous êtes ſage, ſi vous ne vous ſouciez plus que de vous: non pas que le principe ne ſoit faux pour vous, de ne pouvoir plus plaire aux autres. J'ai écrit à Monſieur Morelli : ſi je

deur extraordinaire de France. Il eſt mort Cardinal, & premier Miniſtre, le 10. d'Août 1723.

je trouve en lui toutes les Sciences dont vous me parlez, je le regarderai comme un vrai Docteur.

BILLET
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

MYLORD Godolphin a fait passer un Melon par mes mains, pour être mis dans les vôtres. J'y ajoute un peu de Pois sans parchemin, comme on les appelle en mon pays. On m'a dit que vous étiez hier à Londres: je devois bien en être averti. Vos régles sont générales: si quelqu'un en devoit être exemt, ce seroit le *Chevalier de la triste figure.*

Vôtre absence a fait ses loix
Egales & nécessaires:
Rien ne l'en a sû parer,
Apprenez, amis vulgaires,
A souffrir sans murmurer (1).

Hasta la Muerte.

A

(1) Imitation de Malherbe. Voyez Tome IV. pag. 282.

A LA MEME.

VOus aurez la bonté, s'il vous plaît, de vous trouver à deux heures au Parloir, où vous n'avez pas dédaigné de vous trouver du tems du Marquis de Crequi. Vous y verrez un petit eſpace couvert d'herbes de ſenteur. Il me ſemble que Mylord Ranelagh y devoit être. J'avois la réputation de me connoître bien en Vin & en Viande : je confeſſe mon ignorance pour le Fruit, & je ſuis trop vieux pour apprendre des Sciences nouvelles ; trop heureux ſi je n'ai pas oublié celles que j'avois appriſes. Honorer vôtre Grace eſt ce que fait & ſaura toûjours *haſta la Muerte el Cavallero*, &c.



LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE St. EVREMOND.

J'AI envoyé une Réponse à vôtre derniere Lettre, Monsieur, au correspondant de Monsieur l'Abbé du Bois; & je crains, comme il étoit à Versailles, qu'elle ne lui ait pas été renduë. Je serois fort en peine de vôtre santé, sans la visite du bon petit Bibliothequaire de Madame de Bouillon (1), qui me combla de joye, en me montrant une Lettre d'une personne qui songe à moi à cause de vous. Quelque sujet que jaye eu dans ma Maladie de me louër du monde & de mes Amis, je n'ai rien ressenti de plus vif que cette marque de bonté. Faites sur cela tout ce que vous êtes obligé de faire, puis que c'est vous qui me l'avez attirée. Je vous prie que

(1) Monsieur l'Abbé de Hautefeuille.

que je ſache par vous même ſi vous avez rattrappé ce bonheur dont on jouït ſi peu en de certains tems. La ſource ne ſauroit tarir tant que vous aurez l'amitié de l'aimable Perſonne qui ſoûtient vôtre vie. Que j'envie ceux qui paſſent en Angleterre! & que j'aurois de plaiſir de dîner encore une fois avec vous! N'eſt-ce point une groſſiereté que le ſouhait d'un Dîné? L'Eſprit a de grands avantages ſur le Corps: cependant ce corps fournit ſouvent de petits goûts qui ſe réïterent, & qui ſoulagent l'Ame de ſes triſtes réflexions. Vous vous êtes ſouvent moqué de celles que je faiſois : je les ai toutes bannies. Il n'eſt plus tems quand on eſt arrivé au dernier période de la vie : il faut ſe contenter du jour où l'on vit. Les eſperances prochaines, quoi que vous en diſiez, valent bien autant que celles qu'on étend plus loin : elles ſont plus ſûres. Voici une belle Morale : portez-vous bien ; voila à quoi tout doit aboutir.

SUR LE QUIESTISME.

ON voit aujourd'hui deux Systêmes de Religion dans le monde, que Marthe & Madeleine semblent autoriser.

Marthe convient proprement
Aux gens de grand mouvement;
A ces ames empressées
Saintement interessées,
Qui font leur fortune aux Cieux,
Comme on la fait en ces lieux.

Ceux qui n'aiment pas la peine,
Prennent de la Madeleine
Le mérite d'aimer bien:
Aimer, est leur récompense;
Aimer, est leur jouïssance;
Pour eux le reste n'est rien.

Telle de qui la tendresse
Fut une humaine foiblesse,
En fait une passion
Qui de jour en jour s'épure,
Change à la fin de nature,
Et devient Religion.

La

La GRACE du *Janſeniſte*,
Les OEUVRES du *Moliniſte*,
Qu'on vit régner tour à tour;
Des hommes ſauvoient les ames:
Mais pour le ſalut des femmes,
Il a falu de l'Amour.

Ceux qui de Marthe agiſſante,
Suivent l'humeur intrigante,
Serviront Dieu dans les Cours:
Je le fais aimer aux Dames;
Changer l'objet de leurs flammes,
C'eſt les faire aimer toûjours.

Sur le même Sujet.

STANCES IRREGULIERES.

L'AMOUR Divin à ſa naiſſance
Ne ſe produit qu'avec timidité;
Mais à meſure qu'il avance
Il ſe défait de ſon humilité,
Et bien-tôt avec confiance
Il croit s'unir à la Divinité.

Dans une ſi haute alliance;
L'ame au deſſus de nôtre humanité,
Se fait comme une jouïſſance,
Un avant-goût de la félicité.

Mais craignez un peu que la rate
Dans vos divines unions,
De quelque vapeur délicate
Ne forme des illusions.

Craignez dans un transport extrême
Où la raison n'a pas de lieu :
Craignez d'être plus à vous-même,
Plus vous penserez être à Dieu.

De sa propre ardeur enflammée,
Dans sa passion renfermée,
Une ame aimera nuit & jour
Sans objet, sans amant, seule avec son Amour.

DIALOGUE

SUR LE QUIESTISME.

LE DOCTEUR, LA MERE, LA FILLE (1).

LE DOCTEUR.

TANT qu'on vous voit jeunes & belles,
Vous ne volez qu'en ces bas lieux;
Quand le tems vous appelle aux choses éternelles,
Vous empruntez les ailes.

D'un

(1) Mr. le Fèvre; Madame & Mademoiselle Justel.

D'un Amour tout nouveau, dont le vol glorieux
Vous porte dans les Cieux.
Là, de l'Amour humain on fait un ſacrifice ;
Et s'il n'a tenu vos appas
Aſſez long-tems à ſon ſervice,
L'Amour divin ne viendra pas.
On a beau voir femmes & filles,
Quitter bien, maiſons, & familles;
A moins que d'avoir eu les principes d'aimer,
C'eſt inutilement que l'on paſſa la mer.

LA FILLE.

Mais ne pourrions-nous point apprendre en Angleterre,
Les moyens précieux dont on vient de parler?

LE DOCTEUR.

Il faut les avoir ſû dans vôtre propre terre;
Autrement vers le Ciel vous ne ſauriez voler.

LA MERE.

Que faiſiez-vous, Judith, quand vous étiez en France?

LA FILLE.

J'accommodois mon cœur avec ma conſcience.

LA MERE.

Si je m'en ſouviens bien vous n'aviez que douze ans.

LA FILLE.

Je n'avois que douze ans; *mais aux ames bien nées*
L'Amour n'attend jamais le nombre des années.
Un mérite élevé ne dépend point du tems:
Si jeune que j'étois, je sentois en nom ame
Ce Principe d'aimer, qui produit une flamme.

LA MERE.

Vous sentez aujourd'hui plus qu'un *Je ne sai quoi*?

LA FILLE.

Sans doute; mais réglé, mais soûmis à la foi.
Parlez sincerement à vôtre tour, ma mere;
N'avez-vous jamais eu ce qu'on nomme *une Affaire*?

LA MERE.

J'aimai fort mon Mari.

LA FILLE.

Vous aimiez un Epoux!
Ne dites point cela devant d'autres que nous.
Je le repéterai sans craindre qu'on me gronde,
Ce n'est point un discours à tenir dans le monde:
Vous aimiez un Mari! voyez le bau degré
Pour montrer à l'Amour de Monsieur de Cambrai!
C'est-là, c'est justément l'Amour interessée.

LA MERE.

Judith, connoissez mieux le fonds de ma pensée.
De Meaux l'interessé chez moi n'a point de lieu,
Et

Et je fuis plus que vous en état d'aimer Dieu.
On peut, on peut aimer ce que l'on trouve aimable:
Je ne vous défens point vôtre je ne fai quoi ;
Mais aux plus curieux foyez impénétrable,
Cachez-vous auffi bien que moi.

LA FILLE.

On fe cache avec trop de peine ;
Pour moi, j'aime tout franchement ;
Et je fais quelquefois la vaine
D'aimer.... j'entens honnêtement.
Je fai qu'une galante antique,
Faifant la bonne Catholique,
Dira ; Mes Dames de Sion,
„ Dans le zéle qui vous devore
„ Vous vous feriez brûler pour la Religion,
„ Mais vous faites l'Amour encore....

LA MERE.

Judith, un amant près de vous,
Pourroit trouver un fort plus doux,
Que ne fut celui d'Holopherne.

LA FILLE.

Il eft vrai que je me gouverne,
Par un efprit moins inhumain :
La Judith du tems où nous fommes,
De fes yeux non pas de fa main,
Voudroit faire mourir les hommes.
Pourquoi reprochez-vous d'aimer ?

Ce n'eſt point ce qui nous diviſe;
Autrefois on vous ſût charmer,
Sans troubler la Paix de l'Egliſe.
Pourquoi vous animer contre une paſſion,
Où nous pouvons trouver nôtre Réünion?
Quand Monſieur de Condom dans ſa FOI CATHOLIQUE (1).
Voulut ſe rapprocher de nous,
Il étoit jeune, tendre, doux,
Et maintenant Prélat antique,
Sous le nom de Monſieur de Meaux,
Il nous fait mille & mille maux:
Il nous déteſte, il nous abhorre;
Helas! que n'eſt-il jeune encore!
Mais tel qu'il eſt, ſa gravité
Se ſoûmettroit à la beauté.
Nous avons gâté nos affaires
En laiſſant raiſonner nos Meres,
Avec leurs appas ſurannés,
Avec des Docteurs rafinés:
Il faloit prendre en nos familles
De belles & de jeunes Filles,
De qui les charmes tout-puiſſans
Euſſent quitté l'eſprit, pour attaquer les ſens.
Pour moi, j'aurois ſû les conduire
A m'aimer, au lieu de m'inſtruire,
A nous accorder don pour don;

J'en

(1) *Exposition de la Doctrine de l'Egliſe Catholique ſur les matieres de Controverſe.*

(2) Voyez

J'en avois un pour Charenton,
Et si je l'avois fait, je pense,
Que nous serions encore en France.
Ah! que n'employoit-on l'Amour,
Au lieu de nos Controversistes;
Il eût mis d'accord en un jour,
Cent Huguenots & cent Papistes.
Mais s'agit-il de nôtre Foi;
C'est une dispute éternelle,
Division perpetuelle,
Entre, *vous croyez*, & *je croi.*
Vouloir jurer sur la parole,
D'Arnauld, Jurieu, Claude, Nicolle;
C'est s'obliger par un serment;
A se haïr mortellement.
La chaleur de leur CONFERENCE (2),
L'aigreur qu'on trouve en leurs Ecrits;
Communiquent à nos esprits,
Secretement leur violence.

LA MERE.

Eh! qui vous en a tant appris?
D'où vous vient tant d'intelligence?

LA FILLE.

Ce n'est pas avec des Maris,

Qu'on

(2) Voyez la CONFERENCE *avec M. Claude Ministre de Charenton sur la matiere de l'Eglise*, par Mr. Bossuet, Evêque de Meaux; & la REPONSE de Mr. Claude.

Qu'on peut apprendre ma ſcience,

LA MERE.

Vous n'avez encor que vingt ans,
Que de ſavoir! d'experience!
Vous ne pouviez pas mieux employer vôtre tems.

LE DOCTEUR.

Judith, parlez en conſcience,
Etes-vous en état de voler vers les Cieux?

LA FILLE.

Je fais pour cela de mon mieux:
Je me prépare au ſacrifice
De l'Amour humain immolé;
Mais je ſuis attaché encore à ſon ſervice,
N'ayant pas terre à terre aſſez long-tems volé.

BILLET
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

MYLORD Devonshire a dit à Brunet, qu'il voudroit bien avoir l'honneur de prendre congé de vous, avant que

que d'aller à sa Maison de Campagne; qu'il savoit bien qu'on vous avoit voulu donner de méchantes impressions de lui, qu'il n'a point méritées. Ma Maxime est de n'être pas content de beaucoup de choses, & de n'en témoigner rien. C'est se livrer à son ennemi, que de le menacer; ou s'en faire de ceux qui ne le voudroient pas être, quand on leur fait voir du mécontentement. Dieu rejette les tiédes; mais le monde les doit souffrir. Mylord Devonshire ne se seroit pas laissé manger le ventre par un renard, comme le jeune Lacedemonien, sans parler. Il n'y a pas de constance; mais il n'y auroit pas eu grand crime à parler: on lui auroit pardonné, & je croi que vous pardonnerez à Mylord Devonshire. Vôtre résolution est bonne, de vouloir vivre sans Dettes & commodément. L'argent & le mérite ne sont pas choses incompatibles. Quand ils seroient mal ensemble, c'est une chose digne de vous que de les concilier. Vous avez le dernier dans sa perfection: je souhaite que la fortune vous donne l'autre. Personne n'en feroit un si bon usage.

Je vous envoye un Livre nouveau des AMOURS DE HENRI LE GRAND, très-bien écrit & très-agréable. Si l'Auteur n'y avoit pas mis toute entiere la CONFESSION DE MONSIEUR DE SANCY, sous le Titre de *Manifeste du Roi sur son Divorce*, je l'estimerois beaucoup.

A LA MEME.

MYLORD Godolphin ayant une affaire dont il ne peut se dispenser, & ne pouvant se trouver à la Pêche, la partie a été remise. Mylord Ranelagh s'est chargé de vous le faire savoir, & en tout cas pour plus grande sûreté, je vous l'écris moi-même. Le premier de ces Mylords m'a envoyé six Lapins pour vous faire tenir: on diroit que je parle d'une Lettre. Comme le Paquet est gros, j'ai retenu un Lapin pour me payer du port, ou si vous l'aimez mieux, pour le droit d'Avis. Je voudrois que tous les donneurs d'Avis fussent aussi modestes sur leurs droits, que je le suis sur les miens: un pour six n'est

pas

pas trop. Mylord d'Arran, ou n'a pû, ou n'a pas voulu m'expliquer l'Anglois qui eſt dans vôtre Lettre; il ſe dit malheureux en Amour, peu avancé en Mariage, reculé en Politique; & que le Roi Jaques n'eſt pas plus malheureux d'avoir perdu ſes trois Royaumes, que lui de n'avoir plus aucun accès dans vôtre Maiſon. Comme je ne ſuis pas heureux en chûte à la fin de mes Lettres, je dirai bruſquement *baſta*.

A LA MEME.

C'EST trop que d'être deux jours ſans ſavoir de vos nouvelles. J'en ai demandé deux fois le jour à Saint-James ſans en apprendre : vous aurez la bonté d'en faire dire au petit ſénateur. Si vous vous portez bien, je ne ſaurois me porter mal. Vôtre ſanté a fait juſqu'ici la mienne: je ſouhaite que cette influence-là dure long-tems. Si vos Champs plus fertiles & moins brûlés du ſoleil que celui de Montiel vous donnent de petites Féves, vous contenteriez un appetit qui ſe peut nom-

nommer une fantaiſie, tant il eſt déréglé. Le Champ de Montiel vous eſt aſſez connu, ſans que j'aye beſoin de vous l'expliquer. J'y laiſſe Don Quichotte, & ne prens de lui que *haſta la Muerte*, fin ordinaire de mes Lettres.

A MYLORD MONTAIGU.

ON admire avec raiſon
Votre ſuperbe Maiſon
A tous étrangers ouverte;
On admire d'un miroir
Le plus grand qu'on puiſſe voir
La nouvelle découverte;
Aux meubles, aux jardins, on trouve mille appas;
Mais je n'en vois pas un, lors que je ne vois pas
La Bourſe verte (1).
Que Baptiſte avec ſes Fleurs
Retourne bient-tôt en France;
Que les divers Profeſſeurs
De bel Art, belle Science;
Que tous nouveaux deſtructeurs
De l'ancienne opulence
Portent

(1) Mylord Montaigu payoit une Rente viagere de cent Livres ſterling à Mr. de St. Evremond, pour une ſomme de

Portent leur dégât ailleurs:
N'ayons pour toute alliance
Que celle des Inſpecteurs;
Ils ne font point de dépenſe
Si ce n'eſt en projets de Maiſons & Jardins
Qu'à chaque bel aſpect, ils font ſur les chemins.
Tantôt Manſards ils bâtiſſent,
Et puis après démoliſſent:
Tantôt Nôtres & Degots
Ils coupent bois à propos,
Pour faire une belle vûë
Et donner au jardin une juſte étenduë.
J'aime des Inſpecteurs tous leurs grands bâtimens,
J'aime leurs eſcaliers, ſalons, appartemens;
Ils les font en carroſſe; & ce qui m'en fait plaire,
On revient au logis ſans qu'il en coûte guere.
Il n'eſt pas ainſi du Ruiſſeau
Honoré du nom de Riviere,
Dont ils ont fait des pieces d'eau
D'une beauté fort ſinguliere.
Quarrés, octogones, canaux,
Ouvrages trop chers & trop beaux,
Ennemis de la Bourſe verte;
Sans vous, je la verrois ouverte,
Je la verrois comme autrefois
Groſſe & pleine s'ouvrir de ſix mois en ſix mois.

Com-

de cinq cens Livres ſterling, qu'il lui avoit donnée à l'âge de ſoixante & quelques années.

Comment feroit la Bourfe pleine!
Après les jets d'eau de Boughton (1),
On parle de meubler Ditton (1),
De velours, de damas de Gêne;
Au Cockpit (2) autres Bâtimens,
Et logemens fur logemens
A la Campagne comme à Londre;
C'eft affez dequoi me confondre:
Mais fi Mylord par ce métier
N'eft pas confondu le premier,
Je penfe que la Bourfe verte
Pourra fe voir encore ouverte.
Mais Mylord entre; je l'entens.

MYLORD MONTAIGU.

L'avoir payé vingt & deux Ans!
Que la réflexion eft trifte!
Combien de Tableaux de Baptifte;
Que de Miroirs j'euffe acheté
De la maudité *Annuité!*
Auroit on crû que la nature
Eût fufpendu pour lui la rigueur de fa Loi
Aux climacteriques fi dure?
Auroit-on crû le voir à l'âge où je le voi?

Non,

(1) Maifons de Campagne de Mylord Montaigu.
(2) Près de White-Hall, où Mylord Montaigu avoit un Appartement.
(3) Parodie de ce vers de la BERENICE de Racine:

Voyez-moi plus fouvent, & ne me donnez rien.

(4) Man-

Non, non; c'eſt une choſe ſûre
Que tout autre y ſeroit attrapé comme moi.

SAINT-EVREMOND.

Le nombre des ans, je l'ignore:
Que ſert-il de le retenir?
Payez, Mylord, payez encore;
Et du paſſé perdez le ſouvenir.
Ce Vers heureux que vous avez ſû faire,
Bâtiſſez moins, & ne me devez rien (3),
Soit du Mylord la leçon ordinaire
Pour ſon profit autant que pour le mien.
Que les Eaux de Boughton où les Mangars, les Philes,
Ont trouvé des Brochets faiſant les Crocodiles (4):
Que parterres, jardins, potagers à finir
Obtiennent peu de choſe à les entretenir;
Et que du Bâtiment la face irréguliere
Au ſoin de l'Héritier ſe laiſſe toute entiere.
Tel que ſous l'oncle fut Ditton,
Qui manquoit un peu de lumiere,
Que telle reſte la Maiſon
Dans ſon obſcurité premiere.
De bon fruit de loin apporté,
De poiſſons mis dans la riviere,

D'oi-

(4) Mangar & Phile, Valets de Mr. le Marquis d'Heucourt & de Mr. de St. Evrémond, étant allez pêcher dans les Etangs de Mylord Montaigu, y virent des Brochets ſi gros, qu'ils crûrent que c'étoit des Crocodiles, & s'enfuïrent de peur d'en être dévorez.

D'oiseaux de grande rareté
Dont on doit remplir la voliere,
De magnifique canardiere
Que le Mylord soit contenté,
Palais d'une grandeur immense,
Bornez enfin vôtre dépense;
Fixez la curiosité
Qui n'a déja que trop coûté.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE ST. EVREMOND.

MONSIEUR l'Abbé du Bois m'a rendu vôtre Lettre, Monsieur, & m'a dit autant de bien de vôtre Estomac que de vôtre Esprit. Il vient des tems où l'on fait bien plus de cas de l'Estomac que de l'Esprit; & j'avouë à ma honte que je vous trouve plus heureux de jouïr de l'un que de l'autre. J'ai toûjours crû que vôtre

vôtre eſprit dureroit autant que vous; on n'eſt pas ſi ſûr de la ſanté du corps, ſans quoi il ne reſte que de triſtes réflexions. Inſenſiblement je m'embarquerois à en faire: voici un autre chapitre. Il regarde un joli garçon, qu'un deſir de voir les honnêtes-gens de toute ſorte de pays a fait quitter une maiſon opulente ſans congé. Peut-être blâmerez-vous ſa curioſité; mais l'affaire eſt faite. Il ſait beaucoup de choſes: il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à ſon âge. Je l'ai crû digne de vous voir, pour lui faire commencer à ſentir qu'il n'a pas perdu ſon tems d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi. Je l'ai fait prier par ſon frere aîné, qui eſt particulierement mon ami, d'aller ſavoir des nouvelles de Madame la Ducheſſe Mazarin & de Madame Harvey, puis qu'elles ont bien voulu ſe ſouvenir de moi.



RE-

RÉPONSE DE MONSIEUR DE St. EVREMOND, A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

JE n'ai jamais vû de Lettre où il y eût tant de bon-ſens que dans la vôtre: vous faites l'éloge de l'Eſtomac ſi avantageuſement, qu'il y aura de la honte à avoir bon Eſprit, à moins que d'avoir bon Eſtomac. Je ſuis obligé à Monſieur l'Abbé du Bois, de m'avoir fait valoir auprès de vous par ce bel endroit. A quatre-vingt-huit Ans, je mange des Huitres tous les matins; je dîne bien, je ne ſoupe pas mal; on fait des Héros pour un moindre mérite que le mien.

Qu'on ait plus de bien, de crédit,
Plus de vertu, plus de conduite,
Je n'en aurai point de dépit;
Qu'un autre me paſſe en mérite

Sur

Sur le goût & ſur l'appetit,
C'eſt l'avantage qui m'irrite.
L'Eſtomac eſt le plus grand bien,
Sans lui les autres ne ſont rien.
Un grand cœur veut tout entreprendre,
Un grand eſprit veut tout comprendre:
Les droits de l'Eſtomac ſont de bien digerer;
Et dans les ſentimens que me donne mon âge,
La beauté de l'eſprit, la grandeur du courage,
N'ont rien qu'à ſa vertu l'on puiſſe comparer.

Etant jeune je n'admirois que l'Eſprit; moins attaché aux interêts du Corps que je ne devois l'être: aujourd'hui je répare autant qu'il m'eſt poſſible le tort que j'ai eu; ou par l'uſage que j'en fais, ou par l'eſtime & l'amitié que j'ai pour lui. Vous en avez uſé autrement. Le Corps vous a été quelque choſe dans vôtre Jeuneſſe; préſentement vous n'êtes occupée que de ce qui regarde l'Eſprit: je ne ſai pas ſi vous avez raiſon de l'eſtimer tant. On ne lit preſque rien qui vaille la peine d'être retenu; on ne dit preſque rien qui mérite d'être écouté: quelque miſerables que ſoient les Sens à l'âge où je ſuis, les impreſſions que font ſur eux les objets qui plaiſent, me trouvent bien plus ſenſi-

ble, & nous avons grand tort de les vouloir mortifier. C'eſt peut-être une jalouſie de l'Eſprit, qui trouve leur partage meilleur que le ſien.

Monſieur Bernier, le plus joli Philoſophe que j'aye connu, (*joli Philoſophe* ne ſe dit gueres; mais ſa figure, ſa taille, ſa maniere, ſa converſation, l'ont rendu digne de cette épithete-là :) Monſieur Bernier en parlant de la Mortification des Sens, me dit un jour, „ Je vais vous „ faire une confidence que je ne ferois „ pas à Madame de la Sabliere, à Made- „ moiſelle de l'Enclos même, que je tiens „ d'un ordre ſuperieur; je vous dirai en „ confidence que *l'Abſtinence des Plaiſirs* „ *me paroit un grand Peché*". Je fus ſurpris de la nouveauté du Syſtême; il ne laiſſa pas de faire quelque impreſſion ſur moi. S'il eût continué ſon diſcours, peut-être m'auroit-il fait goûter ſa Doctrine. Continuez-moi vôtre Amitié, qui n'a jamais été alterée; ce qui eſt rare dans un auſſi long commerce que le nôtre.

BIL-

(1) Mr. Julien Scopon, Gentilhomme de Languedoc.

(2) Conte

BILLET
DE
Mr. JULIEN (1).
A
Mr. SILVESTRE.

J'Ecris à Monſieur de Saint-Evremond: que j'ai ſué à faire cette Lettre! je l'ai méditée ſix jours, & enfin il ſe trouve que je n'y ai rien mis de ce que j'avois médité. Je n'envoye point l'Edit de Prato (2); un ſeul mot en eſt la cauſe; mais ſeulement le Nouveau Systeme d'Amour (3). Je vous l'envoye par indivis avec Monſieur de Saint-Evremond. Corrigez, Meſſieurs, augmentez, diminuez; faites ce qu'il vous plaira; mais ſur tout diſculpez-moi envers les Dames, que j'aime beaucoup,

(2) Conte de Bocace, que Mr. Julien avoit mis en Vers.

(3) Autre Piece en Vers, de Mr. Julien.

coup, mais d'une Amour qui ne va pourtant pas jusqu'à l'excès; comme dit très-bien Monsieur Leti dans ses Loteries, parlant des Théologiens. J'ai grand regret d'avoir quitté Londres; je voudrois y être, quand ce ne seroit que pour jouër à l'Hombre avec Monsieur de Saint-Evremond & vous. Mais comme on apprend toûjours, je voudrois perdre pour avoir le plaisir de manger à la fin une Salade d'Asperges, & boire une Bouteille de Vin de Bourgogne, ce qu'on ne fait pas quand on gagne. Je suis, *&c.*

LETTRE DE Mr. JULIEN, A MONSIEUR DE St. EVREMOND.

VOus m'avez fait la grace de me demander l'Edit de Prato, & le Nouveau Systeme d'Amour: c'est

c'eſt ſeulement le dernier de ces Ouvrages que je vous envoye; il y a dans l'autre une Expreſſion qui me déplaît, je veux la corriger. Vous ſavez, Monſieur, que quelquefois ces corrections donnent plus de peine qu'à recommencer une piece. Au moins c'eſt uniquement par obéïſſance que je me réſous à ce que je fais: je ſai qui eſt Monſieur de Saint-Evremond, & qui je ſuis. Cette penſée n'a pas beſoin d'explication; on la comprend aſſez. Mais, Monſieur, ſi quelque Dame voit ce Syſtême; que dira-t-elle? Quelle Héréſie en Amour, quel renverſement des Notions les plus générales! Qu'on liſe tous les Romans, qui ſont les Livres qui établiſſent avec le plus de ſolidité la Doctrine de l'Amour, & l'on verra la témérité de ce nouveau Quietiſte. A cela, je vous avouë que je n'ai rien à répondre.

Au reſte ſi j'ai l'honneur de vous écrire, ce n'eſt pas pour m'attirer une Réponſe de vôtre part: il ſeroit même avantageux pour moi que vous n'en preniez pas la peine. Je ſuis toûjours en garde contre l'orgueil; pourrois-je m'en défendre ſi je recevois une de vos Lettres? Déja

en ce pays-ci je n'ai pû m'empêcher de dire, à-propos ou non, à tout le monde, que j'avois eu l'honneur de vous voir quelquefois, & de jouër à l'Hombre avec vous, & quand je m'examine, je voi bien que mon deſſein ſecret a été de m'attirer l'admiration des gens.

De la Haye *le* 14. *de* Juillet 1698.

REPONSE DE MONSIEUR DE ST. EVREMOND, A MR. JULIEN.

JE vous avois prié de m'envoyer l'EDIT DE PRATO, & le NOUVEAU SYSTEME D'AMOUR. Vous avez eu la bonté d'envoyer le SYSTEME à Monſieur Silveſtre, qui nous l'a lû chez Madame Mazarin. Il n'y a rien qui ne ſoit très-agréable. La maniere de conter égale celle de la Fontaine, & je croi que la

la nouveauté ne doit pas déplaire aux plus Prudes : c'eſt leur établir comme un droit d'en faire autant que vous. Mais peut-être qu'elles n'ont beſoin ni d'autorité, ni d'exemple, & qu'elles imitent moins qu'elles ne ſont imitées.

Il me ſembloit qu'il n'y avoit rien à corriger dans vôtre EDIT DE PRATO, quand vous eutes la bonté de me le lire. L'idée de la perfection gêne trop. J'aurois voulu le voir avec ſes graces naturelles, ſans attendre ce qu'auront mis ou retranché les ſoins de l'art. Vous êtes dans le pays du monde où l'on écrit le mieux, La Hollande ne ſe contente pas d'avoir ôté à l'Italie la gloire de bien écrire en Latin, elle ne laiſſe pas à la France celle de mieux écrire en François. Vous êtes venu en ce Pays-là augmenter le nombre de ceux qui écrivent ſi bien en nôtre Langue. Pour moi, Monſieur, je ne mérite aucune des louanges que vous me donnez. Conſerver un peu de ſanté, ou pour mieux dire, me rendre la vie ſuportable, eſt tout mon ſoin. J'en aurai toûjours un fort grand pour vous perſuader qu'on ne peut être avec plus d'eſtime que je ſuis, *&c.*

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

L'AFFREUSE Retraite dont vous me parlez ne la ſauroit être pour vous plus que pour moi. Quand vous êtes contente, je ſuis ſatisfait : quand vous avez à vous plaindre de vôtre condition, c'eſt un ſujet de me plaindre de la mienne. J'attens de vôtre fermeté, que vous ſouffrirez encore quelque tems le méchant état de vos Affaires; & de vôtre bon ſens, que l'illuſion des faux biens imaginés ne prendra aucun pouvoir ſur vôtre eſprit. Eſperez, Madame; vos embarras finiront. Quittez la biere, bûvez vôtre vin, & faites venir à Muſtapha ſes inſpirations ordinaires quand il a bu. Cela vaut mieux contre la mauvaiſe Fortune, que la CONSOLATION de Sénéque à Marcia.

LET-

LETTRE DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS, A MONSIEUR DE St. EVREMOND.

MONSIEUR de Clerembaut m'a fait un ſenſible plaiſir en me diſant que vous ſongiez à moi : j'en ſuis digne par l'attachement que je conſerve pour vous. Nous allons mériter des louanges de la Poſterité par la durée de nôtre Vie, & par celle de l'Amitié. Je croi que je vivrai autant que vous. Je ſuis laſſe quelquefois de faire toûjours la même choſe, & je louë le Suiſſe qui ſe jetta dans la riviere par cette raiſon. Mes amis me reprennent ſouvent ſur cela, & m'aſſûrent que la Vie eſt bonne tant que l'on eſt tranquille, & que l'eſprit eſt ſain. La force du Corps donne d'autres penſées. L'on préfereroit ſa force à celle de l'Eſ-

prit: mais tout eſt inutile quand on ne ſauroit rien changer; il vaut autant s'éloigner des Réflexions, que d'en faire qui ne ſervent à rien. Madame Sandwich m'a donné mille plaiſirs, par le bonheur que j'ai eu de lui plaire: je ne croyois pas ſur mon déclin, pouvoir être propre à une femme de ſon âge. Elle a plus d'eſprit que toutes les ſemmes de France, & plus de veritable mérite. Elle nous quitte: c'eſt un regret pour tout ce qui la connoît, & pour moi particuliérement. Si vous aviez été ici nous aurions fait des Repas dignes du tems paſſé. Aimez-moi toûjours. Madame de Coulange a pris la commiſſion de faire vos Complimens à Monſieur le Comte de Grammont, par Madame la Comteſſe de Grammont. Il eſt ſi jeune que je le croi auſſi leger que du tems qu'il haïſſoit les malades, & qu'il les aimoit dès qu'ils étoient revenus en ſanté. Tout ce qui revient d'Angleterre parle de la Beauté de Madame la Ducheſſe Mazarin, comme on parle ici de celle de Mademoiſelle de Bellefond qui commence.

Vous

(1) Madame Hervart nâquit à Geneve le 12. de Decembre 1602, Jour même de l'ESCALADE. Sa Mere ſentant les premieres douleurs de l'Accouchement, envo-

ya

Vous m'avez attachée à Madame Mazarin, & je n'en entens point dire de bien sans plaisir. Adieu, Monsieur; pourquoi n'est ce pas un bon Jour? Il ne faudroit pas mourir sans se voir.

~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

A MADAME HERVART.

CE ne fût point par un hazard
Que Geneve fut conservée,
L'Etoile de Madame Hervart
De l'ESCALADE l'a sauvée (1),
Ainsi la moderne Siòn
Lui doit sa conservation;
Et depuis ce jour salutaire,
On sait que tous ses habitans
La regardent comme une mere,
Qui les voit comme ses enfans.
Quelqu'ùn pour rimer à Geneve
La traite d'une nouvelle Eve;

Mais

ya chercher la Sage-Femme par une Servante, qui ayant trouvé des gens armés dans les Ruës donna l'allarme: c'est ce qui a fait dire à Mr. de Saint-Evremond que *Madame Hervart avoit sauvé Geneve.*

Mais si je l'ai bien entendu,
Madame Hervart n'a de sa vie
Fait connoître la moindre envie
De goûter du Fruit défendu.
Elle auroit peu craint la cautelle
Du Serpent, du fin seducteur:
Pour le genre humain, quel bonheur,
Si l'autre Eve eût été comme elle!
Puisse Madame Hervart dix Ans
Etre encor parmi les vivans!
De nôtre Faculté Françoise,
Généreuse en sa fonction
Ayons la pure affection;
Point de commerce avec l'Angloise;
Ses Docteurs demandent pour eux
Des Malades trop généreux.
Laissons aux Docteurs d'Angleterre
Tous les maux qu'auront les Anglois,
Et que jamais aucun François
Ne soit malade en cette Terre,
S'il n'est pas sûr de l'amitié
De son Docteur Réfugié.
Le Medicin François essuye
Vent de nord, neige, grêle, pluye:
Pour une petite Vapeur,
Pour un commencement de Rhûme,
On fait quitter au bon Docteur
Son mince matelas, & son gros lit de plume,
Et quand il est venu, d'un air tout gracieux,

La

La Malade dit," on se porte un peu mieux;
" On se trouve assez soulagée,
" Et l'on vous est obligée;
" Mais il n'en faut pas abuser,
" Docteur, allez vous reposer.
On le reconduit, on l'éclaire;
A peu près voila son salaire,
Que le magnanime Docteur
Semble recevoir de bon cœur.
L'Anglois croit que les Nuits aux Docteurs sont données
Pour attendre en repos le retour du soleil,
Laissant tranquillement jusques à leur réveil
Le Malade inquiet au soin des Distinées.
Une basse assiduité,
Une servile diligence
Feroient tort à la suffisance
D'un Médecin par tout vanté.
Son nom fait pour lui son office,
Sa réputation lui tient lieu de service:
Encore s'il ne coûtoit rien
On pourroit être son Malade;
Mais le Docteur se persuade
Qu'on ne sauroit jamais le payer assez bien.
Nous avons des Docteurs de nôtre connoissance
Gens d'esprit, de savoir, de grande experience,
D'un soin pour le Malade exact & diligent,
Et d'un procedé noble à l'égard de l'argent.
C'est-là que nous devons porter nos Maladies,

C'est-là qu'honnêtement elles seront gueries,
Et si l'on nous en croit, Madame Hervart & moi,
Les Anglois dans nos maux auront fort peu d'emploi.

Pour éviter l'Apoplexie ;
Prévenir toute Létargie,
Qu'elle ait toûjours auprès de soi
Les meilleures Gouttes du Roi ;
Que le douziéme de Decembre
Elle descende de sa chambre,
Pour faire la solemnité
De sa vieille Nativité ;
Pour pouvoir entendre à son aise
La CHANSON de Monsieur de Beze (1),
Et donner dans un long Festin
Assez largement son bon vin.
Qu'elle soit toûjours regardée
Comme la Mere des Croyans,
Et qu'à Geneve tous les ans
Sa Fête puisse être gardée.



SUR

(1) La Chanson qu'on chante tous les Ans à Geneve, le jour de l'ESCALADE, a été faite par Theodore de Beze.

SUR LE ROI D'ESPAGNE (1).

Je maintiens la Paix dans le Monde :
Il est certain que par ma Mort (2),
On verroit la rage du sort,
De carnage & d'horreur couvrir la terre & l'onde.

Que d'autres vantent leur pouvoir,
Ou leur vertu, ou leur conduite :
Je vis : j'ai le plus grand merite
Que dans l'Europe on puisse avoir.

LETTRE A MONSIEUR SILVESTRE.

Madame Mazarin est assez indisposée pour ne vous écrire pas de sa main ; elle emprunte la mienne, & m'ordonne de vous dire que vous lui avez fait un

(1) Charles II.
(2) Ce Prince mourut le 1. de Novembre 1700.

un fort grand plaisir de lui donner de vos nouvelles, & de celles de toute vôtre petite Caravane. Elle a été sensible à la misere où vous vous êtes trouvés à Anvers, de n'avoir que du Vin de Bourgogne à boire; point de Biere, point de Vin de Moselle, de Vin de Bourdeaux: elle a plaint vôtre malheur. Mylord Montaigu a eu les sentimens d'un vrai Pere qui fait voyager son Fils. Pour moi qu'on accuse d'indifference & quelquefois de dureté, j'ai été bien-aise que Mylord Monthermer s'accoûtumât de bonne heure à la fatigue. Madame Mazarin a de la peine à comprendre comment peut revenir une Caravane sans apporter ni Singes, ni Perroquets. Vous avez trouvé à Amsterdam une Guenuche si petite & si délicate, qu'elle n'auroit jamais passé la mer. Vous avez vû à Breda un Singe merveilleux, dont on ne vouloit pas se défaire. Il n'y a point de Ville qui n'ait eu sa rareté, & dont vous ne rendiez aussi bon compte que le Voyageur Allemand le plus exact pourroit faire (1). Pour envoyer des Guenons & des Jambons, qu'on s'adresse

(1) Voyez dans le II. Tome la Comédie de SIR POLITICK WOULD-BE, Acte III. Scene 2.

dreſſe à des marchands : vous voyagez en curieux, & je ne doute point que vôtre Journal ne ſoit bien rempli.

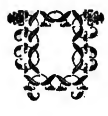
Depuis ma Lettre écrite, Madame Mazarin a ſû que Monſieur Pujolas a eu un accident aſſez fâcheux : elle en a été fort touchée auſſi bien que moi. Vous avez la mine de ne revenir pas ſi tôt : d'Inſpecteur de jardins & de bâtimens, vous deviendrez pour quelque tems encore Inſpecteur de vie & mœurs.

Si vous revenez,

> Apportez des guenons
> Avec des perroquets :

Si vous allez à Rome,

> Apportez des pardons
> Avec des Chapelets.



SUR

SUR LA MORT DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

STANCES IRREGULIERES.

ENFIN le Ciel l'a retirée,
Cette beauté tant adorée,
Celle qui causa tant d'amour,
Helas! vient de perdre le jour (1)!

Que l'on apprenne de nos larmes,
Quel fut le pouvoir de ses charmes;
Et que par nôtre desespoir,
Un mérite si grand se fasse concevoir.

Chacun aujourd'hui se lamente,
Chacun lui porte ses douleurs;
Et l'on ne voit personne exemte,
De ce dernier devoir que lui rendent les cœurs.
Ah! MAZARIN, morte, vivante,
Que tu nous as coûté des pleurs!

Pré-

(1) Madame Mazarin mourut le 2. de Juillet 1699. Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond.*

Précieux ſouvenir de ſa gloire paſſée,
De ſes beaux yeux ſi chers encore à la penſée;
Eternel entretien que fournit l'amitié,
Plus triſte ſentiment qu'inſpire la pitié;
Douleur, juſte douleur, ſi tendre, ſi fidelle,
Montrez ce que nos Cœurs ont conſervé pour
elle.

Mais pourroient-ils ne le conſerver pas?
Quel autre objet eût nôtre ame charmée!
Il n'étoit plus pour nous d'autres appas,
Point d'autre amour, après l'avoir aimée.

De ſon eſprit on étoit enchanté,
Quand on l'avoit entretenuë;
Qui la voyoit, qui l'avoit vûë,
Ne pouvoit plus ſouffrir d'autre beauté.

Les charmes, les vertus, ſe diſputoient en elle
L'avantage du rang, l'honneur du premier lieu;
Et l'on a vû durer leur jalouſe querelle,
Juſqu'au moment fatal de l'éternel adieu.

Faloit-il être inexorable,
Lors qu'on vous conjuroit de prendre ſoin de
vous!
Lors que vous refuſiez de vivre au moins pour
nous;
Puis que le dégoût de la vie,
Vous en ôtoit pour vous la naturelle envie!

Chacun

Chacun vous propofoit les moyens de guerir;
Et vous vous obftiniez contre tous à mourir.
N'avez-vous été fi charmante,
Que pour nous préparer le plus grand des malheurs?
Ah! Mazarin, morte, vivante,
Que vous avez caufé de pleurs!

Vous verrez, vous verrez, quand vous m'aurez perduë:
Injufte, par ces mots répetés tant de fois,
Vous annonciez la Mort que vous avez vouluë,
Sans aucun égard à nos droits.

Le Ciel en vous formant fit ce parfait ouvrage,
Moins pour vôtre interêt que pour nôtre avantage;
Ainfi vous nous deviez le compte de vos jours,
Ce n'étoit point à vous d'en arrêter le cours.

Vous vous deviez au monde, & ce fut une injure,
Un outrage, un affront à toute la nature,
De préferer l'horreur de l'éternelle nuit
A l'aimable clarté du foleil qui nous luit.

Vous le fîtes pourtant, cruelle:
Au lieu d'attendre le trépas,
A l'heure jufte & naturelle;
Vous alliez au devant, ou vous hâtiez fes pas.

Jamais la Mort ne fut foufferte,
Avec tant de tranquilité;

Jamais

Jamais on ne ſentit de perte,
Avec plus de douleur, & moins de fermeté.

Mais que dis-je; nôtre tendreſſe,
Pouvoit-elle être une foibleſſe;
Non, non; l'on ne ſauroit blâmer,
L'excès où nous l'avons portée;
Celle qu'on ne pût trop aimer
Ne peut être trop regretée.

Beaux eſprits, Curieux, Savans,
Gens d'agréable compagnie;
Quand vous pourriez vivre cent ans,
Vous ne verriez jamais un ſemblable génie.

Adorateurs de la Beauté,
Gardez-vous de prendre des chaînes;
Conſervez vôtre liberté,
Il n'eſt plus qui mérite vos peines.

De ſes perfections c'eſt trop longtems parler:
Trouvons-lui des défauts pour nous en conſoler.
Helas! autre ſource de larmes,
Tous ſes défauts avoient des charmes!

Quand elle grondoit ſes amis,
Un peu plus qu'il n'étoit permis,
Son humeur chagrine étoit chere,
Et l'on trouvoit dans ſa colere,
Un ſi naturel agrément,
Qu'on ſe trouvoit heureux du mauvais traitement.

Pleu-

Pleurons une perſonne aimable,
Juſqu'aux choſes qui font haïr;
Pleurons une femme eſtimable,
De n'avoir jamais ſû ni tromper, ni haïr.

Miniſtres Etrangers, qui cherchant à lui plaire,
Vous donniez la douceur d'un commerce ordinaire;
Ajoûtez vos regrets à nos afflictions,
Et rempliſſez de Dueil toutes les Nations.

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.
A MONSIEUR
DE St. EVREMOND.

QUELLE perte pour vous, Monſieur! ſi on n'avoit pas à ſe perdre ſoi-même, on ne ſe conſoleroit jamais. Je vous plains ſenſiblement: vous venez de perdre un Commerce aimable, qui vous a ſoûtenu dans un Pays étranger. Que peut-on faire pour remplacer un tel malheur?

heur ? Ceux qui vivent longtems sont sujets à voir mourir leurs amis. Après cela vôtre-Esprit, vôtre Philosophie vous servira à vous soûtenir. J'ai senti cette Mort comme si j'avois eu l'honneur de connoître Madame Mazarin. Elle a songé à moi dans mes maux : j'ai été touchée de cette bonté ; & ce qu'elle étoit pour vous m'avoit attachée à elle. Il n'y a plus de remede, & il n'y en a nul à ce qui arrive à nos pauvres corps. Conservez le vôtre. Vos Amis aimant à vous voir si sain & si sage : car je tiens pour *Sages* ceux qui savent se rendre heureux. Je vous rends mille graces du Thé que vous m'avez envoyé. La gayeté de vôtre Lettre m'a autant plû que vôtre présent. Vous allez ravoir Madame Sandwich, que nous voyons partir avec beaucoup de regret. Je voudrois que la situation de sa vie vous pût servir de quelque consolation. J'ignore les manieres Angloises : cette Dame a été très-Françoise ici. Adieu mille fois, Monsieur. Si l'on pouvoit penser comme Madame de Chevreuse, qui croyoit en mourant qu'elle alloit causer avec tous ses Amis en l'autre Monde ; il feroit doux de le penser.

LETTRE
DE MONSIEUR
DE St. EVREMOND,
A Mr. LE MARQUIS
DE CANAPLES.

VOus ne pouviez pas, Monſieur, me donner de meilleures marques de vôtre Amitié, qu'en une occaſion où j'ai beſoin de la tendreſſe de mes amis, & de la force de mon eſprit pour me conſoler. Quand je n'aurois que trente Ans, il me ſeroit difficile de pouvoir rétablir l'agrément d'un pareil Commerce : à l'âge où je ſuis il m'eſt impoſſible de le remplacer. Le vôtre, Monſieur, & celui de quelques perſonnes qui prennent part encore à mes interêts, me feroient d'un grand ſecours à Paris : je ne balancerois pas à l'aller chercher, ſi les incommodités de la derniere Vieilleſſe n'y apportoient un grand obſtacle. D'ailleurs que ferois-je à Paris, que me cacher, ou me préſenter

avec

avec differentes horreurs; ſouvent malade, toûjours caduc, décrepit? On pourroit dire de moi ce que diſoit Madame de Cornuel d'une Dame: *Je voudrois bien ſavoir le Cimetiere où elle va renouveller de Carcaſſe.* Voila de bonnes raiſons pour ne pas quitter l'Angleterre. La plus forte, c'eſt que le peu de Bien que j'ai ne pourroit pas paſſer la mer avec moi; il me ſeroit comme impoſſible de le tirer d'ici: c'eſt preſque rien; mais je vis de ce rien-là. Madame Mazarin m'a dû juſques à huit cens Livres Sterling: elle me devoit encore quatre cens Guinées quand elle eſt morte. Aſſûrément elle diſpoſoit de ce que j'avois, plus que moi-même: les extrémités où elle s'eſt trouvée, ont inconcevables. Je voudrois avoir donné ce qui me reſte, & qu'elle vêcût. Vous y perdez une de vos meilleures Amies: vous ne ſauriez croire combien elle a été regrettée du Public & des Particuliers. Elle a eu tant d'indifférence pour la Vie, qu'on auroit crû qu'elle n'étoit pas fâchée de la perdre. Les Anglois, qui ſurpaſſent toutes les Nations à mourir, la doivent regarder avec jalouſie. Soyez aſſûré, Monſieur, que je ſuis. *&c.*

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE St. EVREMOND.

VOTRE Lettre m'a remplie de Desirs inutiles, dont je ne me croyois plus capable. *Les Jours se passent*, comme disoit le bon homme Des Yveteaux, *dans l'Ignorance & la Paresse, & ces Jours nous détruisent, & nous font perdre les choses à quoi nous sommes attachés.* Vous disiez autrefois que *je ne mourrois que de Réflexion:* je tâche à n'en plus faire, & à oublier le lendemain le jour que je vis aujourd'hui. Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du tems, qu'un autre. De quelque sorte que cela soit, qui m'auroit proposé une telle Vie, je me serois penduë. Cependant on tient à un vilain corps, comme à un corps agréable:

ble : on aime à ſentir l'aiſe & le repos. L'appétit eſt quelque choſe dont je jouïs encore. Plût à Dieu de pouvoir éprouver mon Eſtomac avec le vôtre ; & parler de tous les originaux que nous avons connus, dont le ſouvenir me réjouït plus que la préſence de beaucoup de gens que je vois ; quoi qu'il y ait du bon dans tout cela, mais, à dire le vrai, nul rapport. Monſieur de Clerembaut me demande ſoûvent, s'il reſſemble par l'Eſprit à ſon Pere ; *non*, lui dis je mais j'eſpere de ſa préſomption qu'il croit ce *non* avantageux, & peut-être qu'il y a des gens qui le trouveroient. Quelle comparaiſon du Siecle préſent avec celui que nous avons vû ! Vous allez avoir Madame Sandwich ; mais je crains qu'elle aille à la campagne. Elle ſait tout ce que vous penſez d'elle. Madame Sandwich vous dira plus de nouvelles de ce Pays-ci que moi. Elle a tout approfondi & pénétré : elle connoît parfaitement tout ce que je hante, & a trouvé le moyen de n'être point Etrangere ici.

REPONSE DE MONSIEUR DE ST. EVREMOND, A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

LA derniere Lettre que je reçois de Mademoiselle de l'Enclos me semble toûjours la meilleure; & ce n'est point que le sentiment du plaisir présent l'emporte sur le souvenir du passé: la veritable raison est que vôtre Esprit se fortifie tous les jours. S'il en est du Corps comme de l'Esprit, je soûtiendrois mal ce Combat d'Estomac dont vous me parlez. J'ai voulu faire un essai du mien contre celui de Madame Sandwich, à un grand Repas chez Mylord Jersey: je ne fus pas vaincu. Tout le monde connoît l'esprit de Madame Sandwich: je voi son bon goût par l'estime extraordinaire qu'elle a pour vous. Je ne fus pas vaincu sur les loüanges qu'elle vous donna, non plus que

que ſur l'appétit. Vous êtes de tous les Pays; auſſi eſtimée à Londres qu'à Paris. Vous êtes de tous les Tems; & quand je vous allegue pour faire honneur au mien, les jeunes-gens vous nomment auſſi-tôt pour donner l'avantage au leur. Vous voila maîtreſſe du préſent & du paſſé; puiſſiez-vous avoir des droits conſiderables ſur l'avenir! Je n'ai pas en vûë la reputation; elle vous eſt aſſûrée dans tous les tems: je regarde une choſe pus eſſentielle; c'eſt la Vie, dont huit jours valent mieux que huit ſiécles de gloire après la Mort. *Qui vous auroit propoſé autrefois de vivre comme vous vivez, vous vous ſeriez penduë*; (l'expreſſion me charme) cependant vous vous contentez de *l'Aiſe* & du *Repos*, après avoir ſenti ce qu'il y a de plus vif.

L'eſprit vous ſatisfait, ou du moins vous conſole;
Mais on préfereroit de vivre jeune & folle,
Et laiſſer aux Vieillards exemts de paſſions
La triſte gravité de leurs reflexions.

Il n'y a perſonne qui faſſe plus de cas de la Jeuneſſe que moi: comme je n'y tiens que par le ſouvenir, je ſui vôtre exemple;

& m'accommode du préſent le mieux qu'il m'eſt poſſible. Plût à Dieu que Madame Mazarin eût été de nôtre ſentiment! Elle vivroit encore: mais elle a voulu mourir la plus belle du monde. Madame Sandwich va à la campagne : elle part d'ici admirée à Londres, comme elle a été à Paris. Vivez; la Vie eſt bonne, quand elle eſt ſans douleur. Je vous prie de faire tenir ce Billet à Monſieur l'Abbé de Hautefeuille, chez Madame la Ducheſſe de Bouillon. Je voi quelquefois les Amis de Mr. l'Abbé du Bois, qui ſe plaignent d'être oubliés: aſſûrez-le de mes très-humbles reſpects.

LETTRE
DE MONSIEUR
DE St. EVREMOND,
A Mr. LE MARQUIS
DE CANAPLES.

JE ne ſai, Monſieur, ſi vous avez reçû la Lettre que je me ſuis donné l'honneur

neur de vous écrire, pour vous rendre graces très-humbles des offres les plus obligeantes que l'on puiſſe faire. Je voudrois bien être en état de m'en pouvoir ſervir. La nature dont j'ai eu tant de ſujet de me louër, eſt ſur le point de retirer ſes faveurs, & de me traiter comme elle a traité Madame Mazarin. C'eſt une cruauté pour Madame Mazarin, qui étoit auſſi belle que jamais, & la même que vous l'avez vûë: elle s'eſt fort peu ſouciée de l'injuſtice qu'elle lui a faite; car jamais perſonne n'eſt morte avec tant de réſignation & de fermeté. Je m'afflige de ſa perte tous les jours. Elle diſoit ſouvent un vers de la Fontaine, dont je ne doute point qu'elle ne ſe fût ſervie à mon égard, & dont je ne ſaurois me ſervir au ſien:

Sur les ailes du tems la triſteſſe s'envole.

Je voudrois pouvoir faire ce qu'elle eut fait, & ce que je ne ſaurois gagner ſur moi. L'interêt de ce qu'elle me devoit n'a aucune part à mes regrets. Quand je ſonge que la Niece & l'Héritiere de Monſieur le Cardinal Mazarin a eu beſoin de moi en certains tems pour ſubſiſ-

l'ôn a eûës dans ma chambre depuis un mois. Vous retournez à la Jeuneſſe: vous faites bien de l'aimer. La Philoſophie ſied bien avec les agrémens de l'eſprit. Ce n'eſt pas aſſez d'être ſage, il faut plaire; & je voi bien que vous plairez toûjours, tant que vous penſerez comme vous penſez. Peu de gens réſiſtent aux Années: je croi ne m'en être pas encore laiſſée accabler. Je ſouhaiterois comme vous que Madame Mazarin eût regardé la Vie en elle-même, ſans ſonger à ſon viſage, qui eût toûjours été aimable, quand le bon-ſens auroit tenu la place de quelque éclat de moins. Madame Sandwich conſervera la force de l'eſprit, en perdant la jeuneſſe: au moins le penſai-je ainſi. Adieu, Monſieur, quand vous verrez Madame la Comteſſe de Sandwich, faites-la ſouvenir de moi: je ſerois tres-fâchée d'en être oubliée.



Musique & des Trufes qui l'attendent. Je ne doute point que Monsieur Silvestre n'ait fait concerter les Pieces de Corelli qu'il a apportées, & qui nous doivent faire mépriser la CHACONNE de *Galatée*, & la LOGISTILLE de *Roland*. Nous attendions Monsieur Silvestre sur l'Architecture & sur la Peinture: il nous a dépaysés; Corelli a pris la place de Michel-Ange, & de Raphaël. Je voudrois bien que ce Docteur voulût me traduire quelque Chapitre de l'Auteur qui nous enseigne le moyen de ne point mourir (1). Je n'espere plus qu'en celui-ci. Tous les Médecins, les Apotiquaires, les Chirurgiens sont enragez contre lui, de disposer de la Mort à leur préjudice. Puissai-je, Mylord, profiter de ses instructions, & vivre les MILE ANOS des Espagnols, pour vous conserver un très-humble & très-obéïssant Serviteur.

LET-

peut être transferé de la Terre à la Vie éternelle, sans passer par la Mort. Voyez les NOUVELLES *de la République des Lettres*, du mois de Novembre 1700, & les autres Journaux de ce tems la.

LETTRE

A MONSIEUR ***.

VOus ne sauriez croire, Monsieur, combien la Mort a trouvé de partisans contre cet Auteur moderne, qui veut nous exemter de mourir. Les plus grands ennemis qu'il ait à combattre sont les Médecins. Toutes les Facultés se sont réunies, comprenant bien que s'il n'y a plus de mort, il n'y a plus de maladies: plus de maladies, plus de Docteurs.

LE GALENISTE.

Il est tems de finir nos mesintelligences,
Il est tems de nous réunir:
La Mort est attaquée, il faut la maintenir;
Redoublons nos Ordonnances.
Ecrire qu'on ne mourra plus!
S'il est vrai, nous sommes perdus!
Adieu nos Ecoles publiques;
Qui pis est, adieu nos Pratiques.

Ah!

(1) Il y avoit alors, (1700), à Londres un Docteur Allemand, nommé Heiwig, qui prétendoit guerir les Maladies par des Sueurs Sympathiques. Il suffisoit qu'il eût de

Ah! que cet immortel n'est-il entre nos mains!
Ventouse, vomitif, saignée, & médecine,
Le remettroient bien-tôt au rang des vieux humains.

LE SYMPATHIQUE.

Si je pouvois avoir un peu de son Urine,
Il auroit beau passer la mer,
Pour éviter ma Sympathie,
Fût-il en Dannemarc, je le ferois suer (1);
Je le rendrois plus sec que n'est une momie.

LE CHIMISTE.

Et moi je tire à mon fourneau
Une certaine Quintessence,
Dont une goute ou deux le mettroient au tombeau;
Bien d'autres en ont fait déja l'experience.

L'APOTICAIRE.

Que deviendra nôtre mêtier,
Disent l'un & l'autre Garnier (2),
Si l'on croit ce nouveau Prophete?
De Simples & de Minéraux,
De Syrops & de Cordiaux,
Nôtre provision est faite;

Mais

de l'Urine du Malade, pour le faire suer au tems & à l'heure qu'il jugeoit à propos, même dans une distance assez éloignée.

(2) Le Pere & le Fils.

Mais qui des Drogues fera cas,
Du moment qu'on ne mourra pas?
On nous verra dans nos Boutiques,
Morfondus, triftes & chagrins,
Vivre toûjours, mais vivre étiques,
Auffi-bien que les Médecins.

L'ANATOMISTE.

J'entens le renommé Buiffiere,
Qui les membres n'épargne guere
Pour fauver le refte du corps;
J'entens Buiffiere qui s'écrie,
Où pourrai-je trouver des Morts
Pour mes Leçons d'Anatomie!

LE LITHOTOMISTE.

Helas! mon bon tems eft fini,
Dit le Docteur Cipriani;
Je ne taillerai plus perfonne!
Affez de louange on me donne;
On m'admire dans mon emploi;
Où feront les Pierres pour moi?
Des gens de nature immortelle
N'auront pas même la Gravelle.

Mais

(1) Empereur des Mogols, fi connu par la Relation des Voyages de Mr. Bernier

(2) Mr. Cipriani, habile Chirurgien, & excellent Operateur pour la Taille & l'Extraction de la Pierre, avoit deffein de s'en aller dans les Indes avec le Sieur de Pas: ils devoient emmener avec eux Dieupart, fameux joüeur de

Mais quoi ! ces Immortalités,
A la Foi du Chrétien font des dons affectés,
Non pas de graces générales :
Quittons l'Europe pour jamais
Et taillons, taillons desormais,
Dans les Indes Orientales.
Nous y taillerons des Omrahs,
De tems en tems quelques Rajas ;
Et n'étoit sa Vieillesse extrême,
Peut-être Aureng-zebe lui même (1).
Si les gens à tailler nous manquent quelquefois,
Nous pourrons jouër plus d'un rolle :
Nous aurons avec nous des Flutes, des Hautbois,
Pour guerir de la Tarantole (2).

AU DOCTEUR SILVESTRE.

Moquez-vous de leur embarras,
Docteur, au teint frais, gros, & gras ;
Quand vous n'aurez plus de Malades,
Vous aurez toûjours vos Sonnades,
Vos Musiques de Corelli
Pour faire un Concert accompli.
Je ne vous plains donc point : il est indubitable
Que vous perdrez vos biens quand nous perdrons
nos maux ;

Mais

de Clavessin, & quelques autres Musiciens. La *Tarantule*, ou *Tarantole* est une espece d'Araignée, dont la morsure est mortelle, si on n'y apporte un prompt remede ; & ce remede c'est la Musique. Voyez le VOYAGE *d'Italie* de Mr. Misson, Tome III. & la Dissertation de Mr. Baglivi DE *Anatome, morsu & effectibus Tarantulæ.*

Mais vous vous sauverez par les Arts liberaux,
Et ferez un Métier beaucoup plus agréable.
Je vous dirai pour parler tout de bon,
Que l'agrément de vôtre compagnie,
A sû gagner nôtre inclination :
Nous aimons mieux vôtre ancien génie
Nous aimons mieux vôtre Erudition;
Que vos talens apportés d'Italie.

HUITAIN.

ENfin j'ai reconnu la flateuse imposture
Des vains, des faux plaisirs que l'on goûte en ces lieux;
Ce n'est qu'illusion, chimere toute pure,
Heureux qui de bonne heure a pû songer aux Cieux;
J'y trouve cependant une chose assez dure,
C'est qu'on n'arrive point au Séjour glorieux
Sans passer par la sepulture;
Une autre route seroit mieux.



ELO-

ELOGE
DU ROI.

DON ANTONIO DE CORDOUE(1) disoit, qu'*il est difficile de trouver un grand Héros; un grand Héros & un bon Roi ensemble, presque impossible; un grand Héros, un bon Roi, & un honnête-homme; c'est ce qu'on n'avoit jamais vû, & ce qu'on ne verroit jamais.*

Vous n'aviez pas le don de prophetie,
Quand vous fites ce jugement;
Antonio, si vous étiez en vie,
Vous changeriez de sentiment.

Des bons & justes Rois que le monde renomme,
Aucun n'a jamais fait tant de Peuples heureux;
Nommez tous les Heros, il est plus Héros qu'eux:
Dans le mérite d'honnête-homme
Où les sujets sont les premiers,
Il a pris sur eux l'avantage,
Et comme enlevé le partage
Que les Rois ont laissé pour les particuliers.

Faut-

(1) Voyez le Tom III, page 238.

Qu'il difent fimplement ce que le Roi fait faire,
La grace qu'on veut d'eux c'eft de ne rien ôter.
De fon premier état qu'ils nous donnent l'image;
Comment de ce qu'il fut il s'eft fait ce qu'il eft,
De fa Gloire c'eft-là le plus noble interêt,
C'eft-là de fa Vertu le plus digne avantage.
D'autres font parvenus aux fuprêmes Grandeurs
Par de puiffans appuis & de longues faveurs;
Mais un deftin opiniâtre
Dont il éprouva les rigueurs,
Lui donna toûjours à combattre
Des ennemis & des malheurs.

Qui pourroit furmonter toute forte d'obftacles,
Vaincre des Ennemis, être maître de foi,
Celui-là pafferoit les faifeurs de Miracles,
Il feroit ce qu'a fait le Roi.

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE (1).

LA beauté du jour, l'ennui de vôtre chambre, le bruit des petits garçons, &

(1) Madame la Marquife de la Perinne; fille de Mr. de Monginot, Medecin célébre & homme de beaucoup d'efprit.

& le pavé sec, me font croire que vous ne serez pas au logis. Si ma Lettre vous y trouve, mandez moi ce que vous serez. Il seroit bon d'aller chez Madame Bond. Vous y êtes sûre d'un petit gain, & d'entendre jouër du clavessin au delà de tout ce qu'on peut entendre en Angleterre. J'attens vôtre Réponse, & suis vôtre mari d'hiver aussi commode l'été, & peut-être l'hiver, qu'un mari de l'ordre des pacifiques des NOELS puisse être.

A LA MEME.

QUITTEZ, quittez, ma bonne Prude,
Vôtre pudique iquietude
De ce que l'on dira de vous,
Quand vous viendrez souper chez nous.
Vous trouverez de la Musique ;
Vous pourrez y trouver du Jeu ;
Et sans faire le magnifique,
Phaisan, Perdris, bon Vin, bon Feu,
Toute sorte de bonne chere,
Hors une que je ne puis faire.
Ayez soin de vôtre Raison,
Il n'est pas sûr qu'elle revienne ;

Vous

Vous pourriez la laisser avec un Vin si bon :
Mais pour vôtre Vertu n'en soyez point en peine;
Elle retournera pure en vôtre maison,
Si pure elle entre dans la mienne.

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

ON m'a rendu dans le mois de Decembre la Lettre que vous m'avez écrite le 14. d'Octobre. Elle est un peu vieille; mais les bonnes choses sont agréablement reçûës, quelque tard qu'elles arrivent. Vous êtes serieuse, & vous plaisez; vous donnez de l'agrément à Sénéque, qui n'a pas accoûtumé d'en avoir; vous vous dites Vieille, avec toutes les graces de l'humeur & de l'esprit des Jeunes-gens. J'ai une curiosité que vous pourrez satisfaire: quand il vous souvient de vôtre jeunesse, le souvenir du passé ne vous donne t il point de certaines idées aussi éloignées de la langueur de l'indolence, que du trouble de la passion? Ne

ſentez-vous point dans vôtre cœur une oppoſition ſecrete à la tranquillité que vous penſez avoir donné à vôtre eſprit?

Mais aimer, & vous voir aimée
Eſt une douce liaiſon,
Qui dans vôtre cœur s'eſt formée
De concert avec la raiſon.

D'une amoureuſe ſympathie
Il faut pour arrêter le cours
Arrêter celui de nos jours;
Sa fin eſt celle de la vie.
Puiſſent les Deſtins complaiſans
Vous donner encore trente Ans
D'amour & de Philoſophie!

C'eſt ce que je vous ſouhaite le premier Jour de l'Année; Jour, où ceux qui n'ont rien à donner, donnent pour Etrennes des Souhaits.

BIL-

(1) Recueil *d'Ouvrages de Mr. de Saint-Evremond qui n'ont pas encore été publiez*, imprimé chez Aniſſon en 1701.

(2) Vo-

BILLET

A MONSIEUR

DES MAIZEAUX.

JE vous renvoye, Monfieur, le Livre qu'on vient d'imprimer à Paris fous mon Nom (1). Il n'y a rien de moi dans tout ce Volume, que le commencement du PARALLELE DE MR. LE PRINCE ET DE MR. DE TURENNE; encore eft-il tout changé. La LETTRE fur la Mort de Madame Mazarin eft la chofe du monde que j'aurois la moins faite: je n'ai jamais penfé à telle chofe.

Vous pouvez fûrement répondre à vos Amis de Hollande, que les MEMOIRES DE LA VIE DU COMTE D***, & le SAINT-EVREMONIANA ne m'appartiennent point (2): il n'y pas une ligne dans ce dernier qui me convienne. A l'égard des autres Livres qu'on m'attribuë, j'ai marqué dans vôtre Exemplaire les

(2) Voyez la VIE *de M. de St. Evremond*, fur l'année 1698.

les Pieces qui ne font pas de moi ; & vous favez qu'on a rempli d'un fi grand nombre de fautes celles qui en font, que je ne m'y reconnois prefque plus. Vous m'avez engagé à les corriger ; & il y a trois mois que j'y travaille, fans avoir pû les ôter. Je continuerai pourtant de les revoir, puis que cela vous fait plaifir.

LETTRE
A MYLORD
GALLWAY.

JE ne me fuis point donné l'honneur de vous écrire, Mylord, fur le Regiment que le Roi vous a donné (1): vous auriez eu l'honnêteté de me faire réponfe : j'ai voulu vous en ôter la peine, & me fuis contenté de prier Mr. de Montandre & Mr. Boyer, de vous affurer que perfonne au monde ne prendra plus de part que moi à tout ce qui vous regarde.

Venons

(1) Le Roi lui avoit donné un Regiment des Gardes Hollandoifes à cheval.

(2) Voyez

Venons à Mr. de Puyzieulx. Je trouve qu'il agit fort prudemment de ſuivre le méchant goût des Vins de Champagne d'aujourd'hui, pour vendre les ſiens. Je n'aurois jamais crû que les Vins de Reims fuſſent devenus des Vins d'Anjou, par la couleur & par la verdeur. Il faut du vert aux vins de Reims: mais un vert avec de la couleur, qui ſe tourne en ſéve quand il eſt mûr. La Séve en eſt amoureuſe, & on ne le boit qu'à la fin de Juillet. Vous avez été Amant autrefois, & peut-être croyez-vous que le terme d'*amoureux* eſt profané. Cependant c'eſt le terme des grands Conoiſſeurs, des d'Olonnes, des Boisdaufins, & de votre Serviteur; Côteaux, autrefois fort renommez (3). Jamais on n'aura d'exellent Vin de Montagne qu'on ne leur donne un peu de corps, quoi qu'en diſent les Vignerons modernes. Il faut laiſſer la Tocane aux Vins d'Ay. Les Vins de Sillery & des Roncieres ſe gardoient deux ans, & ils étoient admirables: mais au bout de quatre mois, ce n'eſt encore que du verjus. On a laiſſé pren-

(3) Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond* ſur l'année 1654.

prendre un tel ascendant aux Vins de Bourgogne, malgré tout ce que j'ai dit, & ce que j'ai écrit des Vins de Champagne (1), que je n'ose plus les nommer. Vous ne sauriez croire la confusion où j'en suis.

Que Mr. de Puyzieulx en fasse une petite Cuve de la façon qu'on les faisoit, il y a quarante ans, avant la dépravation du goût, & qu'il vous en envoye.

Il étoit bien jeune quand je sortis de France; je ne laissois pas d'avoir l'honneur de le connoitre, quoi que mon grand commerce fût avec Monsieur son Pere, en qui j'ai perdu un bon ami, & douze Bouteilles de son meilleur Vin, qu'il me faisoit donner l'hiver par Gautier, son Marchand en Angleterre. Vous m'obligerez, Mylord, de faire de grands complimens pour moi à Mr. de Puyzieulx, si vous lui écrivez. Je l'honore, & par le mérite de Monsieur son Pere, & par le sien.

Je suis si touché du vôtre, que je n'ai pas besoin de rappeller celui de Mr. de Ruvigny, pour vous assûrer que je disputerai

(1) Voyez la LETTRE *à Mr. le Comte d'Olonne*, Tome III, pag. 162, 163.

terai à tout le monde les ſentimens d'eſtime & d'amitié que l'on doit avoir pour vous. Je reſpecte la vertu, les bonnes qualités, la Philoſophie, la capacité en toutes choſes; & c'eſt la profeſſion qu'en fait ſur vôtre ſujet, Mylord, Vôtre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, & petit Philoſophe ſubalterne.

A Londres le 29. d'Août 1701.

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE.

J'ENVOYE ſavoir de Betty comment vous vous portez; & ſi le redoutable Monſieur de Magni ne vous a point donné de vapeurs. Quand j'aurai l'honneur de vous voir, vous me direz pour laquelle vous êtes de ces trois Dames.

LA PRECIEUSE.

Laiſſez-la ſource des familles
A qui voudra peupler des villes:

Tendres Amans, éloignez-vous
De l'appartement des Epoux.

LA GALANTE.

Je ne puis souffrir la tendresse
D'Amans qui soûpirent toûjours;
Et mon foible est, je le confesse,
Pour les Galans bien faits qui brillent dans les Cours.

LA SOLIDE.

Galans de cour, Amans de ville,
Soûpirans, Epoux en Famille;
Il faut tirer parti de tout:
Jamais, Catherine qui file;
Toûjours, Catherine qui coût.

BILLET
A MONSIEUR
SILVESTRE.

CONTENTEZ-vous, Monsieur, de vôtre mérite d'Inspecteur, & n'entreprenez point sur le mien. Je vous laisse les Bâtimens & la Peinture, ne m'inquietez pas sur la Géographie gourmande (1). Ce-

(1) Voyez ci dessus, pag. 54.

Cependant il faut avouër que vos Coqs de Bruyere, vos Saumons, vos Huitres, vos Fruits, & le reste d'une abondance délicieuse dont vous me parlez, vous donnent quelque droit de m'insulter, & ne me laissent de ressource qu'en attribuant tous vos avantages à la direction & à la magnificence de Mylord. *Faites qu'une chose plaise à Mylord Montaigu ; & ne vous mettez en peine de rien : quelque dépense qu'il faille faire, quelque soin, quelque industrie qu'il faille employer pour l'avoir, elle ne vous manquera pas.* Ce sont les propres paroles de feuë Madame Mazarin, qui valent des Oracles pour le moins, & qui n'ont jamais été plus justes qu'en cette occasion. Je n'ai jamais eu une si forte envie que celle d'aller à Boughton voir Mylord, la bonne compagnie, l'érudition en son lustre & pleine, quand Monsieur le Vassor y sera : je ne me compte pour rien, car je ne sai pas le Grec.

AU MEME.

SI des incommodités nouvelles, ou pour mieux dire, des vieilles beaucoup

augmentées, ne m'avoient empêché d'aller à Boughton, je ſerois auſſi heureux qu'un homme de près de cent Ans le peut être. Je pers mille plaiſirs, tous de mon goût. Celui de voir la belle Maiſon, les belles Eaux, les beaux Canards m'auroit fort touché, quoi qu'Inſpecteur médiocre. Vous n'aurez pas de peine à deviner le plus grand de tous, c'eſt d'être avec Mylord Montaigu, de jouïr de ſon entretien deux fois le jour, avant & après la meilleure chere du monde. Jamais perſonne n'a mieux mérité d'être reçûë magnifiquement, & galamment régalée, que Madame Sandwich; jamais homme ne fut plus propre pour la bien recevoir, & la bien régaler, que Mylord Montaigu. J'eſpere que la Caſcade, l'Octogone, les Gerbes, les Jets d'Eau, auront fait oublier la France à Madame Sandwich; & comme Mylord eſt aſſez heureux pour inſpirer ſon Goût & ſes Deſſeins ſur les Bâtimens & les Jardins, je ne doute point qu'elle n'entreprenne bien-tôt quelque nouvel Ouvrage à Hin-
cin-

(1) Maiſon de Campagne du Comte de Sandwich.

(2) Maiſon de Campagne dans la Province d'Eſſex.

cinbrooke (1), qui n'en devra rien à ceux de Boughton. On ne fauroit être plus fenfible que je le fuis à l'honneur de fon fouvenir. Il ne manquoît rien, pour combler mon déplaifir, de n'avoir pas vû Boughton & le Maître du lieu, que de ne point voir Hincinbrooke & fa Maîtreffe, qui eft le plus grand ornement de tous les lieux où elle fe trouve.

Si la pauvre Madame Mazarin vivoit encore, elle auroit des Pêches, dont elle n'auroit pas manqué de me faire part : elle auroit des Trufes, que j'aurois mangées avec elle ; fans compter les Carpes de Newhall (2). Il faut récompenfer tant d'avantages perdus, par les Dimanches & les Mecredis de *Montaigu-Houfe* (3).



A

fex. C'étoit autrefois une Maifon Royale, où Henri VIII, & la Reine Elizabeth alloient fouvent.

(3) L'Hôtel de Montaigu, à Londres.

A MADAME
DE LA PERRINE.

STANCES IRREGULIERES.

IL ne faut point faire la belle,
Vous l'avez trop long-tems été;
Une laideur fraîche & nouvelle
Vaut mieux qu'une vieille beauté.

Oubliez pour jamais les charmes,
Oubliez le tems des amours;
S'il vous en souvient, que de larmes
Il vous coûtera tous les jours!

Cloris, il faut ceder à l'âge;
La nature est venuë à bout
De ruïner son propre ouvrage:
Mais vous avez le bien, vous avez le bon-goût,
Mettez l'un & l'autre en usage,
Et vous pourrez, Cloris, vous consoler de tout.

Une petite & propre chere,
Bon vin toûjours, l'hiver bon feu,
Un peu de Musique & de Jeu,
Jusqu'à cent ans vous feront plaire.

Laissez

Laiſſez aux petites Philis
Les couleurs de roſe & de lis;
Laiſſez à la ſotte jeuneſſe
Un faux mérite de tendreſſe;
Laiſſez pour les cœurs les deſirs,
Et donnez au goût ſes plaiſirs.

PORTRAIT

A MADAME

DE LA PERRINE.

SONNET IRREGULIER.

GALANTE ſans amour, facile & vertueuſe,
Dévote ſans ſcrupule, & fort belle Joüeuſe,
Subſiſtant ſans argent, & donnant tout le jour
Thé, caffé, chocolat à ſa petite cour;

De généreux ſans bien avoir ſa maiſon pleine,
D'Amis riches tirer une honnêteté vaine;
Et ſe voir obligée à des remercîmens
Pour l'inutilité de leurs beaux complimens;

C'eſt la condition où le ciel m'a réduite,
Et que j'ai ſoûtenuë avec quelque mérite:
Ce n'eſt pas là pourtant nôtre plus grand malheur!

Eh! voulez-vous savoir la plus pénible épreuve,
Où se trouve sujette une femme d'honneur?
C'est d'être, comme moi, trop long tems sage, & veuve.

RE'PONSE.

Que d'autres comptent leurs ennuis;
Vous n'êtes pas la seule à mal passer les nuits,
Avec son Epoux il ennuye;
La plus raisonnable y languit:
Mais la solitude du lit
Est pire que sa compagnie.

BILLET
A MONSIEUR
SILVESTRE.

DEux de vos Amis me vinrent voir hier, & me proposerent un Dîner pour vendredi ou samedi, où il doit y avoir du Vin étonnant. Ils veulent que vous soyez de la partie; sans cela point de Repas. J'avois dessein d'aller ce matin à *Montaigu-House*, pour apprendre des nouvelles de la santé de Mylord, que je souhaite la meilleure du monde. Je suis fort

fort ennuyé de l'état où je me trouve: celui où vous êtes me fait craindre pour vous:

Car vous ſavez, Docteur, que la Santé d'Athlete
Eſt, ſelon Hippocrate, à craindre quelquefois.

Monſieur de Barillon, qui mangeoit autant que perſonne, avoit un ſecret admirable contre la plénitude. Avoit-il mangé à crever? il entretenoit Madame Mazarin des Religieux de la Trape, & quand il avoit parlé demi-heure de leurs abſtinences & de leurs auſterités, il croyoit n'avoir mangé que des herbes non plus qu'eux. Son diſcours faiſoit l'effet d'une diette. Ce ſecret-là ne vous ſervira jamais de rien: vous ne faites abſtinence, ni n'en parlez.



LETTRE
A MONSIEUR LE PRINCE
D'AUVERGNE (1).

J'Avois toûjours ouï dire que l'Amitié ne remontoit point; ſentiment fondé ſur quelques obſervations, que les Peres aiment mieux leurs Enfans, qu'ils n'en ſont aimés. Pour les Peres, je n'en diſconviens pas; mais je trouve le Proverbe faux à l'égard des Grands-peres, par ma propre experience. L'Amitié de mon *Petit-fils* ne s'arrête pas au premier degré; elle remonte de toute ſa force pour venir au *Grand papa* (2). Que ne fait-on point pour lui plaire? On donne d'excellent Vin à Londres; on envoye du meilleur Thé de Hollande; on écrit le premier. Je pouſſerois ces On-là bien loin; mais je veux quitter cette eſpece de tierce perſonne, introduite à la Cour par Mon-

(1) Emanuel Maurice de la Tour, dit le *Bailly d'Auvergne*, mort à la Haye en Mars 1702, peu de jours après que Mr. de St. Evremond lui eût écrit cette Lettre. Il étoit fils aîné de Frideric-Maurice

Monſieur de Turenne, & entretenuë après ſa mort par ceux de ſa Maiſon; je la veux quitter, pour vous faire directement des reproches, qui montrent la tendreſſe du *Grand-papa*. Comment avez-vous pû quitter l'Angleterre, pour aller prendre une fievre en Hollande? Si vous étiez demeuré à Londres, nôtre Docteur eût empêché ſûrement la Maladie, par le Régime ordinaire qu'il preſcrit, & qu'il obſerve lui-même. Il vous eut fait faire dans vôtre Chambre un Potage de Santé, avec un bon Chapon, un Jarret-de-Veau, du Seleri, & de la Chicorée. Il eût fait rôtir deux Perdrix, ou trois ſi j'y avois été, bien piquées, & de bon fumet. Il y auroit ajoûté un Hêtudeau, & un Pigeon de Voliere pour chacun. Le Vin de Villiers pris moderement, eût fait partie d'une ſimplicité honnête, & néceſſaire pour ſe bien porter. Mais le cher Docteur entre dans ma chambre: ne pouvant empêcher préſentement la Maladie, il va vous dire les Remedes qu'il faut employer pour la gueriſon, *&c.*

POR-

Maurice de la Tour, Comte d'Auvergne; mais il avoit cedé ſes droits d'aîneſſe.

(2) Le Prince Maurice appelloit ordinairement Monſieur de Saint Evremond ſon GRAND-PAPA.

PORTRAIT DU ROI.

ETRE puissant & juste, ambitieux & sage;
De toutes les vertus faire à propos l'usage;
Patient, moderé, maître de ses desirs,
Exact dans les devoirs, sans gêner les plaisirs;
Ne séparer jamais ses interêts des nôtres;
Etre occupé toûjours pour le loisir des autres;
Faire servir sa gloire au bien de ses sujets;
Grand Héros dans la guerre, & bon Roi dans la Paix;
C'est avoir un mérite à gouverner les hommes,
Dont on ne voyoit point des exemples laissés;
Mais on a pû trouver dans le tems où nous sommes
Ce qu'on cherchoit en vain dans les siecles passés.
Celui qui par deux fois soûmit toute la terre
A ses décisions pour la paix, pour la guerre;
Dans la guerre, intrépide aux périls les plus grands,
Arbitre dans la Paix de tous les differens;
Celui qui mit d'accord l'Europe avec l'Asie,
Et qui fit au Sultan recevoir le Traité,
Qu'à Londres, par son ordre, on avoit arrêté;
Ce Prince, helas! ce Prince, a sa trame finie (1.)

Si

(1) GUILLAUME III, Roi d'Angleterre, &c, mourut le 19 de Mars 1702.

Si rien pourtant nous pouvoit consoler
C'est qu'au dehors il paroît tout regler:
Chez les Etats, où chacun le déplore,
Il a toûjours la même Autorité;
Mort ou vivant la Nation l'adore,
Et tout à Londre est si bien concerté
Qu'Elisabeth semble y regner encore.
Mais tu n'es plus un exemple à donner,
Elisabeth, ta Gloire est effacée,
Depuis le jour qu'Anne au Thrône est placée,
D'elle on apprend comme il faut gouverner.

LETTRE
A MONSIEUR
DES MAIZEAUX.

JE suis fâché, Monsieur, de ne vous avoir pas renvoyé plûtôt le Livre de Monsieur Bayle (1): je vous aurois épargné la peine de l'envoyer querir. Je l'ai lû avec beaucoup de plaisir. Tout ce que vous me faites la grace de m'envoyer est si bien choisi, qu'on ne trouve pas moins de

(1) Le Dictionaire *Historique & Critique*, de la seconde Edition, publiée en 1702.

de satisfaction à le lire, que d'instruction; particulierement quand ce sont des Ouvrages de Monsieur Bayle. Il donne un tour si agréable à sa profonde érudition, que l'on n'en est jamais dégoûté. Il est vrai que ses discussions Chronologiques me fatiguent un peu: mais elles sont nécessaires aux Historiens; & je trouve bien-tôt de quoi me dédommager amplement, dans les matieres qui suivent. Quel charme seroit la Lecture, si tous les Savans avoient autant de délicatesse & de justesse d'Esprit que lui! Mais au lieu de ces rares qualités, on ne trouve dans la plûpart des Auteurs qu'une Science confuse, un faux goût, & un entêtement ridicule.

Que de fous pour la connoissance
Que l'on a de l'Antiquité!
Mais plus fou celui qui pense
Que la juste Posterité
Saura venger sa suffisance
Du peu qu'on lui rend d'équité.

L'un se plaît aux choses passées,
Que les Livres savent fournir;
Et l'autre veut que l'avenir
Occupe toutes ses pensées;

L'un

L'un se plaît à ce qui n'est plus,
L'autre à ce qui n'est pas encore,
Dans mon discernement confus,
Lequel est plus fou, je l'ignore.

Qu'on admire le grand Savoir,
L'Erudition infinie,
Où l'on ne voit Sens, ni Génie ;
Je ne saurois le concevoir:
Mais je trouve Bayle admirable,
Qui profond autant qu'agréable,
Me met en état de choisir
L'Instruction, ou le Plaisir.

Les Gens du Monde ont certains défauts, qui approchent assez du faux goût, & de la vanité ridicule des Savans.

J'estime beaucoup la Naissance;
S'il arrive pourtant qu'on en soit entêté,
On a pour le Mérite autant de negligence,
Que de soin pour la Qualité.

Rien n'est égal, rien ne ressemble,
Quand les deux se trouvent ensemble:
Il est vrai qu'un injuste sort
Les souffre peu souvent d'accord.

Tel est sans choix prodigue en sa dépense,
Le trop de luxe a son esprit gâté,

Tel

mens ſur la Religion? comme ſi la Perſuaſion pouvoit s'étendre au delà des Lumieres; & qu'il dépendit de nous, de croire ce que nous voulons. Cependant tous ces Maux ne finiront point, que l'on ne redonne à la Religion les anciens Droits qu'elle avoit ſur nôtre Cœur (2).

Au lieu de diſputer toûjours ſur la Créance
Par trop d'attachement à ſon Opinion;
Regardons comme on vit, ſans chercher comme on penſe,
Et dans le bien qu'on fait trouvons nôtre Union.

Dans la derniere Converſation que j'eus avec vous, vous me dites certaines Particularités du ROMAN DE LA ROSE, que je voudrois bien voir plus au long.



LET-

(2) Voyez le Tome III. page 149.

LETTRE
DE MONSIEUR
DES MAIZEAUX.
A MONSIEUR
DE St. EVREMOND,
SUR LE
ROMAN DE LA ROSE.

VOICI, Monsieur, les Particularités que vous m'avez demandées sur le ROMAN DE LA ROSE. Elles ne m'ont pas coûté beaucoup. Trois ou quatre de nos anciens Auteurs me les ont fournies: je n'ai eû que la peine de les ramasser.

Le

(1) Il étoit natif de la Ville de Lorris en Gâtinois, & il y a apparence que c'est de là qu'il a pris son Nom.

(2) Voyez le RECUEIL *contenant les Noms & Sommaire des Oeuvres d'aucuns Poëtes & Rymeurs François, vivans avant l'an M. CCC;* dans les OEUVRES *de Fauchet*, Tom. II. fol. 589. de l'édit.

Le ROMAN DE LA ROSE est proprement un Cours de Philosophie Amoureuse : c'est un Systême d'Amour, ou, pour parler avec nos anciens Auteurs, *un Oeuvre* qui contient *les Commandemens d'Amour pour parvenir à Jouïssance*. Il fut commencé par Guillaume de Lorris (1); & achevé par Jean Clopinel, surnommé de *Meun*, parce qu'il étoit né à Meun sur Loire (2). On prétend que le Nom de *Clopinel* lui fût donné, à cause qu'il étoit boiteux. Guillaume de Lorris (3) avoit entrepris cet Ouvrage, pour plaire à une Dame qu'il aimoit : mais il mourut environ l'an 1260. sans avoir pû l'achever. Jean de Meun le continua quarante ans après la mort de Lorris. Il nous a appris lui même cette particularité, dans la Plainte prophetique qu'il fait faire à l'Amour. Le passage est un peu long : mais peut-être ne serez-vous pas fâché de le lire.

Voyez l'édit. de Paris 1610. & la BIBLIOTHEQUE *de la Croix du Maine*, à l'Article de IEHAN *de Meun ou Mehun*.

(3) Fauchet dit qu'il *est croyable, qu'il fust estudiant en Droit, parce qu'en un endroit il a laissé ce vers*,

» Ainsi nos dit Justiniens
» Qui fit nos liures anciens.

Voyez Guillaume de Loris (1).

A qui ialousie contraire
Faict tant dangoisse & de maltraire
Quel est en peril de mourir
Son ne pense le secourir,
Il me conseillast voulentiers
Car il est mes familiers
Et droit fust, car par lui mesment
En ceste paine vrayement
Fusmes pour noz gens assembler
Afin de bel acuil embler,
Mais il dit quil nest assez sage
Si seroit ce moult grand dommage
Si tel loyal sergent perdoye
Quand secourir le peulx & doye
Puis qu'il ma si tresbien seruy
Qu'il est bien vers moy desseruy
Il fault que praingne mon atour
Pour rompre les murs de la tour
Et pour le fort chasteau asseoir
Auecques tout le mien pouoir.
Plus encore me doit seruir
Car pour ma grace desseruir
Il doit commencer ung Romantz
Ou seront mis tous mes commantz
Et iusques la le finira
Que luy & bel acueil dira

Qui

(1) Le Romant de la Rose *fol.* cc & *suiv.* de l'Edition de Paris chez Galloit du Pré 1529.

Qui languist or en la prison
A douleur & sans mesprison
Tous mes sens or sont esmayez
Quentroblie vous m'ayez,
Ien ay grant dueil & desconfort,
Iamais rien n'est qui me confort
Si ie pers vostre bien vueillance
Car ie nay plus ailleurs fiance,
Toutesfois iay perdu espoir
Dont quasi suis en desespoir
Cy se reposera Guillaume
Dont le tombeau soit plain de baulme
Dencens de myrrhe dalouz
Tant ma seruy tant ma loez.
Et puis viendra Iehan Clopinel
Au cueur gentil au ceur ysnel
Qui naistra dessus Loire a Meun
Lequel & a saouil & a ieun
Me servira toute sa vie
Sans auarice & sans enuie
Et sera si tressaige hom
Qui naura cure de raison.
Qui mes oignemens hait & blasme
Combien qu'ils flairent plus que basme
Et sil aduient comment quil aille
Quen aucun cas icelluy faille
Car il n'est aucun qui ne peche
Tousiours a chascun quelque teche
Le cueur vers moi tant aura fin

Que

Que toufiours au moins a la fin
Quand en couple se sentira
Du forfait se repentira
Et ne vouldra par lors tricher
Il aura le Rommant si cher
Que tout le vouldra par fournir
Si tems & lieu luy peut venir
Car quant Guillaume cessera
Iehan si le continuera
Apres sa mort que ie ne mente
Des ans passez plus de quarante
Et dira lors pour la meschance
Et pour paour de desesperance
Quil nait de bel acueil perdue
La beniuolence auant eue
Et si ay ie perdu espoir
A peu que ne men desepoir
Et toutes les autres paroles
Tant soient elles sages ou folles
Iusqua tant qu'il aura cueillie
Sur la branche verte fueillie
La tresbelle rose vermeille
Ainsi quil soit iour & quil sesueille.

Jean de Meun étoit Théologien, Orateur, Philosophe, & Mathematicien.[3] Il a

(1) On en trouvera une liste dans la Croix du Maine.

(2) Fauchet, *ubi supra.*

(3) Les

a composé plusieurs Livres, & fait plusieurs Traductions (1); entr'autres celle du Traité de Boëce DE LA CONSOLATION, qu'il dédia à Philippe le Bel. Voici le debut de sa Dédicace, où il parle des Ouvrages qu'il avoit déja composés (2). *A ta Royale Majesté, tres-noble Prince, par la grace de Dieu Roy des François, Philippes le quart, ie Jehan de Meung, qui iadis au Romans de la Rose, puis que Ialousie ot mis en prison Belaccueil, enseigné la maniere du Chastel prendre, & de la Rose cueillir, & translaté de Latin en François, le liure de Vegece de Cheualerie: & le liure des merueilles de Hirlande: & le liure des Epistres de Pierre Abeillard & Helois sa femme: & le liure de Aelred, de spirituelle amitié: enuoye ores Boece de Consolation, que i'ay translaté en François: iaçoit ce que entendes bien Latin*, &c.

Bouchet, dans ses *Annales d'Aquitaine*, parle de Jean de Meun. „ En ce temps „ dudit Pape Iean vingt deuxiesme, *dit-„ il* (3), florissoit à Paris maistre Iean de „ Mehum,

(3) LES ANNALES *d'Aquitaine. Faicts & Gestes en sommaire des Rois de France & d'Angleterre, Pays de Naples & de Milan*; IV. Partie, Chap. II. pag. 187. de l'édit. de Poictiers 1644.

„ Mehun, docteur en Theologie, & „ grand philosophe. Lequel prinst plaisir à composer plusieurs liures singuliers, & entre autres paracheaua le Romant de la Roze, qui auroit esté commencé par maistre Gilles de Lorris. Il translata de Latin en François Boéce *De Consolatione* : & *De rigimene Principum*, qu'auroit composé Sainct Thomas : & Ouide *De arte amandi*, dont il se fut bien passé. Et fit plusieurs autres plaisans liures de Mondanité. Son corps gist au cloistre des freres Prescheurs à Paris : où, ainsi que i'ay ouy dire audit lieu, il fut mis par arrest de la cour de Parlement, car lesdits freres l'auoient desenterré (1), à raison de ce qu'il s'éstoit mocqué d'eux, & leur auoit donné en sa maladie vn coffre plein de pieces d'ardoise : que lesdits freres pensoient estre argent monnoié, & cognurent la fraude apres sa mort & auant qu'il fut par eux enterré : je ne croi pas qu'il soit vray".

Pasquier préfere Guillaume de Lorris &

(1) *Desenterré*, doit singnifier ici *non enterré*, pour s'accorder avec qui suit.

(2) Les

& Jean de Meun à tous les Poëtes d'Italie. „ Souz le regne de S. Louys, *dit-il*(2), „ nous eusmes Guillaume de Lorry, & „ sous Philippe le Bel Jean de Mehum, „ lesquels quelques vns des nostres (3) „ ont voulu comparer à Dante Poëte Ita- „ lien : Et moy ie les opposerois volon- „ tiers à tous les Poëtes d'Italie, soit que „ nous considerons, ou leurs mouëlleu- „ ses sentences, ou leurs belles loquutions, „ encores que l'œconomie generale ne se „ rapporte à ce que nous pratiquons au- „ jourd'hui : Recherchez vous la Philo- „ sophie Naturelle ou Morale? elle ne „ leur defaut au besoin : Voulez vous „ quelques sages traits, les voulez vous „ de follie? vous y en trouuerez à suffi- „ sance, traits de follie toutesfois dont „ pourrez vous faire sages. Il n'est pas „ que quand il faut repasser sur la Theo- „ logie, ils se monstrent n'y estre ap- „ prentis. Et tel depuis eux a esté en „ grande vogue, lequel s'est enrichy de „ leurs plumes, sans en faire semblant. „ Aussi

(2) LES RECHERCHES *de la France*, Liv VII. Chap. 3. pag. 603 de l'édit. de Paris 1643.
(3) Voyez Fauchet, *fol.* 590.

„ Aussi ont ils conserué, & leur œuure, „ & leur memoire jusques à huy, au mi- „ lieu d'vne infinité d'autres, qui ont esté „ enseuelis avec les ans dedans le cercueil „ des tenebres. Clement Marot les vou- „ lut faire parler le langage de nostre „ temps, afin d'inuiter les esprits flouëts „ à la lecture de ce Roman. Qui n'est „ autre chose qu'un songe dont le prin- „ cipal subiect est l'Amour. En quoi on „ ne sçauroit assez louer cette inuention. „ Car pour bien dire, les effects de l'a- „ mour ne sont entre nous que vrais son- „ ges. C'est pourquoy Guillaume de „ Lorry, presuppose que ce fut en la pri- „ meuere, saison expressement dediée à „ cet exercice. Cestui n'eut le loisir d'ad- „ uancer grandement son liure : mais en „ ce peu qu'il nous a baillez (1), il est, „ si ainsi ie l'ose dire, inimitable en des- „ criptions. Lisez celle du Printemps, „ puis du Temps, ie deffie tous les an- „ ciens, & ceux qui viendront apres nous „ d'en faire plus à propos. Iean de Me- „ hun est plus sçavant que Lorry, aussi „ eust

(1) Il n'en a fait qu'environ la cinquiéme partie.
(2) Voyez le Discours qui est à la tête de l'Edition

„ euſt il plus de loiſir & de ſubieſt que „ ſon deuancier.

Les Chimiſtes ont prétendu trouver le Grand-Oeuvre dans ce Roman; & il n'en faut pas être ſurpris, puis qu'ils le voyent clairement dans le CANTIQUE DES CANTIQUES. D'autres, ſe ſont divertis à y découvir une eſpece de Théologie Morale (2) : mais le fameux Gerſon, Chancelier de l'Univerſité de Paris, bien éloigné de cette penſé, l'a regardé comme un Livre très-dangereux, & a fait un Ouvrage exprès pour le décrier (3). Enfin il s'eſt trouvé des gens qui l'ont pris pour une Satyre contre le beau Sexe, comme nous le verrons bien-tôt. Ils ne ſe trompoient pas beaucoup. Jean de Meun avoit ſi peu ménagé les Femmes dans ce *Roman*, qu'elles réſolurent de s'en venger : mais il ſe tira d'affaire par un trait de plaiſanterie. Le Préſident Fauchet, qui nous a conſervé cette Hiſtoriette, la narre d'une maniere ſi naïve, que je me ſervirai de ſes propres termes.

„ Iean

tion du *Roman de la Roſe*, de Galliot du Pré.
(3) La Croix du Maine.

„ Iean de Meung, *dit-il*, (1), cuida
„ être payé de la mesme monnoye qu'O-
„ uide son maistre: pource qu'une partie
„ des dames de court mal renommées,
„ moines, hypocrites, & autres gens vi-
„ cieux qu'il avoit taxez en ses liures, lui
„ susciterent beaucoup d'ennemis. Mes-
„ mes les dames faschées de ces vers trop
„ piquans:

„ *Toutes estes, serez, ou fustes,*
„ *De faict, ou de volonté, putes,*

„ delibererent un iour de l'en chastier,
„ Dequel danger il se sauva gentiment en
„ ceste maniere. Maistre Iean de Meung
„ estant venu à la Court pour quelque
„ occasion, fut par les dames arresté en
„ vne des chambres du logis du Roy,
„ estant enuironné de plusieurs seigneurs:
„ lesquels pour auoir leur bonne grace,
„ auoyent promis le representer, & n'em-
„ pescher la punition que elles en vou-
„ droient faire. Mais Iean de Meung les
„ voyant tenir des verges, & presser les
„ Gentils-hommes de le faire despouiller,
„ il les requit luy vouloir octroyer vn
„ don:

(1) *Ubi supra*, fol. 590.

„ don : iurant qu'il ne demanderoit pas
„ remiſſion de la punition qu'elles atten-
„ doient prendre de lui (qui ne l'avoit
„ meritee) ains au contraite l'aduance-
„ ment. Ce qui lui fut accordé à
„ grand' peine, & à l'inſtante priere des
„ ſeigneurs. Alors Maiſtre Iehan com-
„ mença à dire : Mes dames, puiſqu'il
„ faut que ie reçoive chaſtiment, ce
„ doit eſtre de celles que i'ay offenſées.
„ Or n'ay-ie parlé que des meſchantes,
„ & non pas de vous qui eſtes icy tou-
„ tes belles, ſages, & vertueuſes : par-
„ tant celle d'entre vous qui ſe ſentira la
„ plus offenſée, commenſe à me fraper,
„ comme la plus forte putain de toutes
„ celles que i'ay blaſmées. Il ne ſe
„ trouua pas une d'elles qui vouluſt a-
„ uoir ceſt honneur de commencer, craig-
„ nant d'emporter ce tiltre infame. Et
„ maiſtre Iehan eſchapa, laiſſant aux da-
„ mes un vergongne : & donnant aux
„ ſeigneurs là preſens, aſſez grande oc-
„ caſion de rire : car il s'en trouua au-
„ cuns d'eux, à qui il sembloit que
„ telle ou telle deuoit commencer, mais
„ les mieux appris rompirent ce iuge-
„ ment, pour euiter au debat qui en fuſt
„ ſuiui.

„ Le Rommans de la Rose, *ajoute* „ *Fauchet*, a (ce neantmoins) esté receu „ par les librairies des seigneurs, comme „ liure plaisant & rempli de beaux traicts „ de doctrine, malgré les prescheurs & „ Theologiens: marris de ce qu'il estoit „ trop manié & appris de toutes sortes „ de gens: tellement que plusieurs crie- „ rent contre. Et entre autres maistre „ Martin Franc, natif en la Comté „ d'Aumale en Normandie, Preuost & „ Chanoine de Lauzane en Sauoye, fit „ vn liure contre le Romans de la Rose, „ intitulé *Le Champion des dames:* com- „ me si Iehan de Meung eust escrit „ contre elles, mais ce fut longue- „ ment apres la mort de Maistre Iehan „ de Meung, pource que ce Cham- „ pion est adressé à Philippes deuxie- „ me Roi de Bourgogne, surnommé le „ Bon.

Fauchet rapporte ensuite le tour que Jean de Meun joua aux bons Freres Prêcheurs; mais un peu autrement que Bouchet. „ Il se trouue en la chronique d'A- „ quitaine, *dit-il*, vn trait de risee que „ le bon maistre Iehan de Meung fit aux „ freres prescheurs ou Iacobins de Paris, „ mesmes en son testament. Par lequel

„ ayant

„ ayant ordonné eſtre enterré en leur
„ Egliſe, il leur laiſſa vn coffre auec tout
„ ce qui eſtoit dedans: commandant ne
„ l'ouurir qu'il ne fut mis en terre. Maiſ-
„ tre Iehan trespaſſé, & ſon ſecruice mor-
„ tuaire fait, ſuiuant ce qu'il auoit ordon-
„ né: les freres viennent en grand haſte
„ pour enleuer ce coffre, lequel ſe trou-
„ uant plein de pieces d'ardoiſe, ſur leſ-
„ quelles poſſible il tiroit des figures d'A-
„ rithmetique ou de Geometrie, les moi-
„ nes indignez, & penſans qu'il ſe fuſt
„ moqué d'eux vif & mort, deterrerent
„ ſon corps. Mais la Cour de Parlement
„ aduertie de telle inhumanité, le fit re-
„ mettre en ſepulture honorable, dans le
„ cloiſtre du conuent. Cela me fait croi-
„ re, s'il euſt eſté docteur en Theologie
„ (comme a voulu dire l'Auteur de la
„ Chronique d'Aquitaine, ou celui du-
„ quel il l'a pris) qu'il n'euſt vſé de telle
„ riſée en mourant. Si vous ne dittes
„ qu'en ce tems-la, les eſtudians en l'V-
„ niuerſité de Paris eſtoient ennemis des
„ Mandians, pour l'entrepriſe que fai-
„ ſoyent ces freres ſur les gens d'Egliſe,
„ & maiſtres de l'Vniuerſité: ſe fourrans
„ par les cours, pour eſtre confeſſeurs

„ de Rois & princes: entreprenans aussi
„ les lectures publiques, sur les maistres
„ Regens des Vniuersitez. Dont maistre
„ Iehan se vange d'aucuns d'eux, sous la
„ personne de Faux semblant, tant au
„ Romans de la Rose, qu'en vne Satyre
„ faitte contre les vices, apellee Testament, & Codicille: mais par vne copie que i'ay, (escrite auant deux cens ans) *Status mundi, siue doctrina gentium.* I'ai mis toutes ces raisons, afin que toy (lecteur) en iuges ce qu'il te plaira.

Le ROMAN DE LA ROSE a été reduit en prose par Jean Moulinet (1), qui l'a enrichi de plusieurs Allegories de son invention. Il a mis ces quatre Vers à la tête de son Ouvrage:

C'est le Roman de la Rose
Moralisé clair & net,
Translaté de vers en prose
Par vostre humble Moulinet.

J'oubliois de vous dire, Monsieur, que le

(1) Chanoine de Valenciennes. Il fleurissoit environ l'an 1480. Voyez la Croix du Maine, p. 149. & 246.

(2) La

le Langage des Exemplaires imprimés du ROMAN DE LA ROSE, n'est pas conforme a celui des Manuscrits. On l'a changé en un François plus moderne (2): & de-là vient que les Imprimés different beaucoup les uns des autres; chaque Libraire y ayant fait faire de nouveaux changemens. Nous avons vû que Pasquier dans ses RECHERCHES blâme Marot d'en avoir fait une Revision: il s'explique encore plus fortement dans ses LETTRES. *Il n'y a homme docte entre nous*, dit-il (3), *qui ne lise les doctes escrits de Maistre Alain Chartier:..... & qui n'embrasse le Romant de la Rose; lequel à la mienne volonté que par une bigarrure de langage vieux & nouveau, Clement Marot n'eust voulu habiller à la moderne Françoise.* Cependant il est certain que d'autres y avoient travaillé avant lui. J'ai même remarqué qu'on a alteré les Manuscrits, aussi bien que les Copies imprimées: & il est très-difficile d'en trouver, qui ayent échapé à la diligence indiscrete de ces Reviseurs

(2) La Croix du Maine.
(3) Liv. II. dans la *Lettre à Mr.* Cujas. p. m. 104. & 105.

ſeurs. Ils ont crû rendre l'Ouvrage meilleur, & ils n'ont fait que le gâter. On ne reconnoît plus dans ces Exemplaires retouchés, l'état où étoit nôtre Langue dans le treiziéme Siecle: on lui a ôté cette naïveté & cette grace qu'elle avoit alors, malgré toute ſon imperfection. C'eſt à peu près la même choſe que ſi l'on s'aviſoit aujourd'hui de revoir nos Auteurs du quinziéme ou ſeiziéme Siecle, pour les rapprocher de nôtre maniere d'écrire. Mais afin que vous puiſſiez mieux juger, Monſieur, de l'énorme difference qu'il y a entre les Exemplaires imprimés & les plus anciens Manuſcrits, j'ajoûterai ici le commencement du ROMAN DE LA ROSE, tel qu'il ſe trouve dans un Manuſcrit de la Bibliotheque d'Oxford, qui eſt très-bien écrit ſur du velin, & orné de fort jolies figures en miniature. C'eſt une marque de ſon Antiquité. Je mettrai à côté l'Edition imprimée, dont vous venez de voir un lambeau. Vous pourrez juger par-là du génie, & du ſtile de Guillaume de Lorris.



MA-

MANUSCRIT D'OXFORD.	EDIT. DE GALLIOT DU PRÉ.
Ci commence le romanz de la rose	*Cy est le rommant de la rose*
Ou lart damour est toute enclose.	*Ou tout lart damours est enclose.*
Maintes gens dient que en songes	Maintes gens vont disant que songes
Na se fal les non & mensonges	Ne sont que fables & mensonges
Mes len puet tels Songes songier	Mais on peult tel songe songer
Qui ne sont mie mensongier	Qui pourtant nest pas mensonger
Ains sont apres bien aparant	Ains est apres bien apparent
Si ien puis bien traire agarant	Si en puis trouuer pour garant
L. aucteur qui ot non macrobes	Macrobe vng acteur treassable
Qui ne tint pas songes alobes	Qui ne tient pas songes à fable
Ainsois escript la uision	Aincoys escript la vision
Quil auint au roy Cyprion.	Laquelle aduint a Scipion.
Quicunques cuide ne qui die	Quiconques cuyde ne qui die
Q'soit foleur ou musardie	Que ce soit vne musardie
De croire que songes auiegnent	De croire quaucun songe aduienne.
Qui ce voudra pour fol me tiegnet.	Qui vouldra pour fol si men tienne,
Car endroit moy ai ie fiance	Car quant a moy iay confiance
Q' songes soit segnefiance	Que songe soit signifiance
Des biens aus gens ou des ainuis	Des biens aux gens & des ennuytz
Que li plusieurs songent denuis	La raison, on songe par nuytz
Maintes choses couuertement	Moult de choses couuertement
Q'len voit puis apertement.	Quon voit apres appertement
Le vintesime an de mon aage	Sur le vingtiesme an de mon eage
U point quamours prent le paage.	Au point quamours prent le peage

Les iones gens couche mestoie	Des ieunes gens, coucher malloye
Vne nuit si com ie soloie	Vne nuyt comme ie souloye
Et mie dormoie mont forment	Et de fait dormir me conuint
Si vi 1. songe en mon dormant	En dormant vng songe maduint.
Qui mont fut bel & mont me plut	Qui fort beau fut a aduiser Comme vous orrez deuiser Car en aduisant moult me pleut
Mes en ce songe onqs rien nut	Et oncques riens au songe neut
Qu'auenu trestout ne soit	Qui du tout aduenu ne soit
Si com li aucteur racontoit	Comme le songe recensoit
Or vueil ce songe rimoier	Lequel vueil en rime deduire
Pour nos cuers plus ialeesoier	Pour plus a plaisir vous induire
Quamours le me prie & commande,	Amours men prie & le commande,
Et ce nuls hons qui me demande	Et si daduenture on demande
Comment ie vueil que cis romans	Comment ie vueil que ce rommant
Soit apele que ie commans	Soit appelle sache lamant
Ce est li romans de la rose	Que ceft le rommant de la rose
Ou lart damours est toute enclose.	Ou lart damour est toute enclose.
La matiere en est bonne & nueue	La matiere est belle & louable
Or doint Diex que en gre la resoiue	Dieu doint quelle soit agreable
Celle pour ciu ie lai enpris	A celle pour qui lay empris
Cest celle qui tant a de pris	Cest une dame de hault pris
Et tant est digne destre amee	Qui tant est digne destre aymee
Quelle doit estre rose clamee.	Quelle doit rose estre clamee.



BIL-

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE.

J'Envoye savoir si la fatigue que vous eûtes hier, ne fut pas aussi grande que le plaisir de voir la Cérémonie (1). Si vous avez eu la compagnie des Chanoines, comme je n'en doute point, je ne vous plains pas. Ils ont des remedes contre l'ennui & la langueur qu'on trouve en ces sortes d'occasions. Le Doyen de Guernezey disoit, *qui dit* Chanonie *dit* Hospitalier; c'est leur Institution, & celui qui ne feroit pas bonne chere à son hôte donne matiere à un dévolu, & mérite de perdre son Canonicat: danger, que Monsieur Sartre n'a jamais courru. Je souhaiterois que vous eussiez souvent son commerce: je croi que celui de Monsieur Breval ne peut être que très-bon, & que vous vous serez assez bien trouvée des graces que le Seigneur fait à son Eglise.

A

(1) Le Courronnement de la Reine, le 2. de Mai 1702., dans l'Eglise Collégiale de Westminster.

A la Meme.

J'Ai d'excellent pain ; je n'ai point de beurre aujourd'hui, & je ne ſaurois fournir ma part du Déjûner : Monſieur de Montandre (1) employeroit de bon cœur une partie de ſon gain en Péches. Je ne ſai ſi c'étoit aujourd'hui que cette petite troupe déjeunante devoit s'aſſembler. Quelque travers qu'il y ait dans l'Eſprit des Femmes, il n'y en a pas aſſez pour leur rendre un Vieillard agréable ; & je croi qu'on peut ſe paſſer de moi par tout, horſmis au Jeu, où le perdant ne déplaît jamais à l'heure qu'il perd : on retrouve ſes deſagrémens quand il a perdu, & payé.



LET-

(1) Mr. le Marquis de Montandre.

LETTRE

A MONSIEUR SILVESTRE.

VOus ne sauriez croire la joye que j'ai euë de voir arriver le Pâté. Outre qu'un Pâté de Perdrix est considerable par lui-même, il m'a rappellé l'idée de Mylord Montaigu, la vôtre, celle de toute la bonne compagnie qui est à Boughton, & m'a fait imaginer vivement toutes les beautés que je n'y ai pas vûës. J'en suis informé par tous ceux qui y ont été: Mylord Gallway, bon Connoisseur en toutes choses, m'a dit, que la Cascade de Boughton est la plus parfaite & la plus achevée qu'il ait vûë: qu'il y a de plus grandes Pieces d'Eau à Versailles & à Chantilly; mais que s'il avoit à donner un modelle de ces sortes d'ouvrages-là, il donneroit la Cascade de Boughton au préjudice de toutes les autres. Monsieur le Coq en a fait la description dans une fort grande Lettre: Monsieur de Montandre en parle à peu près comme eux.

Si

Si Mylord m'a envoyé le Pâté de ſon propre mouvement, il me rend un des plus préſomptueux hommes du monde: quand vos inſpirations l'auroient déterminé, je lui aurois toûjours une fort grande obligation, & ne ſerois pas fâché de lui en avoir ſouvent de la ſorte. Je crains qu'il n'y ait une eſpece d'ingratitude à faire des diſtinctions ſi délicates. Quelque vanité qu'il puiſſe y avoir, je veux croire que Mylord a ſongé premierement à moi, & que vous l'avez fait ſouvenir de tems en tems du deſſein qu'il avoit eu.

Depuis ma Lettre écrite, Monſieur de La Pierre eſt arrivé, qui m'a donné onze Pêches, *qui valent onze Cités*, pour parler comme les Eſpagnols, quand ils veulent faire valoir les préſens qu'ils reçoivent. Les douleurs que je reſſens préſentement me rappellent à mon mal. Je voudrois bien que vous m'euſſiez gueri avec le Régime de Boughton, les Perdreaux, les Trufes, *&c.* Si vous étiez ici il ne ſeroit beſoin que de vos regards. Il n'y a point de Maladie qui puiſſe tenir contre les *corpuſcula*, *effluvia*, *emanationes*, *ſimulacra ſanitatis*, qui partent de vos yeux. Je ſouhaite avec beaucoup

coup d'impatience d'en recevoir les effets.

BILLET

A MADAME

DE LA PERRINE.

QUAND je jouë chez vous, je perds ſûrement ; mais j'ai la conſolation que vous gagnez quelque choſe de ce que je perds : quand je jouë ailleurs, j'ai le déplaiſir que ce n'eſt pas vous qui gagnez mon Argent, & la peur que vous ne perdiez chez vous le vôtre. Mandez-moi s'il me ſera permis d'y faire ma fonction ordinaire ; j'entens de perdre au Jeu : car pour de *Soudainctés*, mot conſacré par Madame Mazarin, j'en crois être exemt.



A LA MEME.

JE croyois vous faire aller jusqu'aux *Idées innées* (1); mais je voi qu'à peine allez-vous aux *Axiomes*. Laissons la Science: Salomon, le plus sage des hommes, a dit que la Science étoit *affliction de chair*. Ne pouvant réjouïr celle des Dames, il est de l'honnêteté & de la bienséance de ne la pas affliger. Si le changement d'une Guinée, ou la Guinée entiere pouvoit mériter aujourd'hui quelque entrée en vôtre maison; je tâcherois de me donner ce mérite-là: non pas par l'argent, mais par la maniere honnête & galante que j'aurois à le perdre.



BIL-

(1) Mr. de St. Evremond lisoit dans ce tems-là, le Traité *de l'Entendement* de Mr. Locke.

BILLET
A MONSIEUR
SILVESTRE.

IL y a environ dix Ans que Mylord Montaigu nous apprit, à Madame Mazarin & à moi, ce que c'étoit que *Depontani*. Je pensois avoir lû tous les bons Auteurs qui parlent des Coûtumes des Romains; il s'en faloit Festus, qui m'apprend ce que Mylord nous avoit dit, mais qui ne l'explique pas si bien. *Depontani*, étoient des Vieillards bons à rien, inutiles au public & aux particuliers, que l'on jettoit du haut du *Pont* dans la Riviere. Ce discours m'allarma; jugez si je ne dois pas avoir aujourd'hui les dernieres appréhensions:

Urget præsentia Turni.

Je supplie Mylord Montaigu de ne me pas mettre au nombre des *Depontani*, mais de contribuer à me faire demeurer au monde autant de tems que la nature le permettra. Pour vous, Monsieur le Docteur,

teur, qui devez avoir soin de ma vieille masse, & la ranimer par vos regards salutaires, d'ou vient que vous avez été si long-tems sans me voir? Si vous n'êtes pas plus assidu, je reprendrai ces petits corps, ces atomes de santé que je vous ai donnés.

BILLET A MADAME DE LA PERRINE.

JE fais tout ce que je puis pour redevenir jeune, & n'en puis venir à bout. Je songe au College, je retourne à l'étude de la Grammaire; & tout cela inutilement. Si Betty, toute jeune qu'elle est, vouloit se défaire de trois ou quatre ans, elle n'a qu'à lire les DE'CISIONS DE L'ACADEMIE (1), fort propres à rappeller, du moins, l'idée de la jeunesse. A parler serieusement, vous y verrez cent vetilles de Lan-

(1) REMARQUES ET DE'CISIONS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE, *recueillies par* M. L. T. (*Mr l'Abbé Tallemant*) imprimées à Paris en 1698.

Langue, assez nécessaires à qui veut parler François exactement, & le prononcer comme il faut. Monsieur de Miremont a mon autre Livre de Brantome depuis huit jours. Si vous aviez quelque Partie d'Hombre digne de nous, vous n'avez qu'à faire dire à mon Porteur, OUI, pour ne pas vous donner la peine d'écrire. Un Billet seroit pourtant beaucoup mieux.

A LA MEME.

MONSIEUR Rouviere a gagné vos bonnes graces pour deux Jonquilles: à l'âge où je suis il faut faire un présent plus considerable; je vous en envoye cinq. Je ne serois pas en peine des faveurs, si j'en savois faire un bon usage. Mandez-moi ce que vous ferez après dîner. Je signois toutes mes Lettres à Madame Mazarin, quand j'étois fort bien avec elle, comme Don Quichotte les siennes à Dulcinée; LE CHEVALIER DE LA TRISTE FIGURE: elle signoit les siennes comme Dulcinée à Don Quichotte.

A

A MONSIEUR

SILVESTRE.

STANCES IRREGULIERES.

DOCTEUR aux regards falutaires,
Qui par vos rayons de fanté,
Menacez les Apotiquaires
D'une prompte inutilité.

Anti-bafilic dont la vûë
Sait guerir comme l'autre tuë;
Qui vous a fait tant retarder?
Docteur, venez me regarder.

Depuis le premier de Novembre,
J'aî gardé tous les jours la chambre,
Dans un état fort ennuyeux;
J'attends pour en fortir le fecours de vos yeux.

Cette vertu furnaturelle
Attachée à vôtre prunelle,
Vient d'agir felon mes fouhaits;
A peine je la voi que j'en fens les effets.

Rendons graces au Ciel de nous trouver en vie
Dans le tems qu'on travaille à détruire la Mort,
Et

Et que Silvestre, au moins, détruit la Maladie;
Pouvions-nous esperer jamais un si beau sort?

Mais quelqu'un me dira; cette même Nature
Qui nous fait voir le jour, mene à la sepulture;
Et malgré tous ces beaux discours,
On meurt, & l'on mourra toûjours.

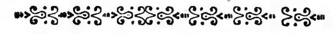
Quoi! veux-tu, par le vrai, te rendre miserable?
Veux-tu donc voir par lui sans cesse tes malheurs?
Souvent le faux donne un bien véritable,
Chacun au faux peut trouver ses douceurs;
Si vous ôtez du monde les Erreurs,
Vous en ôtez ce qu'il a d'agréable.

Silvestre moins ingénieux
Quitteroit le talent de plaire,
Et prenant un air serieux
A son naturel tout contraire,
Ne gueriroit plus par ses yeux.
Comme il avoit toûjours sû faire.

Celui qui voulut à nos corps
Rendre leur nature immortelle (1)
Sût donner de si beaux dehors
A son opinion nouvelle,
Que le vrai tout confus alors
N'osoit paroître devant elle.

(1) Mr. Asgil. Voyez ci-dessus pag. 346.

O toi, qui cauſe nos ennuis,
Indiſcrete & deſagréable
Verité, cache-toi dans le fond de ton Puits,
Et nous laiſſe goûter les douceurs de la Fable.



BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE.

JE vous ſouhaite une bonne Année. Souhaiter eſt la ſeule choſe que je puis faire : ſi vous vouliez pourtant, je ferois quelque choſe de plus ; ce ſeroit de vous donner un repas avec Monſieur Silveſtre. Si j'euſſe crû vous trouver chez vous, je vous aurois porté le Souhait que je vous envoye. On ne vous trouve jamais. J'ajoûterai ſix Vers à ma Proſe.

Puiſſiez-vous la faire toûjours.
Puiſſent les bonnes Deſtinées
Me donner dix ou douze années !
Puiſſiez-vous avoir en effet
Eſprit content, ſanté parfaite,
Et tout le bien que vous ſouhaite
La Marquiſe de Gouvernet !

A LA MEME.

JE ſuis bien fâché de ne m'être pas trouvé au logis, quand vous me fites l'honneur d'y envoyer. Mandez-moi s'il y a quelque ſervice à vous rendre; j'y cours. Si vous gardez la maiſon, je ne manquerai pas de m'y rendre. Diſpoſez d'un homme qui paſſe les nuits auſſi mal que vous; mais par des cauſes bien differentes de nos Inſomnies. Puiſſiez-vous perdre les vôtres agréablement! je ſuis au deſeſpoir de n'être plus capable de vous les ôter;

Je vous tirerois de l'épreuve
D'*être longtems ſage & veuve* (1).
Ne pouvant devenir l'objet de vos Amours,
Puiſſiez-vous la faire toûjours.

Sur la Tirannie de la Raiſon.

LA Raiſon eſt d'un triſte uſage,
Qu'il eſt ennuyeux d'être ſage?
De vivre toûjours gravement

Sous

(1) Voyez ci-deſſus, pag. 370.

Sous les ordres du jugement;
De refléchir toute ſa vie
De peur de faire une folie!

L'Amour n'eut jamais de liens,
Raiſon, ſi fâcheux que les tiens:
En amour, on aime ſes peines;
Raiſon, tu combats nos deſirs,
Contrains ou choques nos plaiſirs;
C'eſt de toi proprement que nous portons les chaînes.

C'eſt toi qui cauſes les rigueurs,
Que nous trouvons avec les Dames:
Tu mets le ſcrupule en leurs ames,
Tu fais le tourment de leurs cœurs;
Sans toi, ſans toi l'Amour n'auroit que des douceurs.

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE.

MANDEZ-MOI ſi vous êtes dans la même réſolution où vous étiez hier pour la Viſite de Madame Bond.

Femme

(1) Madame Mazarin railloit ſouvent Mr. de St. Evremond ſur ce qu'un jour le Roi lui ayant demandé

Femme est un Animal aimable,
Mais de sa nature muable;

dit un ancien Poëte. Vous avez la qualité d'*aimable*: comme vous n'avez rien des défauts du sexe, le dernier ne vous touche pas.

A LA MEME.

MADAME Bond sera chez elle : si vous voulez vous y trouver à quatre heures, ou quatre heures & demie, je ne manquerai pas de m'y trouver aussi, & de vous y faire le Compliment que Madame Mazarin me faisoit faire au Roi; *très-humble & très-obéïssant Serviteur* (1).



LET-

mandé *s'il étoit toûjours amoureux*, il fit une profonde reverence & dit, qu'*il étoit son très-humble & très obéïssant Serviteur.*

LETTRE

A Mr. LE COMTE

MAGALOTTI,

Du Conseil d'Etat de S. A. R. *Monseigneur le Grand-Duc de* TOSCANE.

QUE vous êtes heureux, Monsieur ! Il y a plus de trente ans que j'ai l'honneur de vous connoître : vos années vous ont fait aquerir un grand savoir ; vous ont fait avoir beaucoup d'experience, beaucoup de consideration, sans vous avoir rien ôté de la vigueur du corps & de l'esprit : les miennes plus nombreuses à la verité, m'ont été moins favorables. Elles ne m'ont rien laissé de la vivacité que j'ai euë, & du meilleur temperament du monde que j'avois. Au reste, Monsieur, je vous suis fort obligé de m'avoir écrit en Italien : si vous aviez pris la peine de m'écrire en François, vous m'eussiez laissé la honte de voir un Etranger entendre beaucoup mieux que moi la beauté & la délicatesse de ma Langue. Il est vrai que presque

que toutes les Nations de l'Europe auroient partagé cette honte-là, car il n'y en a point dont vous ne parliez la Langue plus égalemment que leurs plus beaux Efprits ne fauroient faire.

Je vous aurai fait beaucoup de tort dans l'opinion qu'avoit Monfieur le Marquis Rinuccini (1) de vôtre difcernement : la réputation que vous m'avez voulu donner auprès de lui, aura gâté la vôtre. On eft fort fatisfait de lui en cette Cour; de fa perfonne, de fon procedé, & de fa converfation. J'y ai trouvé tout l'agrément qu'on pourroit defirer. Monfieur le Cavalier Giraldi, qui eft bien ici avec tout le monde, lui donne toutes fes connoiffances, dont il n'aura que faire quand il voudra fe montrer : fa préfence le met hors d'état d'avoir befoin de bons offices. Avant que de finir, je vous fupplierai, Monfieur, de faire valoir auprès de S. A. R. la profonde reconnoiffance que je conferverai jufqu'au dernier moment, de toutes les bontés qu'elle a euës pour moi. Je dois aux liberalités de fon bon vin de Florence, mes dernieres années, que j'ai paffées

(1) Envoyé extraordinaire du Grand Duc. Il étoit venu en Angleterre pour complimenter la Reine fur fon Avénement à la Couronne.

paſſées avec aſſez de repos. Après que vous m'aurez aquitté de ce premier devoir, qui m'eſt le plus précieux du monde, vous aurez la bonté d'aſſûrer Monſieur le Commandeur Del Bene, de l'eſtime que j'aurai toute ma vie pour ſon mérite. Je ne vous donnerai point de nouvelles aſſûrances des ſentimens que vous me ſûtes inſpirer, dès le moment que j'eus l'honneur de vous connoître. Je finirai par l'état où je me trouve depuis long-tems : ces ſix Vers que j'ai fait autrefois (1) vous l'expliqueront,

Je vis éloigné de la France
Sans beſoin & ſans abondance,
Content d'un vulgaire deſtin:

J'aime la vertu ſans rudeſſe,
J'aime le plaiſir ſans molleſſe ;
J'aime la vie & n'en crains pas la fin.

Auſſi malade que je le ſuis aujourd'hui, je devrois la ſouhaiter au lieu de la craindre: mais ſi je paſſe une heure ſans ſouffrir, je me tiens heureux. Vous ſavez que la ceſſation de la douleur eſt la félicité de ceux qui ſouffrent. Je trouve que la mienne eſt ſuſpendue, quand je ſuis aſſez heureux pour vous entretenir. BIL-

(1) Voyez le *Sonnet* adreſſé à Mademoiſelle de l'Enclos, Tome IV. pag. 355.

BILLET A MONSIEUR SILVESTRE (1).

Docteur, mandez à vos Amis
Pourquoi nos fameux Appetits
Ne ſont venus rendre l'hommage
Qu'ils doivent à leur Mécenas,
Et faire valoir l'avantage
De leur talent à ſes repas.

Pour les ſauver de la molleſſe
Où méne la delicateſſe,
Défendez leur les Perdréaux,
Le Cailles, & les Faiſandaux.
Et ſi vous pouvez, qu'on les livre
Aux amis du Mylord qui n'ont pas pû le ſuivre;
Gens par l'âge affoiblis, débiles eſtomacs,
Ne pouvant digerer que des mets delicats.
Vous Heros d'Appetit, qu'un robuſte merite
A de nouveaux exploits tous les jours ſollicite,
Attaquez d'énormes Brochets,
Qui furent la terreur des Mangars & des Philes,
Attaquez des Poiſſons qu'on prend pour Crocodiles (2),
Et ne les quitez point ſans les avoir deffaits.

(1) Mr. Silveſtre étoit alors à la Campagne, avec Mylord Montaigu. (2) Voyez ci-deſſus, page 309.

Sur l'Appetit tout mon bonheur se fonde.
J'aimerois mieux, célébre Morelli,
Et renommé Vassor, vôtre Appetit,
Que les Etats du plus grand Roi du monde.

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE.

AUCUN vin ne me fait envie;
D'aucun mets je ne suis tenté;
Que puis-je faire dans la vie?
Qui peut m'y tenir arrêté?

Je prens peu de plaisir à lire;
J'oblige le Public en m'abstenant d'écrire;
La seule douceur que j'attens,
C'est d'entendre Mylady Band.

Je n'aime plus que l'Harmonie
Ta voix au claveffin puisse-t-elle être unie,
Pour entendre les doux accords
Qu'on promet aux Ames sans Corps.

Je suis fort mal; & j'ai raison de me préparer des plaisirs en l'autre monde: puis que le Goût & l'Appetit m'ont quitté, je n'en dois pas esperer beaucoup en celui-ci.

Fin du cinquiéme & dernier Tome.

T A B L E

des Matieres principales contenues dans le cinquième Tome.

On a mis une *n.* pour marquer que le Chiffre suivant se rapporte aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.

A.

B.

G. Ge-

G.

H.

Mazarin

Ouvra-

V.

W.

Y.





